

Éditions MobileRead

La grande fête

Richard O'Monroy

La grande fête

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1890

OÙ CELA MÈNE



La voilà bien, la vanité humaine !

Ah ! que la voilà bien !

SHAKESPEARE.

C'ÉTAIT l'autre soir au café Anglais – un dîner un peu triste, car il s'agissait de faire nous adieux à Isidore Boujard, ruiné en un rien de temps par Sylvia de Frosnes, après avoir été pendant près de deux années un de nos plus joyeux compagnons de fête.

— Alors, demanda l'un de nous c'est décidé, vous partez pour San Francisco ?

— Oui, mon bon. Je vais essayer là-bas je ne sais quel commerce de vente de bœufs et de chevaux avec les quelques billets de mille francs – une dizaine pas plus – qui restent des six millions laissés par papa Boujard. Ah ! ça a vite filé.

— Mais, objecta Berthecourt, expliquez-nous un peu ce coup de folie. Sylvia est agréable sans doute... cependant, saperlipopette, six millions, c'est une somme.

— Ah ! mes amis, c'est que vous ne connaissez pas la puissance de l'amour-propre, de la vanité chatouillée au bon endroit. Je pourrais commencer mon histoire par la phrase classique : « Né d'une naissance obscure », et ces quatre mots seraient l'explication de tout mon roman.

— Explique-toi.

— Oh ! c'est bien simple. Vous autres vous avez eu la chance de naître avec un nom, un titre, ou tout au moins une excellente position sociale. Moi, j'étais simplement Boujard, Isidore Boujard, fils et successeur de François Boujard, inventeur du sommier automatique – une invention merveilleuse qui avait permis au papa de me laisser une fortune considérable. Aussi, dès que j'atteignis vingt et un ans, je n'eus rien de plus pressé que de vendre la boîte à papa, ce qui était une grosse faute, de réaliser mon avoir, et de me lancer dans ce qui s'appelle la grande vie. Que voulez-vous ? À cet âge-là, tout le monde ne peut pas se faire fourrer à la Conciergerie.

On se montra très aimable pour moi, je fus bien accueilli, et vous-mêmes, mes amis, qui êtes ici réunis ce soir pour me faire gentiment vos adieux, vous n'y seriez peut-être pas si j'avais continué le négoce paternel... mais là n'est pas la question. Tout

cela c'est seulement pour vous expliquer mon émotion très naïve, très sincère lorsque certain soir à minuit je fus autorisé à franchir le seuil du coquet petit hôtel que Sylvia de Fresnes occupait rue de Bassano. En dépit de mes millions je me sentais un peu intimidé à l'idée de posséder enfin cette hétaïre de grande marque qui frayait sur un pied d'égalité hautaine avec les princes et même avec les têtes couronnées.

Précédé par la camériste anglaise, très correcte avec son col droit et ses bandeaux tout plats à la vierge, je soulevai une portière en cachemire de l'Inde fond bleu turquoise, richement brodée d'argent, et je me trouvai dans un boudoir tout tendu d'une soierie crème tissée d'or. Et ma vue ravie allait d'un petit bureau régence en bois de violette, avec écoinçons et moulures, à l'armoire à trois portes garnies de glaces biseautées, avec colonnes détachées et fronton à feston de rubans. Et la chaise basse en satin bleu saphir, orné de riches broderies, travail ancien et réappliqué ! Et le chiffonnier en bois laqué blanc, avec filets verts, et, dans un coin, le vaste lit de repos recouvert d'une tenture de peluche orientale, avec des multitudes de coussins gainés de peluche rouge ! Et surtout, sur la table-duchesse, le neces-

saire de voyage, composé de quarante-deux pièces en vermeil ciselé et gravé, enrichi de plaques portant fièrement la devise de Sylvia : « Ceinture dorée vaut mieux que bonne renommée ! »

— Monsieur peut faire sa toilette ici ; madame l'attend dans sa chambre à coucher. Mais, auparavant, monsieur désire-t-il, pour la nuit, une des chemises de monseigneur ?

— Oui, s'il vous plaît, répondis-je d'un air détaché.

Je commençai à me déshabiller et la femme de chambre m'apporta cérémonieusement une chemise de soie gris perle avec cordelière, brodée, sur le devant d'une grosse couronne fermée, avec l'écusson aux fleurs de lis de la maison de France. Ah ! mes enfants, moquez-vous de moi si vous voulez, mais quand je me vis sur le nombril cette grosse couronne avec l'écusson fleurdelisé, je me sentis vis-à-vis de moi-même grandi de cent coudées. Moi, moi Isidore Boujard, j'endossais la chemise des princes et je leur prenais leur maîtresse !... Que fut-ce lorsque je pénétrai dans la chambre à coucher vraiment royale, où le lit doré sur une haute estrade, avec son baldaquin en forme de dais et supporté par quatre rinceaux garnis de soie bleu pâle avait l'air d'un autel ; l'amour

devait s'y célébrer comme un sacerdoce ! Et je vois encore le plafond représentant des jeux d'amour et, en face du lit, le portrait de madame de Parabère, par Largillière, debout en robe bleue, avec manteau d'hermine jeté sur ses épaules et tenant une guirlande de fleurs dans les mains.

Au milieu de tout ce luxe, Sylvia, le coude appuyé sur son oreiller garni de dentelles, me regardait venir en souriant d'un air un peu sarcastique, et un moment je me sentis si atrocement intimidé que j'eus comme une vague idée de m'enfuir. Mais la couronne fermée que je portais sur le ventre me redonna du cœur. Et puis, – il faut bien l'avouer, – Sylvia était si jolie, si experte dans son art de courtisane sensuelle et raffinée, si ardente dans ses conceptions d'initiatrice que j'oubliai bien vile toutes mes folles terreurs, et saccageai le lit princier, oui aussi gaillardement que si j'eusse été, moi aussi, un digne petit-fils de Henri IV.

La nuit fut exquise, et comme le lendemain matin je voulais recommencer mes prouesses, Sylvia me repoussa froidement, et me dit de sa voix sèche :

– Maintenant, mon cher, causons un peu. Quelles sont vos conditions ?

— Mais, dis-je enthousiasmé, mes conditions seront les vôtres.

— Eh bien ! dix mille francs par mois et un jour par semaine. Cela vous va-t-il ?

— Cela me va très bien... Mais quel jour ?

Alors, elle se met à calculer, en se parlant à haute voix : le lundi, le prince Travitzine ; le mardi, monseigneur ; le mercredi, le prince de Chypre ; le vendredi, le due d'Arcole ; le samedi, le prince de Tour-et-Taxis ; le dimanche, Son Altesse Royale le duc d'Oldenbourg-Strelitz... Je ne vois guère de libre que le jeudi. Voulez-vous le jeudi ?

— Le jeudi me convient admirablement.

Et marchant tout vivant dans mon rêve étoilé, je pensai avec extase que je me trouvais ainsi entre le prince de Chypre et le duc d'Arcole, entre une de nos plus brillantes illustrations militaires et l'héritier présomptif d'une grande monarchie. En rentrant, et pour prendre immédiatement rang dans ce brillant aréopage, je m'empressai d'envoyer mes cinq cents louis. Puis j'attendis avec impatience mon bienheureux jeudi, hypnotisé par l'idée de Sylvia, ne pensant qu'à elle le jour, en rêvant la nuit et persuadé que mon front avait sans doute des rayons comme celui de Ruy-Blas. Cela devait se voir, ce n'était pas pos-

sible. On remarquait dans mes yeux triomphants cet éclat, celte fulguration résultant du sentiment d'une haute situation conquise. Si papa Boujard avait jamais pu espérer pareille fortune pour son Isidore !

Rien ne m'amuseait plus ; toutes les autres distractions me semblaient fades ; toutes les autres femmes me paraissaient indignes de moi ; aussi vous comprendrez facilement que dans cet état d'excitation cérébrale, je fus dans l'impossibilité d'attendre jusqu'au jour réservé. Pour tromper ma faim, j'allais me promener le soir sous les fenêtres de Sylvia, et lorsque je voyais se profiler une ombre sur les rideaux, je me disais : Ça c'est sans doute le duc d'Oldenbourg-Strelitz ; ça, c'est le prince du Tour-et-Taxis. Et il me venait des envies folles de monter pour prendre leur place. La nuit grisante que j'avais passée dans le lit à baldaquin, et sous les yeux de madame de Parabère elle-même, m'avait laissé de tels souvenirs !...

« Aussi, dès le lundi, je n'y tins plus et à onze heures et demie je sonnai à la porte.

La camériste me reçut très étonnée, et consultant son calepin :

— Mais pardon... ce n'est pas le jour de monsieur.

— Je sais bien, mais je ne puis attendre davantage et je veux, vous entendez, *je veux* rester ce soir.

— Je vais en référer à madame.

Cinq minutes après, j'étais introduit dans le sanctuaire.

— Mon cher, me dit Sylvia très irritée, est-ce ainsi que vous remplissez nos conventions ? C'est aujourd'hui le jour du prince Travitzine ; il arrive dans dix minutes, et vous allez me faire le plaisir de ficher le camp.

— Non, m'écriai-je, je prends aussi le lundi.

— Alors ce sera vingt mille par mois, et deux jours par semaine.

— C'est entendu... Congédiez le boyard.

Un quart d'heure après, j'eus la joie d'entendre une vive discussion sous la voûte, puis la porte qui se refermait bruyamment. Que vous dirais-je ? Cette nuit-là, conquise au poids de l'or, me parut encore meilleure que la première ; et lorsque j'eus profité de mon jeudi, comme c'était mon droit, je sentis bien que je ne pourrais jamais attendre jusqu'au lundi suivant. Aussi, dès le samedi, je revenais sonner, et, très humblement, je formulai ma demande :

— Ah ! par exemple, s'écria Sylvia, congédier le prince de Tour-et-Taxis ! Vous n'y pensez pas !

— J’y pense très bien. Trente mille francs par mois et trois jours par semaine.

Et, ce soir-là, j’eus la volupté féroce et délicieuse d’entendre congédier Tour-et-Taxis. Puis, de plus en plus pris jusqu’aux moelles, je trouvai que trois nuits c’était bien insuffisant. Chose curieuse, c’est toujours quand ce n’était pas mon jour que j’avais le plus envie de Sylvia. Cela me prenait vers onze heures et demie d’une manière brutale, irrésistible... et machinalement je me laissais entraîner par la Bête en folie vers la rue de Bassano. Peu à peu je détrônai ainsi monseigneur le prince de Chypre, le duc d’Arcole. Chaque soir une porte se refermait, rageusement poussée par un noble évincé. Il ne restait plus qu’un jour, celui de Son Altesse Royale le duc d’Oldenbourg-Strelitz. Pour celui-là Sylvia tenait bon, prétendant qu’il l’épouserait peut-être un jour. Grâce à une surenchère de vingt mille francs pour le dimanche, je parvins à expulser à son tour l’Altesse Royale qui s’en alla, en frappant encore plus fort la porte que ses prédécesseurs, ce que je trouvai d’un goût déplorable. Enfin, j’eus ma semaine complète, moyennant un compte rond de cent mille francs par mois.

Ajoutez à cela les fantaisies, les voyages, les cadeaux, et vous comprendrez que les millions du sommier automatique aient vite été croqués, et que je sois obligé aujourd'hui d'aller me faire marchand de bœufs en Amérique.

Bah ! je ne regrette rien. Cela n'a guère duré, mais je dirais volontiers comme le maréchal de Saxe : « J'ai fait un beau rêve. »

Il y eut un silence, puis l'impitoyable Berthecourt, après nous avoir consulté du regard, dit tout à coup :

— Eh bien ! mon cher Boujard, voulez-vous la vérité. Les princes, les altesses, et les ducs n'ont, hélas ! jamais existé que dans votre imagination. Quand vous avez connu Sylvia de Fresnes, elle était dans une dèche noire, et les amants royaux étaient partis depuis longtemps... en oubliant leur chemise fleurdelisée... C'était tout simplement le concierge qui était chargé de jouer la comédie, de cogner la porte, et d'imiter pour vous la colère des congédiés.

LA GALERIE



L'AUTRE SOIR, on parlait de l'incident du fameux Rembrandt chez le docteur Tournier, et comme il arrive toujours en pareil cas, les uns d'abaient sur le dos de l'expert ayant confondu un Abraham de quatre-vingt-dix ans avec Jésus-Christ, tandis que d'autres niaient absolument l'authenticité du tableau.

— Voyez-vous, dit le docteur, la seule façon d'être absolument sûr de l'œuvre qu'on possède, c'est de la tenir du peintre lui-même – moyen qui n'est pas donné à tout le monde... surtout lorsqu'il s'agit d'un Rembrandt. Mais, tenez, dans mon cabinet, j'ai un Lajaille, un Termex, un Trubert et un Dally. Ma galerie n'est pas grande, mais je sais d'où elle vient et ce qu'elle vaut, car elle m'a été donnée par les peintres eux-mêmes, et dans des conditions assez particulières.

— Racontez-nous cela.

— Oh ! bien volontiers, car de cette histoire édifiante vous pourrez tirer – si vous êtes psychologues

– telle conclusion philosophique qui vous plaira. L'année dernière j'avais soigné avec toute ma science, tout mon cœur, tout mon dévouement, la petite Louise Montaren, la fille de madame Montaren – celle qu'on appelait la belle préfète – lorsque son mari était sous-préfet à Évreux, et j'avais été assez heureux, après un mois de maladie, pour rendre à la mère une enfant blond rose, et je puis dire miraculeusement sauvée.

Lorsque arriva la question des honoraires, je refusai absolument d'accepter quoi que ce fût ; je savais que depuis la mort de son mari, madame Montaren se trouvait dans un état voisin de la gêne, et j'avais au fond du cœur la plus respectueuse sympathie pour cette belle créature ayant stoïquement accepté une pauvreté qu'il lui eût été si facile d'éviter avec un peu moins de vertu. Elle passait dans la vie, hautaine, fière et résignée, indifférente aux mots lâches et doux que murmuraient sur son passage les hommes attendris, et consacrée tout entière à l'éducation de cette enfant que je venais de guérir.

Jamais vie ne répandit un plus grand éclat d'austérité ; jamais réputation intacte ne fut plus dignement établie ; je savais tout cela, et d'ailleurs, quand un homme aussi occupé que je le suis, passe

pendant près d'un mois ses nuits auprès d'un malade, ce sont de ces services qu'on ne paye pas.

— Madame, dis-je à madame Montaren en m'inclinant, voici les seuls honoraires que je réclame ; un baiser sur la main de la plus honnête femme que je connaisse.

J'avais déjà oublié cet incident lorsque, quelque temps après, un beau matin, je vis entrer dans mon cabinet, le peintre Lajaille, apportant sous le bras un petit paquet qu'il déballa. Je restai ébloui à la vue d'un ravissant dragon 1812, bien campé en selle avec son habit vert, ses grandes bottes, tandis qu'à l'horizon, à peine estompé, le régiment défilait, trompettes en tête. Et une précision de dessin, une exactitude de détails, une vérité dans l'attitude.

— Dieu que c'est joli ! m'écriai-je émerveillé.

— Cela vous plaît, me dit Lajaille, eh bien ! tant mieux, car c'est à vous.

— Comment, à moi ? Mais, à quel propos ? Pourquoi ?

— Mon cher docteur, je sais combien vous avez été bon et désintéressé avec madame Montaren. Elle vous doit la vie de sa fille... Eh bien ! laissez-moi acquitter sa dette vis-à-vis de vous par ce tableautin.

Voulez-vous ? Pour moi ce sera un plaisir, et pour vous la souvenir d'une bonne action.

Je refusai énergiquement, disant que je n'avais fait que mon devoir, et comme il insistait, je finis, impatienté, par lui dire :

— Je ne vois pas, d'ailleurs, mon cher, à quel titre vous voulez m'enlever le mérite d'avoir sauvé la petite Louise Montaren.

— À quel titre ? reprit Lajaille très ému, à quel titre ?... Je n'aurais cependant rien voulu vous dire, mais, puisque vous m'y forcez... sachez donc, mon ami, que la petite Louise est de moi.

Et comme je reculais stupéfait :

— Oui, Louise est ma fille. Comprenez-vous maintenant que j'aie le droit de remercier son sauveur, et sentez-vous que vous ne pouvez plus me refuser.

Le brave Lajaille avait les larmes aux yeux, et, bien que sa déclaration éclairât d'un jour tout nouveau l'idée que je me faisais de madame Montaren, je pensai qu'il n'y avait eu là sans doute qu'une de ces passions uniques, impérieuses, qui remplissent toute la vie d'une femme. Bref, j'acceptai le petit Dragon et je l'accrochai où vous le voyez, là, à la droite de la cheminée.

Quelques jours se passèrent, et, tout à coup, l'on m'annonce Termex ; celui-ci apparaît avec son air bon enfant, rigoleur, me tape sur le ventre et me dit :

— Illustre docteur, je vous apporte du nanan.

Et le voilà qui étale sur ma table un petit portrait, représentant, une adorable créature blonde, couchée sur un canapé de soie bleu saphir lamé d'or, le torse à moitié nu, deviné à travers les entrebâillements d'une robe japonaise, tandis qu'au chevet une lampe à abat-jour rose envoyait sur l'ensemble une lueur douce et caressante. Un coloris merveilleux – des étoffes soyeuses – une chair vivante, palpitante, toute remuée. Je tombai en extase.

— Oui, continua Termex, vous avez été bien gentil pour madame de Montaren, et, alors, moi, pour vous remercier, je veux vous faire mon petit cadeau. D'abord, si Hippocrate refuse, Artaxercès se fâche.

— Mais pourquoi ? m'écriai-je énervé, pourquoi celle reconnaissance ?

Alors, Termex, clignant de l'œil, me donne un coup de coude.

— Écoutez, vous êtes un galant homme, on peut se confier à vous ; eh bien !... je suis au mieux avec la maman, comprenez-vous ?... et la petite Loulou que vous avez sauvée, la petite Loulou... est ma fille... Là,

vous voyez bien que j'ai le droit de vous remercier de sa guérison.

Et, sans en entendre davantage, il se sauve, laissant sa toile, que je plaçai à côté de celle de Lajaille.

Ainsi, l'impeccable madame Montaren avait deux amants ! Je l'avouerais, j'étais furieux, non pas comme moraliste, car j'ai sur la morale des idées très larges ; mais enfin, c'est toujours ennuyeux d'avoir joué un rôle de gobeux et du naïf. Et, ma foi ! quand ma vue venait à tomber sur mon Dragon 1812 et sur ma femme blonde en robe japonaise, je faisais, à part moi, sur la vertu, des réflexions que n'eût pas désavouées Schopenhauer ; peu à peu, cependant, j'étais arrivé à me raisonner le cas. Peut-être ces deux passions avaient-elles été successives : il est plus facile de ne pas avoir d'amant que de n'en avoir qu'un. En somme, madame Montaren était veuve maintenant, par conséquent libre de ses actions... Allons, allons ! il ne fallait pas être trop sévère et faire déchoir si vite la belle sous-préfète de son piédestal. En dépit des apparences, elle pouvait être encore une fort honnête femme.

Et, un beau matin, je vis à son tour arriver le gros Trubert avec sa mine solennelle et pontifiante.

Il avance vers moi, me serre la main, puis, de cette voix de basse-taille que vous lui connaissez :

— Ah ! vous êtes un brave cœur, vous !

— Moi ?

— Oui ! madame Montaren m'a tout conté ; si la petite Louise vit encore, c'est bien à vous qu'elle le doit. Je ne suis qu'un pauvre peintre d'un immense talent, mais je tiens à vous remercier à ma façon, et voilà ce que je vous apporte.

Et il sort de dessous son mac-farlane un gros cardinal, faisant sa digestion dans une haute chaise sculptée, tandis que le soleil découpait des losanges mi-partie ombre et lumière sur les dalles du sol. Et la figure était béate, souriante ; et la robe était d'un rouge si vif, si chaud ! Mon âme du connaisseur s'épanouit, mais je commençai à me méfier et j'ajoutai de suite :

— Vous aimez donc bien cette petite Louise Montaren ?

— Moi, me dit-il, encore plus grave que d'habitude, moi...

Puis se penchant à mon oreille :

— Chut ! Je suis son père. Maintenant, mon ami, vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Acceptez eu chef-d'œuvre ; j'y ai mis tout mon cœur.

Là-dessus, il me serra en sanglotant dans ses bras, et partit, me laissant le Cardinal que j'accrochai à côté du Termex et du Lajaille. Et de trois ! Ah ! ma foi, pour le coup, je commençai à mettre madame Montaren beaucoup moins haut. Un amant, soit ; deux amants... à la rigueur ; mais trois ! cela m'avait tout l'air d'une simple farceuse. Et je m'étais laissé prendre à ces airs de pruderie bourgeoise ! Triple sot que j'étais, toujours disposé à croire à la vertu !

Un mois se passa, et je croyais bien, cette fois, ma litanie finie, et ma galerie terminée, quand un jour je vous le donne en mille, – je vois entrer le petit père Daly ; oui, le petit père Daly avec ses quatre-vingt-sept ans et sa voix chevrotante.

— J'arrive un peu en retard, me dit-il, mais les vieux, ça ne marche pas vite ; j'espère que vous accepterez quand même mon petit cadeau.

Et il me dépose entre les mains une adorable *Soirée chez le duc d'Orléans* avec des hommes à toupet et des cravates à deux tours ; les femmes avec des boucles à repentir, des manches à gigot, des jupes courtes et des souliers lacés sur bas à jour ; tout cela d'un rococo exquis, amusant au possible.

— Ali ! ça, fis-je interloqué, est-ce que vous aussi, vous vous intéressez à madame Montaren ?

— Si je m’y intéresse ! me dit-il en tendant le jarret et en redressant sa vieille taille tremblante. À elle qui a été non seulement la joie, mais l’intérêt de mes vieux jours, à elle qui m’a donné cette enfant que vous avez arrachée à la mort – Loulou – car Loulou est ma fille !...

Après cela, il n’y avait plus qu’à tirer l’échelle. J’ai accroché la *Soirée* à côté du *Dragon*, de la *Femme blonde* et du *Cardinal*. Maintenant, je ne m’étonne plus et je laisse de te place. Qui sait ? Le défilé n’est peut-être pas terminé. J’attends. Comme je vous le disais en commençant, de cette manière, je suis sûr de l’authenticité de ma galerie.

La signature de mes tableaux est certaine ; il n’y a que la signature de mademoiselle Loulou qui soit bien difficile à établir. Pour cela, ce ne serait pas trop d’avoir l’expérience d’un de ces experts étonnants que l’Europe nous envie.

L'AUBADE



C'ÉTAIT l'autre soir avant dîner, dans le grand salon du café de la Paix, et selon la coutume, les tables étaient occupées par des gaillards moustachus, bronzés, la plupart en bourgeois, mais ayant je ne sais quoi qui permet de reconnaître à première vue un militaire absorbant un apéritif avec un air martial.

— À propos, dit tout à coup le capitaine Folambray, le 32^e cuirassiers n'a plus de musique.

— Comment ! plus de musique ! s'exclama Giverny.

— Entendons-nous, il y a bien les trompettes, et quelques élèves trompettes pour faire un turlututu quelconque, et sonner la marche en tête du régiment, mais la fanfare est supprimée, et ce qu'il y a de *terrible*, c'est que c'est ma faute, ma très grande faute, *mea maxima culpa*.

— Raconte-nous cela.

On alluma les cigarettes et l'on se rapprocha tout autour du capitaine.

— Vous savez, commença Folambray, que j'ai l'honneur d'occuper en ce moment les fonctions d'adjudant-major au camp de Châlons. La vie n'est pas toujours drôle, et vous connaissez, pour les avoir parcourus, les steppes qui s'étendent depuis la ferme de Suippes jusqu'au Grand-Mourmelon. Moi, je ne suis pas baraqué ; j'ai eu la chance de dénicher sur le front de bandière la maison du casernier devenue libre depuis que ce vieux brave, ayant accepté d'être notre restaurateur, est logé au mess.

C'est un petit pavillon à deux étages entouré d'une clôture en branches de sapin pour protéger le jardin des regards indiscrets – mes camarades jaloux prétendent que cela ressemble à une feuillée – et séparé du camp par un fossé sur lequel j'ai jeté un pont rustique. Au-dessus de la porte d'entrée j'ai écrit pompeusement : *Villa Gros-Minet*.

Petite maison sans doute, pas fastueuse, mais qui me permet d'éluder le règlement qui défend de recevoir dans le camp les femmes illégitimes – les seules que j'aie jamais connues. Et si vous me demandez pourquoi mon castel s'appelait *Villa Gros-Minet*, je vous dirai qu'il recevait la visite de madame... Gros-Minet une dizaine de jours par mois, à des périodes hygiéniquement espacées. D'habitude

elle choisissait les moments où j'étais de semaine, et où, par conséquent, il m'était impossible d'aller à Paris.

» Ah ! la bonne fille ! Elle débarquait à Mourmelon avec ses deux chiens, son petit sac, son ulster tout simple sur le costume de drap sombre, et pendant qu'elle était là, le camp me paraissait tout ensoleillé. Si les nuits étaient courtes et bonnes, les journées pouvaient être un peu longues. Bien entendu, j'essayais de distractions variées : promenades en charrette, dîner dans le jardin sous la tonnelle avec les camarades ; – il y avait même le petit Destignac qui s'évertuait à lui serrer sous la table les pieds entra ses deux bottes ; mais bah ! il faut bien que jeunesse se passe, – excursions en bande le soir au concert Pazza, etc. ; mais ce qui l'amusait le plus, c'était de suivre par un trou percé dans la clôture de sapin tous les détails du pansage.

Elle m'admirait donnant sérieusement mes ordres, suivi de mon adjudant, et de mon trompette, et parfois, en guignant à travers les branches ce petit nez rose qui n'était vu que de moi, je franchissais le pont, je passais ma main par le trou pratiqué, je serais vivement et tendrement une menotte qui fondait dans la mienne, et je retournais à mon travail tout

ragaillardi, me sentant enveloppé d'une atmosphère d'affection et de tendresse. Quand je faisais sonner le demi-appel annonçant l'abreuvoir, alors c'était une joie. Elle savait que le pansage allait finir, et regardait curieusement les mouvements souples, élégants, avec lesquels tous mes gaillards de cuirassiers, les bras nus, la chemise entr'ouverte, la calotte coquettement campée sur l'oreille, sautaient à cheval, et se dirigeaient ensuite vers la rivière Chenu, les jambes pendantes et le poing sur la hanche, dans un rayon de soleil.

Un certain samedi que madame Gros-Minet était débarquée, j'eus au rapport une idée géniale. Comme le colonel de Rinvidey venait d'annoncer que les permissions étaient accordées, je m'avançai vers lui pendant qu'il signait une foule de paperasses plus intéressantes les unes que les autres et je lui dis :

— Mou colonel, c'est demain dimanche, réveil en musique ?

— Oui, Folambray, comme d'habitude.

— C'est que, mon colonel, on fait jouer la musique à l'obélisque et c'est toujours le 1^{er} escadron qui en profite ; ne trouveriez-vous pas équitable que chaque escadron fût favorisé à son tour et m'autorisez-vous à changer l'emplacement fixé ?

— Votre observation est très juste, capitaine ; eh bien ! établissez un tour de roulement pour les escadrons.

Le noir même, je donnai mes ordres au trompette-major eu lui enjoignant, de ranger ses musiciens en cercle devant mon pont rustique, et le lendemain matin, ô joie et ô ivresse ! tandis que madame Gros-Minet, un peu lasse, reposait toute rose dans mes bras enlacés, elle fut tout à coup réveillée par une fanfare bruyante qui éclata joyeusement sous nos fenêtres.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-elle en secouant sa tête ébouriffée.

— Ça, ma petite femme, c'est une aubade que je fais donner en ton honneur.

Et de fait, les musiciens avaient entamé un pas redoublé si endiablé, si entraînant qu'il était impossible de ne pas sauter dans son lit. Les cuivres ronflaient avec des sonorités superbes, le cornet à pistons lançait dans les airs des trilles lancinants qui vous prenaient jusqu'aux moelles ; c'était une musique crâne, virile, sans alanguissement, convenant admirablement aux ébats d'un capitaine de cuirassiers qui possède dans ses bras, après des jours en-

tiers d'abstinence, une belle créature débarquée de Paris la veille.

Si en fut bon ! je n'ai pas besoin de vous le dire, et certainement ce réveil en musique est resté dans mes souvenirs comme une des voluptés les meilleures de ma vie.

Malheureusement, ma maisonnette n'était pas précisément un endroit central. Je ne sais pas s'il était juste que le premier escadron n'eût pas toujours la musique, mais de l'endroit que j'avais choisi, la fanfare ne jouait plus pour personne... sinon pour madame Gros-Minet. On s'informa, on jasa, les musiciens avaient sans doute glissé quelques regards dans la direction de mes fenêtres garnies de cretonne rose. Bref, l'histoire finit par arriver aux oreilles du colonel de Rinvidey. Et avec force commentaires il raconta à la colonelle comment le capitaine adjudant-major Folambray avait eu le sacré toupet de monopoliser la musique du régiment pour faire donner une aubade à sa maîtresse !

Le lendemain, à deux heures, comme le colonel avait été à Reims, une ordonnance vint me dire que madame de Rinvidey me demandait. Je me rendis, non sans un certain émoi, au pavillon habité dans le camp par la colonelle, ayant l'idée que j'allais rece-

voir une verte semonce. En effet, la femme de mon chef passait pour ne pas plaisanter avec la morale et c'est elle qui avait déjà fait interdire aux petits lieutenants d'excursionner avec leur maîtresse dans le break du régiment. Encore très belle, ma foi ! d'une beauté un peu majestueuse, son torse puissant moulé dans une robe de chambre de peluche rouge garnie de torsades et de brandebourgs, elle avait conservé dans les yeux une flamme étrange et il était facile de voir que si l'amour sénile du colonel avait renoncé à ces yeux-là, ces yeux-là n'avaient pas renoncé à l'amour.

— Monsieur de Folambray, me dit-elle d'un ton sévère, sachez que M. de Rinvidey est furieux contre vous. Il voulait vous infliger trente jours d'arrêts, n'admettant pas que vous ayez osé détourné la musique régimentaire – et cela pour vos plaisirs personnels, – du but national pour lequel elle a été instituée. J'ai plaidé votre cause, alléguant votre jeunesse et votre inexpérience des usages militaires, et c'est moi qu'il a chargé de vous faire comprendre l'incorrection de votre conduite, afin de donner à cette réprimande un caractère plus familial.

Je baissai la tête avec l'apparence extérieure de la contrition la plus parfaite – que pouvait-on me de-

mander de plus ? – et devant ce repentir la colonelle continua très attendrie :

— Maintenant... je comprends parfaitement que cela a dû vous procurer un moment fort agréable. Ce réveil en musique a quelque chose de fier, de galant qui sent son grand siècle, à l'époque où le Roi-Soleil montait à l'assaut avec des violons. Donnez-moi quelques détails.

— Quoi... madame, vous voulez...

— Oui, je désirerais savoir... quelles sensations spéciales vous avez éprouvées... tous les deux.

Ma foi, l'œil était si doux, le sourire si engageant que, pour mieux me disculper, je racontai tout, expliquant le charme de ce réveil en sursaut, l'action troublante de ces fanfares sur les nerfs d'un homme amoureux, l'entraînement du rythme, et l'explosion d'amour furieux déchaîné par les grands accords d'un finale triomphant. Je parlai, je parlai tout à mes souvenirs de la veille, et pendant que je me laissais ainsi emballer par mon sujet, la colonelle m'écoutait, pensive, rêveuse, très troublée...

À la fin, elle frémit, comme si elle eût reçu une commotion électrique, ferma un moment les yeux tandis que ses longs cils palpaient sur sa joue, puis après un silence elle me dit :

— Capitaine Folambray, à l'avenir, tous les dimanches matin, la musique jouera devant le pavillon du colonel. Ce sera plus convenable.

Je m'inclinai, et la semaine suivante le trompette-major réunit ses hommes à l'endroit indiqué. Je ne sais pas ce qui se passa, mais au mess le colonel me parut encore plus pâle, plus déjeté que d'habitude. Puis bientôt parut un ordre disant que « pour fournir une distraction aux soldats, la musique jouera il également le jeudi », et enfin une dernière décision annonçant que « désormais le réveil serait donné tous les matins en musique ». Rinvidey faisait peine à voir ; il n'était plus que l'ombre de lui-même. Agité d'un tremblement nerveux, incapable de monter à cheval, je le voyais se traîner comme un fantôme entre les baraques, le corps anémié flottant dans une tunique trop large. C'était la fin à brève échéance.

Et voilà que tout à coup, la semaine dernière, a paru une « suite au rapport ».

« Le colonel, considérant que, sous prétexte de répétitions, les musiciens ne font pas de pansage, ce qui double la besogne de leurs camarades.

» Considérant qu'un bon régiment ne doit pas avoir de non-valeurs, et doit former non des artistes, mais des soldats, et qu'en somme, la trompette suffit à toutes les sonneries, décide :

» À partir d'aujourd'hui la fanfare du 32^e cuirassiers est supprimée ; les musiciens reprendront leur trompette, et les instruments versés au magasin seront vendus au profit de la caisse des ordinaires.

« *SIGNÉ* : COLONEL DE RINVIDEY. »

Et voilà, conclut Folambray, comment par ma faute, le régiment n'a plus de musique.

Le colonel a repris une mine superbe, madame Gros-Minet n'a rien dit... mais c'est la colonelle qui n'est pas contente !

ISAURE CAMPISTROUS



À Coquelin cadet.

OUI, nous disait Campistrous, le brave capitaine au long cours, qui, en sa qualité de Marseillais, avait le droit d'avoir de l'accent – mais qui en abusait peut-être un peu ; – oui, mes bons, il ne faut pas se fier à l'apparence et s'emporter à la légère. On se fait du mauvais sang, on a la tête près du bonnet, bagasse ! Et puis après, quand on voit clair, on découvre que la chose n'en valait pas la peine. C'est précisément ce qui m'est arrivé cette année avec madame Campistrous – celle qu'on appelle à Marseille « la belle Isaure ».

— Ah ! ah ! il vous est arrivé quelque chose avec la belle Isaure ?

— Moins que rien, mes bons, moins que rien ! Cependant un moment j'avais bien cru... enfin je vais vous conter l'histoire.

Or donc, l'été dernier, dans ma petite bastide de Palavaz, j'avais invité quelques amis. Pas de manière,

chez moi, tous des bons enfants ; la table est soignée, et si jamais vous voulez faire un bon dîner et manger des oursins au safran, sans oublier la bouillabaisse nationale, vous n'avez qu'à venir. Le temps passait bien : la pêche le matin, la chasse à la macreuse l'après-midi, la partie de manille le soir, et, comme intermèdes, la conversation enjouée et les sourires gracieux de madame Campistrous, té ! Pas moyen de s'ennuyer une minute : je compte sur vous l'année prochaine.

Ce soir-là, Isaure était un peu fatiguée et avait abandonné le salon ; et, dame, la conversation languissait parce quand Isaure n'était plus là, – je l'avais remarqué, – mes amis s'amusaient moins. De plus, la chasse avait été dure dans les ermas et beaucoup de nos hôtes étaient remontés se coucher d'assez bonne heure. C'est à peine si nous avons pu organiser une partie de manille à quatre, avec Marius, Numa et le vieux Césaire. Entre nous, Marius joue comme un tambourinaire, et Numa s'y connaît en cartes comme moi en théologie. Je marquais donc tous les points que je voulais, lorsque Césaire veut rallumer sa pipe et me demande du tabac frais.

Je monte pour chercher un paquet de caporal, et en arrivant dans le corridor, je vois tout à coup souf-

fler la bougie qui était dans la chambre de madame Campistrous.

— Tiens, je me dis, Isaure n'est pas endormie ; il faut lui souhaiter le petit bonsoir du propriétaire.

Je viens pour entrer, mais je trouve la porte fermée.

Je crie :

— Ouvre, c'est moi, ton petit Ulysse, té ! Tu ne sais pas ce que tu perds !

Rien ! La porte reste close... Et avec cela je crois percevoir des chuchotements.

Ah ! vous savez, nous autres du Midi, nous ne sommes pas commodes, et nous ne transigeons pas sur le point d'honneur. Une idée terrible me vient. Est-ce que, par hasard, madame Campistrous oserait manquer à la fidélité conjugale ? Non, mais est-ce qu'elle l'oserait, madame Campistrous ? Ma foi ! je ne fais ni une ni deux. — Vous me reconnaissez là, n'est-ce pas ? — Je me précipite comme un bœuf — pourquoi riez-vous ? — oui, comme un bœuf furieux contre la porte, et v'lan ! je l'enfonce comme si elle eût été en carton-pâte. Moi, dès que j'appuie sur quelque chose, en rien de temps je le pulvérise. Affaire de muscles...

— Mais, sacrebleu ! arrivez donc au fait ! Vous vous arrêtez au plus intéressant.

— Attendez donc, mes bons, vous êtes bien pressés, pécaïre ! Eh bien oui, il y avait un homme, – un petit gros, à ce qui me semble, car il faisait noir comme dans un four, – un homme en chemise dans la chambre de ma femme !

— Ah ! ah !

— Eh bien ! quoi, messieurs, ces choses-là peuvent arriver à de fort honnêtes gens ; d'ailleurs, attendez la fin pour juger le cas. Je me précipite sur l'intrus en bannière, son pan me reste dans la main, et lui s'échappe à travers le corridor. Je le poursuis, – s'il fût tombé sous ma main, je vous prie de croire qu'il en aurait entendu de dures, mais il s'enfuit, le lâche ! et il s'enferma dans la chambre numéro 4. Bon, je me dis, c'est Bouzergue. Il est enfermé... je ne vais pas m'amuser à faire sauter toutes les serrures de ma bastide... Nous causerons demain entre quat-zyeux. Là-dessus, je prends le tabac dans ma chambre et je redescends au salon pour continuer la partie de manille. Je n'étais pas content, – mettez-vous à ma place, – mais on se doit à ses invités, et puis, je sentais la veine, et il fallait profiter de la chance. En effet, je gagnais ce que je voulais, et

j'avais tous les atouts dans les mains, tant et tant que Numa, qui ne pouvait plus payer, me demanda de lui chercher de la monnaie de vingt francs.

Je remonte à nouveau et j'aperçois encore de la lumière dans la chambre de madame Campistrous. – Bon ! pensai-je, elle a eu des émotions, elle est peut-être malade, la pauvre ! Mais au moment où j'approche, on resouffle derechef la bougie. Diable ! Je frappe, on ne me répond pas : je n'ai pas la peine d'enfoncer une deuxième fois la porte puisque la serrure était sautée ; j'entre et je trouve un autre homme – un petit maigre, à ce qu'il me sembla – dans la chambre de ma femme. Je trouve la chose raide, vous me connaissez... À la rigueur, une première fois, passe encore, c'est si fréquent que c'en est banal, mais une seconde fois ! Et dans la même nuit !

Je bondis comme un taureau – oui, oui, riez toujours ! – sur le nouveau visiteur.

– En chemise encore celui-là ! Décidément c'était une manie chez mes invités ! Je le poursuis, il fuit comme l'autre et se réfugie dans la chambre n° 6, celle de Cabassud, où il s'enferme. Je pensai bien un moment à enfoncer encore cette porte, mais quoi, gâter ma maison... et puis, on s'expliquerait aussi bien le lendemain, n'est-ce pas ? l'œil dans l'œil, nez

à nez, comme entre lurons du Midi qui savent ce que parler veut dire. Donc, je fais philosophiquement de la monnaie de vingt francs pour ce bon Numa qui attendait en bas sans se douter... Je n'étais pas satisfait et, franchement, vous avouerez qu'il y avait un peu de quoi, mais on se doit à ses invités... et puis la veine inexplicable... Enfin, la partie de manille continue plus intéressante que jamais et avec une telle animation que Marius se sent soif et me dit :

— Té! Campistrous! Tu devrais bien nous faire boire un petit coup de ta carthagène.

Il faut vous dire que j'ai une carthagène! Je la fabrique moi-même, avec du marc de raisin et un vieux cognac. À cent lieues à la ronde, il n'y en a pas de semblable, et le président de la République lui-même en voudrait! il n'en aurait pas. Quand vous viendrez me voir, vous verrez, je vous ferai déguster ça. Un nanan, un vrai nanan! Moi, il faut me rendra justice, je sais les égards qu'on doit à ses hôtes : Marius désirait de la carthagène; eh bien! il allait avoir de la carthagène. Je monte à ma chambre, et, dans le corridor, je revois encore de la lumière chez cette mâtine d'Isaure. Une bougie allumée n'a par elle-même rien de blâmable; tout dépend de ce qu'elle éclaire. Mais j'étais devenu méfiant... Vous compre-

nez, l'expérience antérieure... Bref, je viens encore frapper à la porte. On souffle la lumière ; je commençais à connaître le programme de la petite fête, à en être blasé. Eh bien ! messieurs, je n'ai pas la prétention de vous étonner en vous disant qu'il y avait encore un homme, une espèce de grand mince, dans la chambre de madame Campistrous ! Et de trois ! Tonnerre de tonnerre ! On se moquait donc de moi ! Celui-là était aussi en chemise, comme les deux autres. Quand je vous dis, une vraie manie !

Pour le coup, c'était un peu trop fort ! Je m'élançai sur lui comme un cerf – oui, mes bons amis, tordez-vous si vous voulez – comme un cerf altéré de vengeance. Il fuit : je me doutais qu'il fuirait, puisque c'était dans le programme. Mais, cette fois, j'étais décidé à tout. Il cavalcade dans le corridor et s'enferme dans la chambre numéro 8, celle de Calveyrac. Ah ! tête et sang ! je n'en étais plus à une serrure près. Tant pis pour la bastide ; on payerait la réparation, voilà tout ! Et j'enfonçai la porte.

Eh bien ! mes amis, je vous le donne en mille. Je trouvai là Langlade ! J'avais soupçonné Rouergue, Cabassud et Calveyrac, n'est-ce pas ? j'avais cru sentir un petit gros, un petit maigre, un grand mince, que sais-je ? on se fait des illusions. Eh bien ! pas de

Rouergue, pas de Cabassud, pas de Calveyrac. C'était toujours Langlade qui revenait quand j'étais parti, et me faisait la farce de se sauver dans des chambres différentes. Je ne voulais pas d'abord le croire, mais un pan de chemise lui manquait. C'était une preuve.

J'étais soulagé d'un grand poids. N'avais-je pas été jusqu'à croire un moment que la pauvre Isaure avait trois amants et les recevait tous trois dans la même soirée. Hein ! pourtant, si l'on se fiait aux apparences ! Tandis qu'au fond, de quoi s'agissait-il ? D'une simple plaisanterie de Langlade, une plaisanterie un peu risquée, mais il faut bien rire à la campagne, et puis... je sais les égards dus à mes hôtes. Quand je lui ai expliqué tout ce que j'avais redouté, ce qu'il a ri, non, ce qu'il a ri de bon cœur !...

Alors, j'ai pris la bouteille de carthagène, nous sommes redescendus tous les deux, bras dessus bras dessous, au salon, et tout en buvant un verre, nous avons raconté l'histoire à Marius, à Numa et au vieux Césaire. Eh bien ! ils ont encore plus ri que Lauglade. Moi, cela avait fini par me gagner... j'en pleurais !...

Ah ! on ne s'est pas ennuyé ce soir-là dans ma petite bastide.

Enfin, pour conclure, je vous répète ce que je vous disais en commençant. Il ne faut pas se fier aux apparences et s'emporter à la légère. On se fait du mauvais sang, et puis après, quand on voit clair, on découvre que la chose n'en valait pas la peine, té !

Messieurs, je compte sur votre visite l'année prochaine, et vous pouvez être tranquilles... je sais recevoir...

LA PÊCHE MIRACULEUSE



HISTOIRE D'HIER

C'ÉTAIT à l'une des dernières corridas de la *Gran Plaza de Toros*. Le matador Pantel-Razor avait été merveilleux d'audace, de crânerie et d'indifférence superbe ; après avoir agacé de sa cape les taureaux les plus farouches et les avoir littéralement rendus fous par les tournoiements de l'étoffe chatoyante, il avait une façon indolente de se retirer au pas, sans tourner la tête, sans *tomar el olivo*, c'est-à-dire pour les gens qui comme Richard O'Monroy ne savent pas l'espagnol, sans sauter la barrière, qui faisait la joie des galeries.

Déjà il avait planté magistralement plusieurs paires de banderilles, et les bouquets, les cigarettes, les chapeaux et les cannes pleuvaient au milieu de l'arène, pour témoigner l'enthousiasme de la foule ; seul, le petit lord Mac-Dover sifflait de toutes ses

forces, et comme on lui demandait le motif de ce surprenement intempestif, il répondait :

— De cette manière, j'ai l'air de m'y connaître.

Mais dans une des grandes loges de la cinquième section, la duchesse d'Ivaretz manifestait une admiration qui tournait au délire. Grande, blonde, sa belle tête ombragée d'un chapeau boléro à pampilles noires, elle étalait au grand soleil son teint éclatant, ses yeux immenses flambant d'une frénésie de plaisir intense, ses joues pleines de santé, et Dupuis-Barbe-Bleue, en la voyant, se fut certainement écrié : « Et voilà ! C'est un Rubens ! »

À la fin de chaque course, elle avait donné le signal des applaudissements, le torse à demi penché hors de la loge, agitant son mouchoir et jetant à l'heureux torero les plus vifs encouragements ; aussi lorsque les trompettes et les timbaliers eurent donné le signal de la mort du taureau, Pantel-Razor vint se camper tout droit devant la duchesse, et dans un petit discours très bien tourné, il lui demanda l'autorisation de tuer la bête.

Madame d'Ivaretz accorda d'un gracieux mouvement de tête avec un geste de la main qui envoyait presque un baiser et Pantel-Razor rejeta vivement sa *montera* en arrière, marcha droit au taureau, la

muleta d'une main et la *spada* de l'autre. Avec la simple pièce de drap rouge repliée sur le petit bâton, et après avoir repoussé au loin tous les *chulos*, le matador exécuta les passes les plus merveilleuses, amenant l'animal affolé juste devant la loge de la duchesse, puis là, les talons réunis, écartant délicatement de la pointe de l'épée les banderilles qui masquaient la place exacte, il plongea vivement dans le garrot l'épée à ressort qui, suivant le désir exprimé par la Société protectrice des animaux, remplace la mort par un chatouillement plutôt agréable.

Le coup était donné d'une manière si magistrale, si impeccable, que les arènes semblèrent crouler sous le bruit des vivats et des acclamations, et comme la course finie, Pantel-Razor, au son de la grande marche de *Carmen*, défilait dans le cortège derrière les alguazils en costume Philippe IV et en tête de la cuadrilla, la duchesse lui envoya à la volée son bouquet de roses, bouquet dans lequel un billet armorié disait : « Je vous attends dans ma voiture au coin du boulevard Lannes. »

Un quart-d'heure après, dans la demi-lueur du jour qui tombait, on eut aperçu un bel Espagnol, au teint mat, drapé dans une cape éclatante, laissant apercevoir la veste de satin vert brodée de passe-

quilles d'or qui montait furtivement dans un élégant coupé bleu ; il y eut un cri de joie, un bruit de glace qu'on relevait et l'attelage partit au grand trot dans la direction des Champs-Élysées. Bien que cet enlèvement eût été absolument clandestin, le *Diable boiteux*, qui sait tout, conta en son temps ce petit scandale parisien dans un écho discret de quelques lignes, et parmi un petit noyau de viveurs et de clubmen on crut que le cœur de l'altière duchesse était cette fois pris et bien pris par le torero. D'ailleurs, à la course du jeudi suivant, on la vit apparaître, portant fièrement sur les brides de son chapeau gris argent une ravissante épingle d'or représentant une banderille ; les papiers multicolores étaient représentés par des émeraudes, saphirs et rubis, et la pointe se terminait par un diamant. C'était un cadeau du matador reconnaissant.

Le petit lord Mac-Dover était dans la loge, et sans doute, pour continuer à prouver sa science en tauromachie, sifflait plus bruyamment que jamais, malgré les prières de la duchesse.

Or, à la grande surprise des invités, dimanche dernier, Mac-Dover apparut triomphant à la première galerie avec une cravate bleu-roi, sur laquelle étincelait la belle épingle-banderille. Pantel-Razor

voulut d'abord douter, croire à une simple ressemblance ; mais non, c'était bien le bijou merveilleux qu'il avait rapporté de Tolède, bijou inconnu à Paris, et qu'il eût été d'ailleurs impossible de copier en si peu de temps. Un nouveau coup d'œil jeté vers la loge lui prouva que madame d'Ivaretz n'avait plus son épingle au chapeau. Il n'y avait pas d'erreur possible. D'ailleurs, le jeune mylord continuait à siffler d'un air goguenard toutes les fois que le toréador entra en scène.

Les sifflets lui étaient bien indifférents, tant ils étaient à chaque instant couverts par les bravos de la foule, mais le coup de l'épingle troubla terriblement l'Espagnol, plus habitué sans doute aux fureurs brutales des taureaux qu'aux perfidies féminines. Malgré lui, il jetait des regards de reproches vers la loge où la duchesse gardait une attitude glaciale. Insensiblement son jeu d'abord si brillant s'en ressentit, il eut des distractions dangereuses, il fut moins souple, moins lesté et, dans une dernière course, ne s'étant pas retiré assez vivement, il fut renversé, foulé aux pieds par le taureau et sans les *chulos* il eût été grièvement blessé.

Pour le coup, les sifflets éclatèrent de plus d'une stalle – le public est si ingrat ! – Mac-Dover exultait,

tenait à la main une grosse clef dont il lirait des sons discordants et Pantel-Razor, boitant un peu, sortit de l'arène non sans avoir échangé avec le jeune mylord un regard de haine implacable.

Le soir, notre Anglais revenant du cercle vers minuit et demi, traversait les Champs-Élysées, lorsqu'il se vit tout à coup entouré de gens en vestes de velours et en casquettes de soie, qu'il prit d'abord pour des rôdeurs de barrière, mais à leur ceinture étincelante, à leurs *monos*, à leurs escarpins, il reconnut bien vite ces toreros qui escortent les picadores, et qui, armés d'un simple bâton, sont seulement chargés de remettre en selle les cavaliers désarçonnés. Ceux-ci exécutaient autour de lui des manœuvres incompréhensibles, puis tout à coup Pantel-Razor, en grand costume, sortit de derrière un arbre et marcha au-devant de Mac-Dover, tenant en guise de *muleta* un immense filet de pêcheur, et de l'autre main une ligne amorcée avec un louis d'or comme hameçon.

Très sérieusement, il se campa devant le lord, lui tendant le louis à hauteur de la bouche et, comme celui-ci, effaré, reculait, les gens en casquettes de soie se mirent immédiatement à sa poursuite. Alors commença une corrida d'un nouveau genre, Mac-

Dover bondissant éperdu dans toutes les directions et trouvant toujours devant lui les mailles d'un filet tendu qui lui barraient la route. En vain il multipliait les crochets et les feintes, espérant à force de vitesse gagner du terrain et échapper au cercle qui se rétrécissait autour de lui, mais les toreros couraient avec une agilité merveilleuse ; enfin, suant, haletant, il finit par s'adosser à un arbre, les bras croisés, attendant les événements.

Alors, Pantel-Razor arracha l'épingle d'or qui brillait sur la cravate de son adversaire et s'en servant comme d'une banderille, il piqua légèrement le lord juste à hauteur du cou, et cette égratignure fit venir une mince gouttelette de sang.

Mac-Dover furieux quitta son arbre et se précipita tête baissée sur le matador qui avait repris ironiquement sa ligne avec l'amorce du louis ; mais aussitôt il sentit qu'on jetait sur ses épaules un énorme épervier qui l'enveloppait comme un lazzo, et il se vit ligoté et dans l'impossibilité absolue de bouger.

Sur l'ordre de l'Espagnol, les toreros firent alors pleuvoir sur son échine une volée de coups administrés avec leurs petites cannes flexibles qui sifflaient en l'air comme des cravaches. Puis, quand ce supplice eut assez duré et lorsque la raclé ; ainsi admi-

nistrée eut paru suffisamment formidable, ils ficellèrent le filet aux doux bouts et le ballot ainsi fermé fut chargé à dos d'homme, porté à l'hôtel de la duchesse et déposé sous la voûte.

Le lendemain, madame d'Ivaretz reçut à son réveil un billet où il y avait écrit :

« Señora.

» J'ai fait une pêche miraculeuse hier au soir ; permettez-moi de vous l'envoyer en vous conseillant de la manger à la maître d'hôtel. »

Et, comme la duchesse demandait si l'on n'avait pas apporté pour elle quelque bourriche, deux solides valets de pied amenaient devant elle l'épervier dans lequel, pâle, transi, défaillant, était ficelé lord Mac-Dover. Le filet était fermé par la belle épingle-banderille piquée dans une carte de visite sur laquelle on lisait :

PANTEL-RAZOR

MATADOR DE TOROS

LUTTE, LE CAS ÉCHÉANT, AVEC LE POISSON.

AVANT LA LETTRE



AVANT-HIER, je rencontrai Pardaillan, marchant très affairé dans la direction de la Madeleine.

— Où vas-tu si vite ? lui dis-je.

— Mon cher, il s'agit d'un mariage auquel je ne voudrais manquer pour rien au monde. Je tiens absolument à apporter mes félicitations les plus sincères aux époux.

— Et pourquoi t'intéresses-tu autant à leur bonheur ?

— Ah ! c'est toute une histoire... et au fait, je ne vois pas pourquoi je ne te la raconterais pas, à condition de ne nommer personne, bien entendu... le secret professionnel... la discrétion du gentleman... Cependant, comme c'est très parisien, prends mon bras et je te dirai cela en route.

J'allumai une cigarette, je m'accrochai à Pardaillan et nous descendîmes les boulevards, bras dessus, bras dessous.

— Tu te rappelles, continua-t-il, le bal masqué qui eut lieu il y a environ deux mois chez les Mezen-sac. Certes, si je n'avais pas espéré rencontrer madame X... à ce bal, — appelons-la madame X..., — jamais il ne me fût venu à l'idée d'accepter l'invitation. C'est si ennuyeux de choisir un costume qui ne soit ni ridicule, ni prétentieux ! Quand on n'est pas intimement lié dans une maison, il est assez difficile d'y arriver en conscrit naïf, en pompier de Nanterre, avec un pantalon qui s'attache sous les épaules ; d'un autre côté, rien d'absurde comme le monsieur qui fait sérieusement son entrée en troubadour jonquille ou en mignon Henri III. Cependant, madame X... était bien jolie, et valait la peine qu'on se creusât un peu l'imagination. Veuve depuis deux ans, et ayant du veuvage par-dessus ses deux mignonnes oreilles, elle était arrivée à ce moment psychologique où la créature jeune, bien portante, lassée de la solitude et de la vertu est mûre pour le baiser et toute prête pour la chute. Elle avait résisté, héroïquement, loyalement, mais, à voir les lueurs fauves qui passaient dans ses yeux mi-clos, il était évident, pour le connaisseur, que madame X... était à bout de forces.

J'allai donc trouver Alfred le costumier, et je feuilletai longtemps l'album sans rien trouver. Tou-

jours la même histoire : des chevaliers moyen âge, des Turcs avec des soleils dans le dos, le carabinier des *Brigands*, etc. Tout à coup ma vue s'arrête sur le portrait de Faure en Méphistophélès. Le grand chanteur était appuyé contre la porte de Marguerite et pinçait de la guitare. Pourpoint en velours grenat avec crevés de satin cerise ; sur les épaules la petite cape François I^{er} en velours noir ; sur la tête les deux hautes plumes couleur feu ; puis pour compléter ce costume un grand manteau solennel rouge à crépines d'or qui me décida. Qui sait ? Dans l'escarcelle en velours qui pendait au côté, j'allais peut-être emporter le cœur de madame X... ?

Le grand jour arrivé, je me confiai à un coiffeur qui me fit une tête sarcastique : la figure était allongée par la barbiche à double pointe ; le teint était d'une pâleur sépulcrale. Sur cette pâleur tranchaient deux yeux à la Mounet-Sully, cernés, battus, avec des sourcils qui se retroussaient légèrement vers les tempes. Avec cela je suis grand, maigre... Bref, en partant je me trouvais, je t'assure, très suffisamment diabolique.

— Vieux fat !...

— À onze heures, je faisais mon entrée chez les Mezensac tout en regrettant que les flûtes de

l'orchestre ne pussent exécuter quelque trille et qu'Édouard Philippe ne fût pas là pour souligner la situation par un feu de Bengale verdâtre. Moi cependant, au milieu de la foule, je n'avais qu'un but : trouver madame X... Je l'aperçus bientôt en Minerve : cuirasse d'or, casque d'or soulignant sa beauté hautaine. Au bras gauche un bouclier doré et doublé de rouge : dans la main une haute lance portant, fixées à la hampe, deux ailes de vautour déployées. Grande, le cou long, les épaules larges, la taille fine, haut placée au-dessus de hanches volumineuses, la cuisse charnue, la jambe mince et bien arquée en avant, et sous le casque, sur ses bras adorablement beaux l'écroulement de sa chevelure comme un chaperon d'onduleuses ténèbres...

— Prends garde, si tu décris trop, je vais la reconnaître.

— Elle donnait le bras à un monsieur – un jeune homme blond, timide et doux, avec le costume de Capoul dans *Paul et Virginie*. Si tu veux nous l'appellerons le petit Paul, le petit Paul qui dévorait des yeux sa Minerve. Je m'avançai rapidement au-devant de Madame X... et me drapant dans mon grand manteau rouge, je lui fis mon salut le plus respectueux.

— Comment, c'est vous ! s'écria-t-elle.

Et aussitôt, sans plus de façon, elle quitta le bras du petit Paul pour prendre le mien.

À ce moment, les portes du salon s'ouvrirent à deux battants, et l'on vit apparaître deux magnifiques sapeurs avec le tablier blanc, la hache et le bonnet à poil gigantesque. Derrière suivait une grande femme blonde costumée en tambour-major. Puis survint une musique bizarre composée de pompiers grotesques, tandis que les cuivres de l'orchestre avaient entamé à pleins poumons la *Marche des Volontaires*. C'était un vacarme épouvantable ; on riait, on criait, les roulements de tambour mêlaient leur cadence aux ronflements de la grosse caisse et au bruit des cymbales. Madame X..., à mon bras, suivait la procession d'un pas allègre ; moi je serrais sa petite main, ému, enthousiasmé, tirant tous mes feux d'artifice, osant des onomatopées, tendres que je n'eusse jamais risquées en plein midi. À chaque nouvel accès de tendresse, madame X... m'ordonnait de me taire avec un accent qui voulait dire : continuez. Puis la valse commença. Elle se laissait emporter par ce grand diable rouge qui la dardait en ricanant. Penché sur elle, serrant vigoureusement sa taille souple, j'effleurais de ma moustache en croc une petite

oreille rose, et à chaque nouvel effleurement je sentais l'adorable créature tressaillir de tout son être, comme si elle eût reçu une décharge de pile électrique.

— Je vous en prie, me dit-elle avec des yeux mourants et des cils qui palpitaient. Ne me faites plus valser comme cela. Ah ! si vous saviez !...

... Je savais si bien que, dix minutes après, je l'emportais grisée, anéantie, ayant abdiqué toute volonté, dans ma garçonnière de la rue du Cirque. À six heures du matin, les paupières battues, les prunelles dormantes, avec un regard d'une torpeur qui était encore une caresse, elle me demandait de la reconduire chez elle. Cuirasse et bouclier l'avaient bien mal défendue, et je me souviens encore du suprême baiser à sa porte, bouches confondues, sous un bec de gaz, et de son dernier mot : « Je t'adore, Satan ! À demain ! »

* *
*

Elle revint un effet le lendemain, le surlendemain, tous les jours. C'était comme une folie, et l'on eût dit qu'elle avait comme une hâte fébrile de rattraper le temps perdu. Elle arrivait toute pâle, les lèvres serrées, me parlant à peine, et alors déchirant

ses dentelles, brisant les agrafes de ses jupes, coupant les lacets d'un geste rageur, arrachant son corset pour se donner plus vite, elle s'abîmait pendant des heures dans les suprêmes et ineffables joies, oubliant l'univers. C'étaient de longues odes où chantaient toutes les strophes perverses du baiser ; comme la Messaline antique, lassée, jamais assouvie, elle me laissait mort, brisé de fatigue, la gorge sèche, n'ayant pas échangé avec moi trois mots au milieu de ces fastes de bestialité.

Au bout d'une semaine, elle était persuadée qu'elle m'avait absolument conquis, et moi – pourquoi ne l'avouerais-je pas ? – je commentais à regarder l'avenir avec une certaine inquiétude. Terribles, mon cher, les Minerves qui ont ainsi deux années d'économies et d'arriéré ! Avec la fatuité inhérente à la nature humaine je la croyais folle de moi – absolument convaincu, précisément par ce qui semble tout prouver... et ce qui au fond ne prouve absolument rien qu'un appétit robuste. Quant à elle, de son côté, comment aurait-elle pu supposer qu'un mâle aussi pleinement satisfait n'était pas complètement à elle ?

Le huitième jour, elle s'assit sur un vieux fauteuil Pompadour à soie clairsemée de fleurettes, releva sur son épaule d'un geste charmant une chemi-

sette retenue seulement par deux nœuds bébés et qui glissait à chaque instant laissant voir ses seins pointés et durs que le feu nuançait de teintes roses... et prenant un air grave, elle me dit à brûle-pourpoint.

— Maintenant, tout cela c'est très joli, mais causons sérieusement. Voulez-vous m'épouser ?

Je tombai de mon haut !

— Moi ! jamais de la vie ! m'écriai-je en éclatant de rire avec la conviction profonde d'un célibataire épris de liberté. À quoi bon d'ailleurs ?

— C'est que... voici. J'ai bien voulu, momentanément, me soumettre à une épreuve, mais ma conscience, mes principes religieux m'empêcheraient de la continuer.

Or, monsieur Chose... vous savez bien, celui qui avait le costume de Capoul !...

— Ah ! le petit Paul ?

— Oui, le petit Paul, depuis le bal masqué, est éperdument épris de moi. Je lui ai, bien entendu, tenu la dragée haute, je n'avais plus faim, vous savez pourquoi, et hier il m'a demandé de l'épouser. J'aurais préféré vous, mais puisque vous refusez ; il est très riche, très gentil, très malléable, bref, j'accepte. Cela ne vous contrarie pas ?

— Moi, pas du tout. Recevez, au contraire, tous mes compliments.

Elle remit son chapeau posément, simplement, renoua son voile sous le menton, et me tendit la main cordialement, sans aucun embarras, le plus amicalement du monde.

— Quand vous reverrais-je ? lui dis-je.

— Eh bien ! le jour de la cérémonie. Je vous enverrai un billet de part. D'ici là, je ne reviendrai plus, vous comprenez. Cela ne serait pas convenable.

Et voilà, mon cher, pourquoi je cours si vite à la Madeleine. Une femme qui a été votre maîtresse entre le moment où elle a rencontré son mari et le jour de ses noces, qui s'est donnée à vous précisément le jour où elle a connu son futur, tout cela en six semaines, ce n'est pas banal, et je tiens à aller porter mes vœux à la sacristie.

Le soir même, je rencontrai Pardaillan au cercle. Il paraissait radieux.

— Eh bien ! lui dis-je, cela s'est bien bien pissé ?

— Admirablement. Madame X..., malgré tonte son assurance, a un peu rougi, mais le petit Paul a été charmant. Je lui ai dit que sa femme était une perle.

— Diable ! alors ?...

— Alors, il a été enchanté et m’a fait jurer de venir les voir. Je crois que j’aurai là une bonne maison cet hiver.

TRÈS VOLONTIERS !



L'AUTRE MATIN j'avais été déjeuner chez les petits d'Authoire. J'ai toujours eu un faible pour les jeunes ménages ; l'amour sur cette pauvre terre est une chose si rare que lorsque je le rencontre, – même légitime, – je tiens à le saluer avec déférence ; or, mes jeunes amis s'adoraient, et rien ne m'amuse comme de constater la passion dans un geste, dans un frôlement de main, dans un regard, dans un sourire échangé. Tout cela produit sur mon vieux cœur blasé comme une rosée bienfaisante, et je savoure la vue de ces épanchements intimes avec une gourmandise sensuelle à laquelle se mêle un brin d'attendrissement.

De plus, le mariage de d'Authoire n'avait pas été banal ; on en avait assez parlé au cercle et, certes, les bons camarades avaient été stupéfaits autant que la stupéfaction est permise à des Parisiens qui se respectent. D'Authoire se marier ! D'Authoire, le fêtard incorrigible, qui portait si crânement le drapeau du célibat, et qui disait jadis avec une noble fierté qu'il

avait déjà tué deux générations de joyeux viveurs tout en restant toujours sur la brèche. Oui, un beau matin, à la suite d'un séjour à l'hôtel Continental, notre brave d'Authoire nous avait annoncé qu'il faisait une fin... et, moins d'un mois après, il épousait à l'église de la rue Roquépine, une ravissante Anglaise, mademoiselle Jenny Farwell, la blonde enfant à tête de keepsake qui m'avait fait asseoir à sa droite.

Le déjeuner avait été très fin, très délicat, et très gai, entremêlé, je l'ai dit, de petites mines en dessous, d'agaceries de caresses sous la table et rissettes échangées par nos amoureux qui me ravissaient. Et si j'avais été plus lié avec la jeune femme, je me serais écrié : « Allez, mes enfants, ne vous gênez pas pour moi, aimez-vous immodérément, effrontément... – c'est si bon!... et recevez ma bénédiction par-dessus le marché. » Mais je craignais d'effaroucher la timidité de la blondinette, et je me contentais de regarder en l'air et de m'absorber dans la contemplation du lustre afin de leur laisser plus de liberté. Le repas terminé, on passa dans le salon pour prendre le café, et après m'avoir servi avec de jolis mouvements de bras nus émergeant d'une matinée vieux-rose – une merveille, cette matinée!... – Jenny

s'adressa à son mari, et lui dit non sans un joli accent anglais :

— Et vous, *dearest*, prendrez-vous du café ?

— Très volontiers ! répondit mon ami avec sa bonne grosse voix, d'un timbre si mâle et si vibrant.

La réponse était cependant bien naturelle, mais on eût dit que le tonnerre était tout à coup tombé dans le salon. Madame d'Authoire devint pourpre, ferma les yeux, lâcha la tasse sur la table, et perdant tout à fait la tête s'enfuit dans sa chambre, me laissant seul avec mon ami qui, tombé sur une chaise, riait d'un rire sonore, en proie aux transports d'une gaieté convulsive.

— Ah ça ! demandai-je timidement, que s'est-il passé ?

— Mon cher, voilà l'effet produit sur ma femme toutes les fois que j'ai le malheur de dire : « Très volontiers ! » avec la voix que tu me connais.

— Et pourquoi ça ?

— C'est toute une histoire, une histoire qui est cause de mon mariage, et au fait, nous sommes si vieux camarades que je ne vois aucun inconvénient à te la raconter.

Je m'installai commodément sur un fauteuil et j'allumai un cigare, tandis que d'Authoire commençait :

— Comme tu le sais, en novembre dernier, me trouvant à Paris, entre deux déplacements du chasse, je n'étais pas descendu chez moi, et j'avais simplement été passer quelques jours à l'hôtel Continental. Dans le corridor, j'avais pour voisins sir John Farwell, baronet et sa famille : mistress Deborah Farwell, sa plantureuse épouse, et les deux misses Fanny et Jenny qui couchaient ensemble dans la chambre contiguë à la mienne. Ce détail m'avait été révélé par les bottines placées devant les portes ; d'ailleurs, la cloison était mince et souvent le soir, les jeunes filles gazouillaient ensemble pendant des heures.

Une nuit, j'entendis miss Jenny qui disait à sa sœur :

— Oh ! Fanny, c'est bien ennuyeux, mais je ne me sens pas bien et il faut absolument que je sorte.

— Voulez-vous que je vous accompagne, Jenny ?

— Oh ! non, à cette heure-là il n'y a aucun danger, ce n'est pas la peine, seulement ne refermez pas la porte à clef afin que je puisse rentrer.

Là-dessus un bruit de pas qui allait en s'éloignant dans le corridor ; et moi je repris mon

sommeil interrompu. Combien se passa-t-il de temps ; je ne saurais le dire, mais tout à coup je fus brusquement réveillé par le bruit de ma porte qui s'ouvrait – je ne mets jamais le verrou, – et avant que je fusse revenu de ma surprise, j'entendis un froufrou de peignoir de soie, puis dans l'obscurité je sentis un être frais, jeune, à peau satinée qui se glissait dans mon lit et m'étreignait de ses deux bras.

Ah ! mon ami, la sensation fut atrocement exquise ! Je sentais contre moi deux seins gonflés et durs, des rondeurs adorables, deux jambes fines, fermes, d'une douceur exquise qui s'enroulaient autour des miennes une haleine exhalant une odeur de dragée, des frisons qui me chatouillaient la joue, tandis qu'une voix féminine me disait tout bas :

— Serrez-moi bien et réchauffez-moi ! J'ai un froid !

— Très volontiers, mademoiselle !... m'écriai-je avec ma diable de voix de stentor.

Alors, la compagne que m'avait amenée le hasard poussa un cri déchirant, s'échappa de mes bras avant que j'eusse même songé à la retenir, et s'enfuit.

Tout cela avait été si rapide que je crus un moment que j'avais rêvé. C'est à peine si le lendemain, en me réveillant, j'eus comme un souvenir de

l'aventure. Autant que je pouvais me rappeler, une femme s'était trompée de porte et était entrée dans ma chambre. Je sentais cependant, d'une manière inconsciente, comme le frisson voluptueux éprouvé au contact d'un corps adorable qui s'était soudain trouvé dans mes bras; mais tout cela s'estompait d'une manière indécise avec des formes vagues dans ma mémoire incertaine et, comme je te l'ai dit, je n'étais pas loin de croire que je n'évoquais qu'un simple songe; en tout cas, je n'avais aucun moyen de constater la vérité ou de retrouver la voyageuse, si tant est qu'une étourdie fût réellement venue me rendre visite à cette heure indue.

J'avais tout à fait oublié cet épisode, et, assis à la table d'hôte, je m'apprêtais à faire honneur au déjeuner avec mon appétit habituel, lorsque je vis entrer dans la salle à manger la famille Farwell avec laquelle j'échangeais un salut quotidien de banale courtoisie; le père, le baronet rouge et flamboyant dans son collier de barbe blanche, – une praline dans du coton; – la mère, coiffée de l'inévitable bonnet à fleurs qu'elle arborait pour descendre au *dining-room*, et les deux misses insignifiantes et pour moi, – vieux viveur, – sans aucun intérêt appréciable. Je crus cependant remarquer que miss Jenny avait

les yeux rouges comme quelqu'un qui a pleuré. D'ailleurs, tout autour de la table archicomplète, les convives les plus exotiques.

La déjeuner commença, le baronet très aimable pour moi, m'expliquant sa sympathie pour « sir Déroulède » et son enthousiasme pour « great général Boulanger », mélangeant dans une même admiration et dans une même salade M. Pasteur et Sarah Bernhardt, Paulus et M. de Lesseps, M. Eiffel et madame Anna Judic. Arrivé à M. Carnot, il était en train de m'expliquer qu'en Angleterre on aimait le président parce qu'il avait des redingotes très bien faites, lorsque miss Jenny me passant un ravier me dit :

— Monsieur, voulez-vous des anchois ?

— Très volontiers, mademoiselle ! fis-je avec empressement.

Ah ! mon ami, si tu avais vu le coup de théâtre ! En entendant cette voix, voilà ma voisine qui me regarde d'un air effaré, fond en larmes, et est prise d'une effroyable crise de nerfs, taudis que miss Fanny me foudroyait d'un œil indigné en me disant :

— Comment monsieur ! C'est vous ! Oh ! quelle honte ! quelle honte !...

Et au milieu du scandale causé par cet incident, tandis que les autres rastaquouères nous regardaient

en riant avec force chuchotements et sous-entendus malicieux, taudis que mistress Deborah emportait miss Jenny pâmée dans sa chambre, je vis tout à coup miss Fanny qui entraînait son père en lui disant :

— Venez, papa, venez, je vais tout vous dire.

Je remontai dans ma chambre, très perplexe, très ennuyé, cherchant dans ma tête quelle bévue, quelle inconvenance, ou quelle gaffe j'avais pu commettre. Avais-je manqué au *cant* britannique ? Avais-je été *shocking* sans le savoir ?... J'en étais là de mes réflexions lorsque l'on frappa à ma porte, et je vis entrer sir John Farwell, avec un air particulièrement solennel.

— Monsieur, commença-t-il, dites-moi d'abord si j'ai affaire à un gentleman ?

— Vicomte d'Authoire, lui-dis-je en lui tondant ma carte.

Sa figure s'éclaira.

— Dans ce cas, je suis sûr que nous allons nous entendre comme deux gentlemen. Par suite d'une méprise, d'une catastrophe, si vous voulez, dont personne ne saurait être rendu responsable, ma fille, ma digne et chaste fille Jenny est entrée celle nuit dans votre chambre...

— Comment, m'écriai-je, c'était miss Jenny ! Ce n'était pas un rêve !...

— Oh ! pas un rêve ! pas du tout un rêve. Fanny m'a raconté... avec les détails, hélas, les détails complets !... Bref, ma pauvre Jenny est absolument compromise, si vous ne réparez pas sur-le-champ votre faute involontaire. J'espère, monsieur le vicomte, que vous ne refuserez pas de rendre l'honneur à une famille cruellement éprouvée. Je fais partie de la Chambre des pairs... Je donne trente mille livres sterling de dot. Pardonnez-moi de vous jeter ainsi ma fille à la tête... mais c'est la fatalité qui l'a voulu.

Et tandis que le brave baronet me parlait ému, suppliant, désespéré, j'éprouvai comme un éblouissement... Mille pensées confuses tourbillonnaient dans ma tête. Je songeai à ma liberté, à mon vœu de célibat, à mon passé folâtre... d'un autre côté je me rappelai la sensation exquise de la nuit précédente... Je voyais ce pauvre père si désolé devant moi... Bref, je n'hésitai pas, et sans réfléchir davantage, une demi-heure après, ganté, cravaté de blanc, je faisais ma demande en mariage.

Et voilà comment je suis devenu l'époux de miss Farwell. Seulement, toutes les fois que j'ai le malheur de répéter cette diable de phrase : « Très volon-

tiers! » tu vois l'effet produit. Or, ajouta d'Authoire en souriant, comme je suis très amoureux, c'est un mot que j'ai très souvent sur les lèvres à tout ce que Jenny me demande.

— Bah! cela te passera, répondis-je en jetant mon cigare, cela te passera... peut-être même avant que ta femme ait cessé de rougir.

AUTRES TEMPS!...



PENDANT toute une partie de l'hiver, mademoiselle Jeanne Darling, artiste au théâtre des *Maillots-Dramatiques*, avait personnifié le Drapeau français dans la revue à sensation intitulée : *l'Invasion des Barbares*. Bien entendu, il s'agissait de Paris envahi par les rastaquouères venant visiter l'Exposition ; on y parlait de la rue du Caire, de la danse du ventre et de la Tour Eiffel ; mais le *clou* de cette œuvre grandiose était le défilé des nations venant, leur drapeau à la main, saluer la puissance amie.

Tous les soirs à huit heures Jeanne Darling (de son vrai nom Jeanne Brechut ; mais le directeur avait trouvé que Darling ferait mieux sur l'affiche) descendait des hauteurs de la rue Lemercier, où papa et maman Brechut tenaient aux Batignolles un modeste bureau de tabac. Arrivée au théâtre, elle revêtait, non sans émotion, un uniforme de cuirassier français dont la tunique se retroussait de côté, de manière à laisser voir très haut une cuisse impec-

cable moulée dans un maillot de soie rose ; puis, casquée, cuirassée, envahie par une agitation singulière, elle prenait à la main le drapeau tricolore et se rendait sur la scène.

Alors, perdue dans un rêve extatique, les yeux au ciel, la cuisse en avant, dans une pose provocante et chaste habilement réglée par le metteur en scène, elle assistait au défilé des nations, abaissant devant elle leurs pavillons multicolores ; l'orchestre jouait *la Marseillaise* ; les spectateurs, électrisés, flattés dans leur chauvinisme, applaudissaient à tout rompre, et Jeanne Darling, comme dans une gloire, se sentait le cœur gonflé d'une fierté sainte.

Peu à peu, elle avait fini par considérer son rôle comme un sacerdoce. Quand la nuit tombait dans le bureau de tabac, elle se levait tout à coup et disait d'une voix grave :

— Il faut que j'aie à représenter la France.

Et les vieux parents s'inclinaient, attendris et rêveurs. C'était, d'ailleurs, une brave fille que Jeanne, innocente de fait, sinon ignorante, dédaigneuse des amoureux, et consacrant intégralement à l'amélioration du sort fait aux époux Brechut les cent dix francs par mois que le directeur des

Maillots-Dramatiques lui allouait dans sa munificence.

Peu à peu, cependant, Jeanne, jadis si gaie, si rieuse, si aimée des voisins dont elle faisait la joie, était devenue sombre, bizarre. La nuit, maman Brechut entendait parfois, dans son petit lit de fer, crier tout à coup : « En avant ! marche ! Ping ! Poug ! Rataplan ! Chargez !... » ce qui lui donnait même la crainte que Jeanne n'eût connu quelque militaire, mais le front restait pur, et pas une mauvaise pensée ne troublait l'azur de cet œil virginal.

Un beau jour, Jeanne dit à sa mère, occupée à faire des cornets pour les paquets du caporal :

— Maman, j'ai vu Gabriel.

— Qui ça, Gabriel : Ça ne doit pas être un monsieur sérieux.

— Gabriel, l'ange Gabriel : Il avait deux grandes ailes dans le dos, et m'a dit qu'il comptait sur moi pour reconquérir nos provinces perdues.

— Je connais cela, riposta la maman Brechut sans se troubler. Ça vient de l'estomac. Le miroton d'hier soir n'a sans doute pas bien passé et t'aura donné le cauchemar. Je vais te faire de la camomille.

Mais Jeanne devenait de plus en plus distraite ; comme disait le père Brechut, elle était toujours sor-

tie, et quand elle redescendait sur la terre, c'était pour parler de la frontière, de la revanche ; elle entendait des voix qui lui disaient : « Allons ! qu'est-ce que tu attends pour prendre ton oriflamme et marcher à la tête de l'armée française ? » Le père hochait la tête et disait à sa femme :

— Ah ! s'il n'y avait pas son théâtre, il faudrait la purger cette enfant-là ! Ça lui dégagerait le cerveau.

— Oui, disait la mère avec inquiétude, j'y ai bien pensé... Un peu de magnésie dans son café au lait du matin ; mais je n'ose pas. Vois-tu si... ça allait la *prendre*, au moment où elle personnifie la France !

Cependant elle en toucha un mot le lendemain à Jeanne, qui la regarda d'un air hagard et lui dit : « Me purger ! Vous me proposez de me purger ! Tenez, vous ne comprenez rien à ma mission. Adieu ! »

Très exaltée, elle sauta dans un fiacre et se fit conduire au théâtre des *Maillots-Dramatiques*. Là, d'un pas automatique, elle se dirigea vers sa loge, revêtit son uniforme sans oublier le casque et la cuirasse, puis ayant longuement baisé le drapeau tricolore, accroché dans un coin à côté de son parapluie, elle le prit sur son cœur et remonta en voiture au milieu des passants étonnés.

— Cocher, chez le gouverneur de Paris ! dit-elle.

— Tiens, dit un loustic, il ne s'ennuie pas, le général Saussier ! et dès le matin, le veinard !

Elle arriva place Vendôme, mit en rumeur le poste de l'état-major, stupéfia le factionnaire qui d'instinct présenta les armes au drapeau, puis monta tout d'une traite au premier, conduite par je ne sais quel instinct mystérieux ; elle trouva là le capitaine des Esbroufettes, officier d'ordonnance, qui s'inclina gravement en reconnaissant la jolie pensionnaire des *Maillots-Dramatiques*.

— Vous ici, mademoiselle ! En croirai-je mes yeux ! Quel bon vent vous amène ?

— J'ai à parler au gouverneur.

Le capitaine prit immédiatement un air de réserve mystérieuse, et plein de tact, en officier discret, il pénétra chez son chef pour lui annoncer cette bonne visite :

— Tiens, tiens, se disait-il en lui-même, je n'aurais pas cru cela du général... Enfin !

Le général, en caleçon, la chemise large moulant un ventre joyeux et rondet, était en train de faire sa barbe devant un miroir accroché à la fenêtre...

— Mon général, dit des Esbroufettes, il y a une dame – une très jolie dame – qui désire vous parler.

C'est la petite Jeanne Darling... vous savez, celle qui fait le drapeau français, dans la Revue...

— Ah ! oui, une brune appétissante... elle a sans doute quelque faveur à me demander pour un ami... eh bien ! attendez ; je passe un pantalon et un dolman – non, pas celui-là, le neuf, bon. Est-ce que ma moustache peut aller, oui ? Alors, faites entrer.

Si habitué que fût le rude guerrier aux surprises de la guerre, il ne put s'empêcher de manifester son étonnement à la vue du travesti, et tandis que des Esbroufettes se retirait en clignant de l'œil d'un air très fin, il dit :

— Pas nécessaire, mademoiselle, de vous mettre eu tenue pour venir chez moi. Je tolère chez les femmes la tenue bourgeoise.

— J'ai abandonné pour jamais le costume de mon sexe, dit Jeanne d'une voix inspirée, et ne reprendrai mes habits féminins que lorsque nous aurons repris nos frontières.

— Hein ! dit le général ahuri. Sacrengnon-gnieu-gnieu ! M'prenez-vous pour une tourte ? Qu'vous chantez-là ?

— Ne jurez pas, général, ne jurez pas le saint nom de Dieu, et s'il vous faut absolument jurer... eh bien ! jurez par votre bâton.

— Fait'ment, par mon bâton, si vous voulez ! Mais, qu'est-ce que vous me demandez, en somme ? Un sursis pour un flemmard de réserviste. Connais ça !

— Je viens, au nom de l'ange Gabriel, vous demander de mobiliser immédiatement l'armée de Paris, les pompiers, les municipaux, les bataillons scolaires, faites-moi donner un cheval, et tous deux, botte à botte, nous marcherons à la frontière, avec mon étendard.

Et elle agitait son drapeau tricolore qui, par suite d'un long séjour dans la loge, exhalait des parfums capiteux de musc et de poudre à la maréchale.

Fut-ce l'action de ce parfum, mais le général, très adouci, répondit avec une politesse exquise :

— Raffole pas du cheval ; désolé, mademoiselle, comprend patriotisme. Mais la mobilisation de l'armée me regarde pas. Tendez-vous, ce que je vous parle. Regarde ministre de la guerre. Voyez Freycinet.

— C'est bien, dit Jeanne, je poursuivrai ma mission sans me laisser rebuter par les obstacles !

Elle salua le général, remonta dans son fiacre avec son drapeau et partit pour la rue Saint-Domi-

nique, où elle dit à l'huissier qu'elle avait à parler immédiatement au ministre pour affaire importante.

L'huissier, surpris, crut recevoir quelque déléguée du pompières étrangères, – il en avait tant vu pendant l'année précédente ! et deux minutes après, Jeanne se trouvait on présence d'un petit vieillard, à l'air très doux avec ses cheveux longs en rouleaux et sa barbe blanche.

Il ajusta ses lunettes à branches d'or, regarda l'artiste, et dit :

— À qui ai-je l'honneur !... Vous représentez ?...

— Je suis la délivrance. L'heure a sonné, les temps sont proches. Quittez ces ridicules habits civils, celte redingote indigne de vous ; revêtez votre uniforme, bardez-vous de fer !

— Me barder do fer ! mais je ne possède qu'un habit noir.

— Montez sur votre destrier !

— Monter à cheval, jamais ! Je suis vieux et je tiens à la vie.

— Convoquez l'armée active, la réserve, la territoriale ; suivez mon oriflamme, et marchons vers l'Est. Je réponds de la victoire.

— Ah ça, qu'est-ce que c'est que cette femme-là ? se dit M. de Freycinet très effrayé, et comment me

laisse-t-on aborder par des détraquées semblables ? Mon enfant, ajouta-t-il cependant avec une grande courtoisie, je ne suis pas un homme de guerre, moi, je ne suis qu'un paisible civil. Il faut voir celui qui a le commandement en chef des armées de terre de mer. Rendez-vous auprès de notre digne président Carnot. Son grand-père organisait la victoire ; c'est de famille... il vous comprendra. Huissier, reconduisez mademoiselle jusqu'à sa voiture... et ne la perdez pas de vue.

La vierge au grand cœur rajusta son casque, reprit son drapeau et remonta en fiacre et jeta au cocher l'adresse de l'Élysée. Précisément il y avait grande réunion militaire, et Jeanne Darling, passant inaperçue au milieu d'un groupe d'hommes d'armes et de guerriers casqués et empanachés, arriva dans la salle des fêtes. Le colonel Lichtenstein, avec sa haute prestance, chamarré de croix de toutes tailles et de plaques de tout calibre, se tenait précisément à quelques pas du trône, et certes toute autre eût pu se tromper et le prendre pour l'arbitre des destinées françaises, mais par un nouveau miracle bien digne d'émouvoir les sceptiques, Jeanne se dirigea sans hésitation vers un homme brun, barbu, très simple, qui, raide dans son frac, causait modestement dans

un coin avec le sympathique colonel Kornprobst. Et mettant un genou en terre :

— Je vous ai reconnu, dit-elle d'une voix forte, vous êtes bien le successeur de Charles VII et de Louis XIV.

— Moi ! dit M. Carnot très surpris en la relevant avec bonté. Que désirez-vous, mademoiselle ?

— Je veux que vous montiez à cheval.

— Demandez-moi tout, mais pas ça.

— C'est étonnant ! Ils refusent tous de monter à cheval.

Je veux que vous me suiviez à la tête de votre armée ; je vous promets la victoire, et dans un mois vous serez, sacré à Metz. Pour cela vous n'avez qu'à marcher avec mon oriflamme. Il a été à la peine ; il sera à l'honneur. L'ange Gabriel est avec nous ; Dieu le veut !

M. Carnot, impassible, salua avec cette bonne grâce dont il a le secret, puis, très affable, il fit un signe à Kornprobst. Celui-ci prit la jeune fille par le bras et la remit à un vieux monsieur grisonnant auquel il dit quelques mots à l'oreille, en l'appelant : docteur.

— Oui, oui ! dit ce dernier, je comprends. À Sainte-Anne, et une douche, une bonne douche. Vous pouvez compter sur moi, colonel.

... Et voilà tout ce que put obtenir en 1890, une vierge un grand cœur qui se trouvait dans des conditions absolument identiques à celles qui permirent à Jeanne d'Arc de délivrer la France du joug de l'étranger.

TROP RAFFINÉ



HECTOR de La Paillardière était ce qu'on peut appeler un raffiné ; venu trop tard dans un siècle trop vieux, il trouvait que son vrai cadre eût été la Régence, mais comme, en somme, il faut bien se décider à vivre à l'époque où le ciel vous a fait naître, il tâchait d'accommoder de son mieux à ses plaisirs ce siècle de décadence étriquée et incomplète.

Aussi, quand après six mois de cour et de flirt, la comtesse de Bopavey lui eut fait comprendre qu'elle était enfin décidée à franchir le Rubicon et à... couronner sa flamme – expression absurde, car une flamme est certainement beaucoup plus difficile à couronner qu'un cheval – La Paillardière n'eut pas une seconde la pensée d'emmener sa future maîtresse dans un de ces petits rez-de-chaussée banals que les gigolos appellent pompeusement leur *Tour de Nesle*. Ah ! il la connaissait par le menu cette scène – toujours la même – dans laquelle la femme arrive émue et tremblante, avec un voile à pois sur la figure,

une robe sombre sur le torse et un battement inusité au cœur.

— Ah ! mon ami, quelle émotion ! Il m'a semblé que votre portier me regardait.

Puis la lutte graduée et successive pour décider la bien-aimée à enlever d'abord le chapeau, puis la jaquette, puis le corsage... il fait si chaud aujourd'hui... Et les dernières et suprêmes résistances : Non ! non ! pas aujourd'hui !... Vous m'aviez promis que c'était une visite en tout bien, tout honneur. Si vous allez plus loin, je vous jure que vous ne me reverrez jamais. Et patati, et patata.

Puis le rhabillage un peu maussade : C'est absurde ! me voilà toute décoiffée ! Comment, vous n'avez pas chez vous un fer à friser ? À quoi pensez-vous ? Et le maudit crochet de bottine qu'on ne peut jamais retrouver ; et les adieux rapides, la séparation un peu désillusionnée de part et d'autre après l'arrivée enthousiaste. Non ! non ! ce n'était pas la *scène à faire*, comme eût dit Francisque Sarcey, et Hector avait certainement un objectif plus élevé, une esthétique plus haute. Il rêvait mieux.

La comtesse n'était pas d'ailleurs facile à éblouir. Très riche, femme du beau Bopavey, joyeux viveur qui l'avait habituée dans leur lune de miel aux plus

luxueuses fantaisies, elle apportait à un amant un corps adorable, mais un cerveau assez blasé, et, certes, si son mari n'avait commencé par désertier le foyer conjugal, par faire la grande fête avec les demi-mondaines et les artistes, jamais il ne lui fût venu à l'idée de rien changer à une existence si agréable et si bien comprise.

Aussi La Paillardière se rendait-il parfaitement compte que c'était l'ennui, l'ennui seul qui la livrait bien plus que l'amour, et pour vaincre cet ennui il fallait trouver quelque chose de sublime, de féerique, de catapultueux; il fallait que la première heure d'abandon fût entourée de toute la poésie que peut rêver l'imagination la plus vagabonde. Un libretto de Shakespeare avec les vers de Musset et la musique de Gounod... Tout à coup il se frappa le front. À l'Opéra on donnait *la Tempête*, un ballet tiré précisément de Shakespeare; en l'espèce, Gounod serait remplacé par Ambroise Thomas, mais le rêve restait encore suffisamment fantastique. À prix d'or il louait la fameuse baignoire grillée sur la scène, baignoire, nous pourrions dire alcôve, tant les murs sont capitonnés, tant les fauteuils sont moelleux, tant le canapé du petit salon plongé dans une douce obscurité semble propice aux conversations les plus tendres.

Le devant de la loge ouvrant sur la scène laisse tout voir et tout entendre, mais un grillage mobile permet de s'isoler complètement du théâtre, tandis que du côté des coulisses un solide verrou assure la sécurité la plus absolue.

— Ces murs étouffent les sanglots, absorbent l'agonie !... se disait en souriant La Paillardière, tout en transformant le petit salon en boudoir. Des fleurs sur la console ; sur le guéridon, le vin de champagne et les fruits glacés ; dans l'air, sur les tentures, sur les fauteuils, une capiteuse vaporisation d'*Imperial-Russe*. Quelle heure divine, je vais passer là, dans celte demi-lueur, alors que les chants des chœurs résonneront au loin et que la musique de l'orchestre, arrivant par bouffée, servira d'accompagnement à nos caresses et à nos baisers ! La Paillardière, mon ami, tu t'es ménagé là une petite orgie sardanapalesque.

Pour plus de sûreté, la comtesse devait venir isolément de son côté. Comme Bopavey filait tous les soirs après le café, elle était absolument sûre d'avoir son après-dîner libre. À neuf heures, en effet, elle arrivait soigneusement emmitouflée dans un manteau de peluche rose, et dessous – ô joie ! ô ivresse ! – elle n'avait, en femme pratique, qu'un simple peignoir

très élégant de soie crème, tout garni de rubans, tenant le milieu entre la robe de bal et la robe de chambre. C'était un vrai vêtement de combat, permettant de tomber avec grâce et rappelant ces modes faciles de l'empire, où les héros éperonnés n'avaient que le temps de passer et de vaincre.

Elle s'était installée derrière le grillage, et là, très étonnée par la vue d'un spectacle si nouveau, elle regardait de tous ses yeux ce monde grouillant de machinistes, de pompiers, de régisseurs, de clubmen et ballerines. On préparait le décor de la « Grotte d'azur » et tandis qu'on descendait une toile de fond représentant un grand lac lamé d'argent, on tendait des bandes de tulle bleu derrière lesquelles devaient se cacher quatre rangs de jeunes nymphes vêtues de gaze diamantée et portant sur la tête un casque formé de grandes plumes bleues. M. Gailhard armé d'une canne se promenait entre chaque fille en disant :

— Mesdemoiselles, on voit vos plumes !
Couchez-vous ! Comment, à votre âge, vous ne savez pas encore vous coucher ?

De son côté, La Paillardière avait pris une petite main qu'on ne lui refusait pas, et tout près, tout près, il se réjouissait des étonnements de la comtesse. La

toile se leva, et tandis que la musique résonnait, voluptueuse et rythmée, tandis que Miranda, personnifiée par Rosita Mauri, exécutait au milieu de ses gracieuses compagnes les pas les plus érotiques, prenait les poses les plus excitantes, Hector avait rapproché son front de la joue brûlante de la comtesse, l'effleurant de sa moustache parfumée, lui chuchotant dans l'oreille les déclarations les plus folles du monde, si bien qu'à la fin du joli pas dansé par les *Esprits de la Nuit*, madame de Bopavey n'y tint plus, et prenant à deux mains la tête de son compagnon, elle y colla le baiser le plus ardent, le plus chaud, le plus convaincu qu'ait jamais donné une maîtresse.

— Allons ! Elle est à point, pensa Hector.

Et de sa voix la plus douce :

— Si nous passions dans le petit salon ? Voulez-vous?... Veux-tu?...

Déjà les yeux de la comtesse disaient oui, et la défaite ou la victoire suivant le point de vue auquel on se place ne tenait plus qu'à un fil, lorsqu'à ce moment, la toile tomba, et la foule des abonnés envahit la scène.

— Tiens, voilà Saint-Machin et Charles Rocher, et Russetzkoï, dit la comtesse très amusée de reconnaître ainsi tous ses amis.

— Si nous passions dans le petit salon ? répéta La Paillardière qui décidément avait son idée ; il y a là des fruits glacés...

— Tout à l'heure, mon ami, c'est si drôle de voir tous ces vieux déplumés et ces petits jeunes gens s'agiter autour des danseuses. Regardez-donc le vieux duc de Boisonfort, appuyé familièrement sur l'épaule du député Malenceau et expliquant à la Laüs comment elle doit placer sa couronne de pampre ; si ça n'est pas à se tordre !

Mais tout à coup, la comtesse fronça le sourcil, et étendant le doigt dans la direction d'un des portants.

— Regardez là ; mon mari !

Bopavey, en effet, le chapeau sur l'oreille, le gardénia à la boutonnière, venait d'apparaître pimpant, souriant, avec sa figure des bons jours ; ce n'était plus l'homme grognon et grincheux du foyer conjugal, mais un clubman jeune encore, très beau garçon et d'une élégance exquise. Jamais la comtesse ne l'avait vu si à son avantage, et tandis qu'elle le lorgnait non sans une certaine satisfaction d'amour-propre :

— Vous savez, vous n'avez rien à craindre, insinua Hector, il est absolument impossible de distin-

guer quoi que ce soit derrière le grillage. Puis il ajouta avec l'impatience brutale d'un homme contrarié dans ses désirs : Voyons, au lieu de lorgner, vous feriez bien mieux de venir dans le petit salon.

— Je veux savoir ce que vient faire ici mon mari.

— Pourquoi ? Vous êtes jalouse de lui ?

— Non ! pas du tout. Simple curiosité féminine.

Cependant Bopavey, dès son arrivée, avait été entouré par Invernizzi, Monnier, Torri et la gracieuse Marcotti. Relevant avec leurs bras nus leurs ailes de peluche brune, leurs jolies têtes entourées de collettes en plumes de hibou, et coiffées en chat-huant, avec des yeux lumineux, elles formaient un groupe ravissant dont Bopavey était le centre. On causait, on riait, on flirtait, et comme la cravate blanche du comte avait un peu bougé, Marcotti, toute droite, bien campée, avait pris le nœud de batiste entre ses doigts fuselés et redonnait un bon pli, tout en appuyant ses beaux bras sur le large plastron du joyeux viveur :

— Comprenez-vous cela ? disait la comtesse les sourcils froncés. Vraiment ces demoiselles ont un sans-gêne étonnant. Est-ce que je vous ai rajusté votre nœud de cravate, à vous... ou à qui que ce soit ?

— Qu'est-ce que cela vous fait ? répondait La Paillardière un peu énervé. Je vous assure que vous serez bien mieux dans le boudoir. Les fruits glacés vont être fondus.

— Vous m'agacez avec votre boudoir et vos fruits glacés ! Allez manger vos bonbons, si le cœur vous en dit. Moi, je reste ici.

Puis, tout à coup, elle frappa du poing sur le rebord de la loge, en criant :

— Par exemple ! C'est trop fort.

En effet, une fois le nœud rectifié, sans doute comme remerciement, Bopavey avait attiré vers lui Marcotti et, sans vergogne, lui avait campé un impudent baiser sur les lèvres, baiser que la belle enfant avait accepté de la meilleure grâce du monde.

Et avant que La Paillardière eût pu la retenir, la comtesse outrée sortit de la baignoire, bondit sur la scène, prit le bras de Bopavey ahuri et l'emmena sans autre explication.

— Allons bon ! se dit La Paillardière, resté seul, j'ai accompli de la belle besogne, et la jalousie aidant, la voilà redevenue amoureuse de son mari Décidément j'aurais mieux fait d'employer le système du rez-de-chaussée. C'est le vieux jeu... mais c'est encore le meilleur.

Et philosophiquement il appela Marcotti dans le petit salon... et les fruits glacés ne furent pas tout à fait perdus.

LE TÉLÉPHONE



IL Y AVAIT près de deux ans qu'elle durait, la liaison de Jane Rey – la spirituelle diva des Bouffes – avec Duboggy le richissime carrossier. Deux ans, c'est-à-dire presque un siècle pour le monde des théâtres, mais on ne rencontre pas tous les jours un Duboggy, se faisant dans le commerce des voitures une bonne pièce de trois cent mille livres de rente, un Duboggy qui vous a donné un hôtel rue Murillo, et qui paye sans sourciller les toilettes catapultueuses avec lesquelles on peut interpréter décemment les chefs-d'œuvre de Lecocq, de Serpette ou d'Hervé.

Donc, la liaison avec le carrossier continuait... mais il y avait un correctif. Duboggy, ou plutôt le *cabriolet à deux roues*, comme on l'appelait dans l'intimité, avait un coadjuteur on la personne de Jacques d'Estignac, sous-lieutenant au 35^e dragons. Bien entendu, Jacques n'avait que l'intérim et ne débarquait que lorsqu'on était bien sûr de la non-venue du seigneur et maître, mais avec le téléphone

on fait bien des choses. Duboggy avait des habitudes très régulières et lorsque à minuit un quart, minuit et demi, il n'était pas arrivé, on téléphonait au petit Jacques; une demi-heure après, le sous-lieutenant bien en selle sonnait gaiement le boute-charge et prouvait la supériorité des sous-lieutenants de cavalerie sur l'espèce humaine en général et sur les carrossiers en particulier.

Or, ce soir-là, Duboggy se sentant un peu fatigué – ce qui arrive même aux gens très riches – avait rabattu de bonne heure chez Jane. Madame n'était pas rentrée du théâtre, mais comme le *deux* finissait à dix heures et demie et qu'elle avait la chance de ne pas être du *trois*, il était bien évident qu'elle ne pouvait tarder. Duboggy prit donc dans le tiroir du chiffonnier sa chemise de nuit, trouva ses pantoufles à leur place accoutumée, et, quelques minutes après, ainsi que c'était son droit, il se glissait dans le grand lit solitaire, après avoir dit à la femme de chambre qu'elle pouvait aller se coucher, ce que la camériste accepta avec empressement, sachant que madame avait la clef de l'hôtel.

Une demi-heure après on entendait en effet cette petite clef grincer dans la serrure, puis Jane Rey, qui, au lieu de monter dans la chambre au premier étage,

restait au salon du rez-de-chaussée. Bientôt le piano s'ouvrit, et des gammes, des arpèges et des trilles perlées vinrent apprendre à Duboggy qu'avant de s'endormir, sa maîtresse s'adonnait au grand art.

— Bah ! se disait-il, laissons-la jouer tant quelle le voudra si ça l'amuse ; le piano exerce les doigts. Quand elle aura fini, elle montera, et moi je vais profiter de cette musique enchanteresse pour faire un petit somme. Ce sera autant de pris sur l'ennemi.

La voilà bien la philosophie du propriétaire ! Ah ! que la voilà bien ! Un autre, un amoureux de la veille, un *passager* fut descendu quatre à quatre pour supplier sa maîtresse de le rejoindre aussitôt dans le grand lit à colonnes ; mais après deux ans, on a le calme de l'indifférence. Qui sait ? la vertu ne serait-elle donc que de la satiété ! Aussi, comme nous l'avons avoué en toute franchise, Duboggy s'endormit d'un sommeil paisible, rêvant qu'il trouvait un nouveau modèle de calèche caisse tête-de-nègre avec quatre ressorts en cerceaux et les roues très hautes ornées d'un rechampi ton sur ton d'un merveilleux effet !...

Et pendant qu'il ronflait – car il ronflait le misérable avec le crépitement sonore d'un homme qui n'a pas à se gêner, – les valse succédaient aux polkas, le

grand répertoire aux quadrilles profanes, et le finale de *Faust* alternait avec l'Évohé d'*Orphée aux Enfers*. Jane Rey avait un répertoire très varié, comme il sied à toute diva.

— Je mettrai la capote doublée en reps de soie assorti à la caisse, murmurait Duboggy emporté dans un rêve d'or au milieu de flots d'harmonie.

Mais tout à coup minuit sonna à l'horloge de l'antichambre, et immédiatement le piano s'arrêta. Comme il arrive souvent en pareil cas, ce silence brusque réveilla le dormeur qui se mit sur son séant. C'est dommage ! Si le rêve musical avait duré deux minutes de plus, le carrossier de génie trouvait la forme des lanternes toutes noires avec les verres à biseaux...

Évidemment, Jane allait monter. Il l'entendait maintenant qui trottait de son pas menu à travers la maison, fermant le piano, rangeant les partitions, éteignant les bougies, mettant tout en ordre ; puis, de la chambre sombre, il la vit entrer dans le cabinet de toilette, et s'approcher lentement du téléphone, mais après un nouveau regard jeté vers la pendule, elle murmura :

— Évidemment, il ne viendra plus maintenant. Minuit dix... Enfin, pour plus de sûreté, attendons toujours jusqu'au quart.

Duboggy dans son lit se mit à rire de ce rire silencieux que Gustave Aymard dans ses romans, prête toujours aux trappeurs de l'Arkansas.

— Elle est bien bonne, se disait-il. Elle m'attend et paraît persuadée que je ne viendrai pas ce soir. Pourquoi diable veut-elle patienter jusqu'au quart ? Sans doute pour se coucher, mais à ce moment, quand elle va trouver heureux-moi dans son dodo, heureux-moi qui l'attends depuis près d'une heure tandis qu'elle fait ses exercices et ses entraînements de doigté... Pour une jolie surprise, ce sera une jolie surprise.

Cependant, Jane se déshabillait lentement, comme pour tromper son impatience. Avec un regard félin glissé de temps à autre vers le cadran, elle déboutonnait son corsage, faisait tomber sa robe à terre, puis devenue subitement un adorable diabolotin avec son corset et son jupon de satin rouge, elle séparait ses frisons, préparait ses bigoudis et étalait complaisamment sur ses épaules nues une toison crespelée qui l'entourait comme un manteau de roi. Le temps paraissait très long à Duboggy, mais

sans doute semblait-il encore plus insupportable à Jane, car elle frappait du pied avec une impatience fébrile et ne quittait plus des yeux la pendule, dont la grande aiguille montait avec une lenteur désespérante.

Enfin cette aiguille prit avec la petite cette fière position à angle droit plus connue des sous-lieutenants que des généraux, et Jane joyeuse s'écria :

— Minuit un quart ! Personne !...

Et elle fredonna avec sa jolie voix de divette :

À moi la folie
Des instincts puissants,
Et la folle orgie
Du cœur et des sens !...

— Et elle n'a pas l'air de me regretter prodigieusement, pensa Duboggy, un peu froissé dans son amour-propre, et j'aurais cru qu'elle éprouvait une ivresse plus grisante à s'endormir dans mes bras puissants. Ô comédienne, comédienne !...

Mais tout à coup, très intéressé, il la vit se diriger vers le téléphone installé dans le cabinet de toilette, et sans hésiter appuyer sur le bouton d'appel : *Drrrrin !...*

— Allons, j'avais tort de la soupçonner. La voilà maintenant qui va me faire demander à mon cercle. C'est sans doute pour cela qu'elle chantait, la pauvre, en rêvant à une *folle orgie des sens*. Je suis flatté, très flatté. Eh bien ! elle sera bien étonnée de la rapidité de transmission, car dès qu'elle va m'avoir demandé, je la prendrai par la taille en lui disant à l'oreille : « Coucou ! le voilà ! » Ce sera excessivement spirituel.

Drrrrin ! avait de son côté répondu le téléphone. Alors, pour être à même de mettre son projet à exécution et se trouver bien à portée, Duboggy se leva et, sans souci de sa tenue flottante, il vint à pas de loup, se camper sans bruit derrière sa maîtresse.

Arrivé là, il entendit la phrase suivante :

— Allo ! allo !... Mettez-moi en communication avec M. d'Estignac, sous-lieutenant de dragons, 190, rue de Grenelle-Saint-Germain.

Diable ! cela devenait grave. Pourquoi cette communication tardive à un jeune guerrier. Bah ! Peut-être quelque renseignement militaire à lui demander, mais c'est égal, il fallait en avoir le cœur net. Non sans une certaine émotion notre ami « en bannière » attendit la suite du monologue.

Un nouveau *drrrrin* se fit entendre et immédiatement Jane continua de sa voix mélodieuse comme un chant d'oiseau :

— Allo ! Allo ! Oui, chéri, c'est moi. *Cabriolet à deux roues* n'est pas venu. Tu peux venir. Vite, vite, je t'attends.

Alors Duboggy, très froidement, s'approcha de Jane et ajouta le plus naturellement du monde, tandis qu'elle le regardait effarée :

— Pendant que tu y es téléphone-lui également ceci : *Cabriolet à deux roues* était venu, mais il est reparti... et il ne reviendra plus jamais.

RASTAQUOUÉRISME!...



C'ÉTAIT AU CERCLE, l'autre soir, après le dîner, et les clubmen, tout en fumant, étendus sur les vastes fauteuils de cuir, causaient de l'Exposition :

— Non, voyez-vous, disait La Paillardière avec rage, si cela continue, nous autres vieux Parisiens, nous n'aurons plus qu'une chose à faire : boucler notre valise et nous enfuir bien loin de cette ville trop hospitalière envahie par les barbares et où l'existence n'est plus possible.

— Voyons, vous exagérez, fit-on à la ronde. Ç'a été très amusant cette kermesse du Champ de Mars.

— Oui, je sais ce que vous allez me dire : la tour Eiffel, les fontaines lumineuses, la gitane Soledad, la danse du ventre. Mais, en retour de ces faibles avantages, je vous montrerai, moi, nos lieux de plaisir devenus inaccessibles, nos promenades encombrées, nos rues envahies par une foule grouillante, agitée, bariolée, baragouinant je ne sais quelle langue atroce, où tous les idiomes semblent se heurter

comme dans la tour de Babel. Rappelez-vous la terrible prophétie faite par Raoul de Gardefeu dans *la Vie Parisienne* : « Il arrivera une époque où l'on n'habitera plus Paris ; on y viendra, suivant sa fortune, passer huit ou quinze jours pour aller au théâtre, faire des bons dîners et voir des petites femmes. » Voilà ce que deviendra la Ville-Lumière, notre Paris bien-aimé : un caravansérail, – pour ne pas dire plus, – une auberge ouverte à tous.

— Eh bien ! lit Saint-Machin, un philosophe, quinze jours, quinze bons jours, dans la vie... c'est quelque chose.

— Mais, malheureux, ces quinze jours vous n'en jouirez même pas, précisément parce qu'au lieu d'être un rastaquouère vous êtes un vrai Parisien ; dans vos théâtres bondés, vous ne pourrez plus entrer ; chez vos restaurateurs pris d'assaut, vous ne pourrez plus faire un bon dîner, et, quant aux petites femmes... Ah ! parlons-en des petites femmes... C'est sur ce chapitre qu'il y aurait, à dire : tous nos goûts seront changés, toutes nos chères habitudes bouleversées ; c'est pis que la fin du monde, car c'est la fin du demi-monde !...

— Allons donc ! – Pessimiste ! – Nous demandons des preuves.

— Des preuves ! Eh bien ! savez-vous ce qui m'est arrivé pas plus tard qu'hier et quelle mortification j'ai eue à subir, moi, La Paillardière, par suite de ce rastaquouérisme qui nous dévore ?

— Racontez-nous cela, vieil ami. Dans le malheur survenu à un camarade, il y a toujours quelque chose qui fait plaisir.

— Merci ! Eh bien ! j'étais allé rue Lavoisier, dans la vague idée du faire une visite à bonne « maman ». Que voulez-vous ? À cette époque-ci, nos maîtresses sont encore à la campagne ; et puis, à l'approche d'octobre, l'échéance du terme fait parfois découvrir certains plats du jour.

— Pas tant d'excuses ! Vous auriez l'air de plaider coupable ; d'ailleurs nous sommes de cœur avec vous.

— À la bonne heure ! Je regardais donc machinalement, avant d'entrer, la façade de ce petit temple où tant de nous ont rencontré le paradis à l'heure où, même si vous voulez, à la course, lorsque, dans une maison voisine, j'aperçus à la fenêtre du l'entresol une femme ravissante appuyée sur la balustrade. Un teint orange, des cheveux noir bleu formant sur les tempes des accroche-cœur en virgule comme Tessandier ; des yeux immenses, pailletés d'or, avec de

longs cils retroussés ; une bouche sensuelle, gourmande, des lèvres rouges charnues, appelant le baiser, et avec cela, en dépit de la coiffure excentrique, quelque chose d'enfantin, de naïf répandu sur la physionomie très jeune... bref, un régal du roi. Ah ! j'oubliais ; la toilette se composait d'un corset de satin rose et d'un peignoir de crêpe de Chine cerise très fanfreluché, très pomponné, très ouvert, laissant voir les épaules, les bras nus, et une poitrine merveilleuse dont les rondeurs émergeaient à moitié au-dessus des dentelles.

Je passai et repassai, tâchant d'attirer l'attention de mon inconnue et d'obtenir ce sourire engageant qui signifie : « Vous pouvez venir » ; malheureusement elle était très occupée à jeter de la mie du pain à des pierrots qui picotaient sur la chaussée de cette paisible rue, et elle ne fit pas attention à mes évolutions d'infanterie.

— Bah ! me dis-je, elle m'a sans doute parfaitement vu, et cette indifférence affectée n'est sans doute qu'un raffinement de coquetterie. D'ailleurs, qu'ai-je à craindre ? Il est évident qu'une femme qui se met en corset de satin à la fenêtre d'un premier étage à quatre heures de l'après-midi, ne doit pas être une vertu bien farouche, même si, par conte-

nance, elle se donne l'air de donner à manger aux oiseaux. Voyons, messieurs, je m'en rapporte à votre verdict. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

— Nous serions montés, fut-il répondu en chœur.

— Cette unanimité est bien flatteuse et me donnera la force de poursuivre ma tâche. Donc, je fis, messieurs, comme vous eussiez fait en semblable circonstance, et, enfilant rapidement la voûte, je montai. L'escalier était assez obscur, et tandis que, arrivé au premier, je tâtonnais dans l'ombre pour trouver la place de la sonnette, j'appuyai sur une porte qui n'était que poussée et qui céda sous ma pression.

C'est gentil, me dis-je ; elle a vu que j'entrais, et elle est venue m'ouvrir d'avance.

Très rassuré, je franchis un vestibule où flottait une vague odeur de miroton à l'ail, puis continuant mon exploration, je pénétrai dans la chambre à coucher. Murs tendus en satin bleu, grand lit de milieu ; chaise longue bien comprise ; sur les murailles, une gravure représentant Jupiter et Lédæ... Allons, il n'y avait pas d'erreur. La belle était toujours accoudée à la fenêtre, jetant ses boulettes de pain et par conséquent me tournant le dos. J'approchai à pas de loup,

et, sans façon, je passai mon bras autour de sa taille entre le peignoir et le corset.

Elle se retourna brusquement, et, me regardant un peu effarée :

— Hein ? Qui *tou* es ?

Elle me tutoyait déjà ! Ô joie ! Ô ivresse !...

— Qui je suis ? ma douce amie, dis-je en me laissant aller mollement sur la chaise-longue, je suis un monsieur qui passait par la rue et qui, t'ayant trouvée belle, vient pour te présenter ses hommages.

Mais, à mesure que je parlais, ma brune continuait à me fixer avec un œil de plus en plus épouvanté ; elle me répondit :

— Pas comprendre. Qué, *tou* veux ? Dis, qué *tou* veux ?

Elle ne me comprenait pas, mais qu'importe ! Le langage est bien inutile pour chanter l'éternelle chanson, et le geste suffit, ce geste instinctif qui nous a sans doute été appris par les dieux ; aussi, pour toute réponse, je me contentai de l'attirer sur mon cœur.

Mais elle se dégagea, terrifiée, et se mit à crier :
Mama ! Mama !

— Diable ! me dis-je très ennuyé, il y a une mère. Ah ça ! dans quelle sottise aventure me suis-je fourré là ?

Je n’eus pas le temps de la réflexion. La porte de la chambre voisine venait de s’ouvrir et une grosse dame aux cheveux crépus, débordante de graisse, ficelée comme un saucisson d’Arles, dans une robe d’indienne à ramages voyants, venait de bondir entre sa fille et moi, les deux poings campés sur les hanches.

— *Tchalli chi touarri li werkenek ?* glapit-elle sur un ton suraigu.

Et comme, dans mon impossibilité de répondre, hélas ! et pour cause, je me contentais de protester par un geste noble, elle continua avec volubilité :

— *Pokaijitu pojulonista Verchon Kwartiron ? Tchalli chi detchaïa maïa ! Nie ongoduo li vamm so inuvi probsedati !!*

Je ne vous garantis pas les mots exacts, mais seulement les désinences qui résonnaient en mélodies sonores et vibrantes à mes oreilles françaises.

Évidemment on me demandait des explications, – des explications que j’étais incapable de fournir, – et tandis que la fille, d’un air méchant, mais bien jolie quand même, continuait à m’accuser, je sentais

vaguement que je devais avoir l'air du monsieur qui vient pour emporter les pendules. La situation était très grave, et je restai là très penaud, tâchant quand même de tout sauver par mon grand air, lorsque, heureusement, la maîtresse eut l'idée d'appeler à la rescousse :

Rosa ! Rosa ! Et je vis apparaître une femme de chambre, mais bien Parisienne, celle-là, avec son petit col droit, ses cheveux à la chien et son nez en trompette.

Je m'empressai de lui glisser un louis pour la mettre de mon bord et la rassurer sur ma situation sociale ; puis je lui dis :

— Tenez, Rosa, expliquez donc à ces daines que, dans notre pays, les jeunes filles comme il faut ne se mettent pas à la fenêtre en corset de satin... même pour jeter des boulettes de pain. À Lima ou à Tombouctou, cela s'appelle peut-être *donner à manger aux oiseaux* ; à Paris, cela s'appelle *faire la fenêtre*. Par conséquent, lorsque par hasard elles se livrent dans ce costume à ce genre de distractions, elles ne doivent pas être trop étonnées de voir monter chez elles le vrai Parisien qui passe.

Là-dessus, je saluai noblement, et me retirai poursuivi par les imprécations de la *mama*, qui ferma derrière moi la porte de la chambre à toute volée.

— Elle n'est pas contente, me dit Rosa en me reconduisant... C'est que cela arrive à chaque instant. Moi aussi, j'étais entrée à leur service, les prenant pour des cocottes, et un moment je regrettais de m'être fourvoyée chez des bourgeoises honnêtes. Eh bien ! monsieur, le cas se présente si souvent, et on monte tellement pour voir mademoiselle, que je fais autant mes bénéfices que si j'étais chez une hétaïre.

— Mais vous devriez au moins lui dire qu'on ne se campe pas ainsi à la fenêtre.

— Je m'en garderais bien ! me riposta Rosa en éclatant de rire et en faisant sauter mon louis dans sa main.

Et voilà, messieurs, à quel affront est exposé aujourd'hui La Paillardière, en plein Paris ! N'est-ce pas lamentable ?...

Il y eut un silence, puis on entendit une voix, celle de l'incorrigible Saint-Machin, qui demandait timidement :

— Quel numéro, rue Lavoisier ?

BŒUF À L'HUILE



AU MOMENT OÙ le colonel Coddy – plus connu des Parisiens sous le nom de Buffalo Bill – allait s’étendre sur sa rude couchette de soldat, dans cette tente luxueuse ornée de trophées, d’armes, de fourrures et de têtes de bisons, son premier valet de chambre, le *Grand Serpent Bleu*, un Indien dont le torse nu arborait toutes les nuances de l’indigo, fit son entrée à quatre pattes et dit :

— Oa! Oa! Salut et fidélité. Un visage pâle réclame l’honneur de parler au grand chef.

— Une femme, sans doute ?

— Non, non, c’est un barbare, un Français, et même un Français pas joli.

— Fais-moi sa description.

— Chauve, un gros nez, pas de moustache, et de grands favoris poivre et sel encadrant les joues flasques.

— Je sais : ce doit être le maître d’hôtel du restaurant venant s’entendre avec moi, sans doute au

sujet du menu de quelque nouveau dîner mondain. Fais entrer le visage pâle.

Et, passant sa main dans sa longue chevelure frisée, redonnant un bon pli à sa moustache et à sa barbe Louis XIII, Buffalo s'assit sur le bord de son lit, alluma un « flor di solar » et attendit. Bientôt, il vit entrer un homme tout de noir habillé, ventripotent, de taille moyenne, et répondant absolument au signalement fourni par le Grand Serpent Bleu.

— Colonel, dit l'arrivant sans préambule, avec vous j'irai droit au but. Vous n'êtes pas un homme ordinaire...

Buffalo Bill eut un beau geste de fatuité exquise qui signifiait : « J'te crois ! » mais l'homme aux favoris continua :

— Vous êtes beau, vous avez une barbe soyeuse, vous avez un chapeau à plume, vous êtes colonel et vous montez bien à cheval ; votre portrait est sur toutes les murailles et votre nom est dans toutes les bouches. Bref, vous commencez à avoir une incontestable popularité.

— Je sais tout cela. Où voulez-vous en venir ?

— Écoutez-moi bien : j'ai pensé que dans la situation actuelle, vous pouviez nous rendre un grand service.

— Comme restaurateur ?

— Oui, comme restaurateur de la liberté !

— Mon ami, je ne comprends pas un mot à ce que vous me racontez là. Apportez-vous un menu ?

— Vous voulez dire un projet. J'ai élaboré tout un programme. Je vous ai vu venir à bout des chevaux les plus rétifs, il ne vous serait donc pas plus difficile d'enfourcher le dada du suffrage universel. Un bon dompteur de buffles doit être facilement un bon dompteur de... mufles ; or, il nous reste juste trois mois avant les élections générales, et il est grandement temps de nous mettre à l'œuvre. D'abord cela vous serait-il désagréable de changer votre nom ? Colonel Cuddy, cela ne dit rien à la foule. J'aimerais mieux un sobriquet bien commun, bien facile à retenir et qui rappellerait cependant Buffalo Bill : voulez-vous vous appeler *Bœuf à l'huile* ? le général *Bœuf à l'huile* ?

— Cela m'est tout à fait égal.

— Bon. Je désirerais également que vos cow-boys, vos Indiens et tout votre personnel changeassent leur nom de « Wild West company » contre celui de « Patriotic league company ».

— C'est très facile.

— Maintenant, quels sont les noms de vos principaux lieutenants ?

— J'ai d'abord « Crinière de Lion ».

— Très bien. Celui-là nous l'appellerons « Le Hé-rissé ».

— J'ai ensuite « Fleur de Combat », le « Visage d'Or » et le « Dromadaire ».

— Parfait ! Nous les appellerons respectivement « Laguerre, Laur et Naquet. » Maintenant quel cheval montez-vous à la promenade ?

— Un cheval gris pommelé.

— Il vous faut absolument un cheval noir, à longue queue, à crinière catapultueuse. Tous les matins, vous monterez à cheval, en costume, le long de l'allée des Poteaux, vous descendrez l'avenue du Bois-de-Boulogne, au petit galop, accompagné de vos fidèles lieutenants, et vous vous montrerez tout le long des Champs-Élysées en saluant beaucoup. Je connais mes Parisiens : au bout de huit jours de cet exercice, quand ils vous auront vu caracoler avec votre panache, vos bottes et votre belle figure martiale – car vous êtes encore très joli garçon – ils crieront avec frénésie : « Vive bœuf à l'huile ! »

— Vous tenez décidément à ce nom ? Il me semble bien vulgaire.

— Tant mieux. Voyez-vous, rien ne se grave dans la mémoire du peuple comme un nom éveillant dans son imagination des idées de mangeaille. D'ailleurs, de Buffalo à Bœuf à l'eau, il n'y a qu'un pas... et Bœuf à l'huile est meilleur. On criera donc : « Vive Bœuf à l'huile ! »

— Vous êtes bien sûr que le cri n'est pas sédition ?

— Non. C'est une opinion culinaire, voilà tout.

— Au fait, vous devez vous y connaître mieux que moi.

— À qui le dites-vous ? Dans ces promenades, montrez-vous gai, accueillant, bon garçon, dites bonjour aux hommes d'un petit coup de main affectueux, et ne craignez pas de lorgner les jolies femmes, en montrant vos dents et en leur faisant un sourire. Maintenant, il nous faut soigner la question des dîners en ville et des invitations mondaines.

— Ah ! ah ! mon gaillard, je vous vois venir. Des dîners chez Gillet, n'est-ce pas ?

— Votre premier dîner chez Gillet était très réussi et bien dans la note. Il est en effet nécessaire que vous ayez comme Égérie une protectrice qui puisse lutter de chic, d'élégance et de fantaisie avec la grande-duchesse ; mais il ne faut pas en rester là.

Moi, je ne pourrais vous fournir qu'un personnel gouvernemental insuffisant; or, ce qu'il nous faut, c'est le faubourg Saint-Germain. Eh bien! pour les interviews, pour les visites qu'on vous rend sous la tente, accrochez bien en vue les invitations déjà reçues autour de cette tête de bison : cela donnera l'idée aux autres femmes de vous avoir aussi; au bout de quinze jours, on n'arrachera votre présence, vous n'aurez plus une soirée libre et vous dînerez en ville ou au restaurant avec nos mondaines les plus exquises. Lorsque après le dîner on vous présentera d'autres femmes, il y a une phrase que je vous recommande, car elle est très gentleman et elle remet bien les choses en place : « Madame, je suis très heureux d'avoir l'honneur de vous être présenté. »

— Pas mal. C'est vous qui avez trouvé cela ?

— Non. C'est... l'autre, mais on prend son bien où on le trouve, n'est-ce pas ? Nous, de notre côté, nous ne serons pas inactifs. Nous ferons tirer par l'imagerie d'Épinal, et à des milliers d'exemplaires, la vie du général Bœuf à l'huile, depuis sa naissance jusqu'à nos jours. On verra Bœuf à l'huile successivement lieutenant, capitaine, colonel; on le verra montant à l'assaut, on le verra chargeant les Indiens, on le verra blessé... enfin on le verra passant sous

l'arc de triomphe à la tête d'un brillant et nombreux état-major.

— On vend déjà dans mon établissement une petite biographie dans ce sens.

— Oui, mais elle est trop simple, elle n'éblouit pas assez l'œil; il nous faut des tons chauds, aveuglants, de bruyantes enluminures. Ensuite, à combien d'exemplaires a-t-on tiré votre portrait?

— Je ne sais au juste : une dizaine de mille, affichés sur les murs de Paris.

— Il nous en faut cinq cent mille : avec chapeau à plume, sans chapeau à plume, en petite tenue, en grande tenue, à pied, à cheval; je veux inonder non seulement la capitale, mais la France entière. Il n'y aura pas un hameau, pas une bourgade où l'on ne rencontrera la tête du général Bœuf à l'huile. On fera cadeau aux paysans de petites chromos qu'ils accrocheront à côté du portrait de l'empereur, dans leurs chaumières, avec des refrains de Béranger : « Vous l'avez connu, grand'mère!... » « Le peuple français, dans cent ans, ne connaîtra pas d'autre histoire », etc.

— Mais cette publicité coûtera des prix fous.

— Ne vous inquiétez pas de cela. Tout pour augmenter votre popularité! Il faut que le peuple grisé

par votre vue, aveuglé par votre image, assourdi par votre nom, crie bientôt : « *Quel génie que ce bœuf à l'huile ! Il n'y a que lui ! Il n'y a que lui !* » Ah ! s'il pouvait n'y avoir que vous, nous serions sauvés ! En même temps je commande trois chansons d'un effet certain. À l'Alcazar, Paulus chantera sur l'air de la *Revue* :

Gais et ravis,
Avec tous nos amis
Nous allons à Neuilly
Suivant la file ;
Sans hésiter,
Nous allons acclamer
L'brav' bœuf à l'huile.

Aux Ambassadeurs, j'ai retenu Libert qui dira,
sur l'air des *Pioupious d'Auvergne* :

Quand le Bœuf à l'huile s'ra dans la soupière,
Taim la, taim la la
On dégustera,
On en fourrera plein la grand'cuillère
Et pour le manger
On s'passera bien du boulanger

Enfin à l'Horloge, le sympathique Bourgès criera tous les soirs devant une foule idolâtre ce refrain qui sera repris en chœur :

Bœuf à l'huile, à l'huile, à l'huile,
C'est Buffalo qu'il nous faut,
Oh! oh!! oh!!! oh!!!!

— Vraiment, je suis confus de toute la réclame que vous voulez bien me faire, mais pourrais-je savoir à quel titre?... Vous êtes bien, n'est-ce pas, le maître d'hôtel de chez Gillet?

— Moi! je suis le seul homme de gouvernement que la France ait eu depuis la chute de l'empire.

Et se penchant vers le colonel, il lui glissa un nom dans l'oreille :

— Vous! s'écria Buffalo en se levant, vous! Ah! bien merci, si j'avais le malheur d'avoir votre appui, c'en serait fait de ma popularité, et il n'en faudrait pas plus pour me couler complètement.

Et montrant la porte de la tente d'un grand geste noble, il appela le Grand Serpent Bleu en lui disant :

— Reconduis le visage pâle. Et s'il refranchit jamais le seuil du camp, je t'autorise à lui scalper ses favoris.

LE BOIS



DIANE! DIANE! disait le comte Hercule de Champaubert à la marquise de Langlade, certes vous venez de me donner un quart d'heure exquis, mais qu'est-ce qu'un quart d'heure pour un amoureux qui s'appelle Hercule, et qui n'a pas accompli le sixième de ses travaux ?

— Mon pauvre ami, croyez que si cela ne dépendait que de moi je vous donnerais volontiers un petit supplément... car vous me laissez juste en appétit ; mais la prudence est la mère de la sûreté, et je vous assure qu'il nous faut redescendre sur terre, c'est-à-dire à la salle de billard.

— Ah ! je donnerais tout un monde pour passer une nuit, une nuit entière dans vos bras, au château des Bruyères !

— Il n'y a que ce brave Langlade que vous oubliez dans cette combinaison, et peut-être aurait-il le mauvais goût d'opposer son *veto* à cette petite fête.

— Je ne l'oublie pas du tout, et vous verrez que je trouverai un plan. Par exemple, je pourrais lui rendre

la politesse en lui offrant de mon côté, pendant cette nuit-là, l'hospitalité aux Tourelles. Si Langlade est aux Tourelles, comme il n'a pas le don d'ubiquité, je serai bien sûr qu'il n'est pas aux Bruyères.

— Évidemment, mais jamais vous ne déciderez mon mari à découcher.

— Vous verrez bien.

On redescendit au billard, où le marquis de Langlade était, lui aussi, absorbé par l'étude des carambolages difficiles et compliqués.

— Ah bien ! mon brave Hercule, dit-il, nous pouvons dire que nous avons fait cette année une pitteuse ouverture aux Tourelles.

— Parbleu ! ça ne m'étonne pas. Nous nous mettons en chasse à neuf heures, nous fiant en grands paresseux que nous sommes, aux renseignements plus ou moins inexacts fournis par le garde. Mon cher ami, quand on veut trouver le gibier, il faut se lever matin, à cinq heures, et faire le bois soi-même.

— Vous êtes bon ! mais pour être rendu chez vous à cinq heures, il faudrait, moi, que je partisse d'ici à trois heures.

— Aussi, n'est-ce pas là ce que je vous propose. Venez dîner ce soir aux Tourelles, immédiatement après le cigare fumé, nous regagnons tous les deux

nos appartements ; nous nous couchons honnêtement à dix heures et, le lendemain matin frais, reposés, après sept heures de sommeil, nous partons dès l'aube faire le bois. Bien entendu je n'invite pas madame de Langlade à cette soirée peu récréative.

— Non, non, ma femme a horreur de changer ses petites habitudes ; mais, quant à moi, j'accepte de grand cœur et il faut espérer que cette fois Saint-Hubert nous protégera. C'est entendu : À sept heures, je serai aux Tourelles.

Champaubert lança un regard triomphant à la marquise, tout en lui demandant humblement pardon de lui enlever ainsi son mari toute une nuit ; mais on fait le bois ou on ne le fait pas... puis, il remonta à cheval et partit au château tout préparer, pour que son digne voisin fût reçu avec la plus cordiale hospitalité.

Il faut rendre justice au comte Hercule. Il désigna pour M. Langlade la meilleure chambre du château, avec le sommier le plus moelleux et les oreillers les plus duvetés. Il ne faut pas être égoïste, se disait-il en souriant : je veux que mon vieil ami soit bien couché *pendant ce temps-là* et que, de son côté, il ait également une bonne nuit.

Puis, il commanda un menu succulent et fit monter de sa cave quelques mirifiques bouteilles.

Le marquis fut exact au rendez-vous et fit honneur au dîner de son hôte. Tout en racontant des histoires de chasse et de maris trompés – ce qui est toujours drôle – on but comme des trous, on mangea comme des templiers, si bien qu’après le dessert, le brave Langlade, les coudes sur la table, fumant sa pipe et riant aux anges voulut absolument, malgré l’heure avancée, raconter comment il avait mis à mal Francine, la femme de chambre de la marquise.

— Non ! non ! mon cher Langlade. Il faut être raisonnables, et suivre ponctuellement le programme tracé. Il se fait tard ; nous avons demain matin à faire le bois... Allons nous coucher.

— Laissez-moi vous expliquer seulement que Francine était en train d’enfiler une aiguille dans la lingerie lorsque je lui ai crié : « Enfilera, enfilera pas ! » Alors...

— Oui, oui, l’histoire est palpitante, mais nous la continuerons demain, moi je tombe de sommeil.

Il prit son hôte sous le bras, le conduisit bon gré mal gré à sa chambre, et tandis que d’une voix pâteuse Langlade s’embrouillait de plus en plus dans les détails de son pari avec Francine, Hercule le cou-

cha comme un enfant, lui souhaita le bonsoir, et deux minutes après, le marquis s'endormait du sommeil du juste.

Alors Champaubert redescendit à pas de loup le grand escalier de pierre, puis il se rendit à l'écurie, sella lui-même son cheval et partit dans la direction des Bruyères. La nuit était superbe : toute la nature dormait dans une sérénité merveilleuse ; le silence n'était troublé que par les cris-cris des grillons lançant dans les hautes herbes leur chanson monotone. Hercule se sentait envahi par une immense béatitude, activant de l'éperon sa monture sur le chemin parcouru tant de fois, et se rappelant la fameuse chanson de : *Cheval et Cavalier*.

Tous les jours nous partions ainsi
Légers d'allure et de souci
Pour voir la belle ;
Et vite le sentier étroit
Que tu connais et qui va droit
Chez elle !...

Ainsi, ce n'était pas un rêve ? Il allait donc enfin pouvoir réaliser son espérance la plus follement désirée, et, sans crainte, sans obstacle, passer de longues heures paradisiaques dans les bras de la plus

adorable châtelaine de France et de Navarre. Ce ne serait plus ces caresses ébauchées, ces baisers furtifs, ces demi-pâmoisons dont il faut se réveiller bien vite sous peine de voir surgir le seigneur et maître, ces voyages interrompus où l'on voudrait s'embarquer pour le tour du monde en quatre-vingts jours et où il faut descendre à Asnières après quatre-vingts... secondes. Celle fois il allait avoir toute une nuit d'amour où il pourrait chanter avec sa maîtresse toutes les litanies de la passion attendant comme Roméo que le rossignol ait fini sa chanson pour finir seulement au premier chant de l'alouette !...

Arrivé dans le parc des Bruyères, il attacha son cheval par les rênes du filet à une branche d'arbre ; puis, étouffant le bruit de ses pas, il se dirigea vers le perron, où une forme blanche profilait sa gracieuse silhouette, – attendant. Dès qu'il eut franchi les marches, il se sentit pris par deux beaux bras blancs et satinés, tandis qu'une voix mourante balbutiait :

— Oh ! mon Hercule chéri, mon beau mâle adoré, comme je suis heureuse de te voir et... de t'avoir !...

Et maintenant, sonnez, heures heureuses au vieux castel du château ! Oiseaux, taisez-vous dans

les branches pour ne pas troubler les transports de nos amoureux.

Étoiles, voilez vos clartés scintillantes et laissez dans la pénombre le grand lit en chêne sculpté qui craque étrangement sous l'action de furieux soubresauts, tandis que dans la chambre bien close résonnent des cris de rage et d'amour... Pendant ce temps aux Tourelles, le marquis du Langlade ronflait comme un tuyau d'orgue.

À quatre heures, Champaubert s'arracha aux douces caresses de sa maîtresse et se dirigea vers l'arbre où il avait attaché sa monture. Hélas ! le cheval qui n'avait pas les mêmes raisons que son maître pour trouver la nuit courte, avait tiré au renard et, brisant la branche, était parti à travers bois. Il fallut, malgré la fatigue, reprendre le chemin du château et parcourir à pied les dix kilomètres qui séparent les Bruyères des Tourelles.

Depuis longtemps Langlade, guêtré, chaussé, attendait devant la pelouse, sans voir venir son ami. Il était, d'ailleurs, rongé d'inquiétude. Le cheval de Champaubert était rentré avec les rênes brisées et la selle toute éraillée par les arbres. Évidemment un accident était survenu.

Enfin, à sept heures, Hercule apparut traînant la jambe et passablement éreinté.

— Ah ! cher ami, dit Langlade se précipitant au-devant de lui, quelle inquiétude vous m'avez causée ! Vous êtes tombé ?

— À plat ventre.

— Vous êtes-vous fait mal ?

— Au contraire.

— Pourquoi ne pas m'avoir emmené avec vous ?

— Parce que... vraiment... vous m'eussiez gêné.

— Et, au moins, avez-vous pu bien faire le bois ?

— Oh ! admirablement, dit le facétieux Hercule, en jetant instinctivement un malicieux regard sur le front chauve du marquis.

TENTATION!...



SUZANNE de Fenêtrange descendait à petits pas l'avenue du Bois-de-Boulogne, et rentrait chez elle un peu grise de soleil, de mouvement et de bruit. Par cette première journée de printemps, elle avait fait une promenade délicieuse : les oiseaux chantaient à pleine voix dans les branches où les bourgeons commençaient à poindre, et Paris semblait en fête. Buggys élégants, charrettes anglaises bien suspendues, phaétons corrects et dignes conduits à deux chevaux avec le valet de pied sur le siège de derrière, mylords moelleux, huit-ressorts gigantesques avec un gros cocher se perdant dans les nues, cabriolets attelés en tandem, arrivant au trot à une allure bien cadencée. Les ornements du frontail, les couronnes des sellettes et des plates-longes, les chaînes des attelles, le métal des lanternes, tout cela étincelait au soleil, tandis que les fouets tantôt immobiles et tantôt levés, pour indiquer un temps d'arrêt, formaient une ligne bizarre, toute frissonnante sous l'action du vent.

Et non sans un petit soupir de regret, elle avait nommé au passage les femmes du monde qu'elle connaissait. La comtesse de Grammont, avec sa sœur madame de Jumiac, la comtesse Ogier d'Ivry arborant la livrée marron des Chamboran; la duchesse de Bojano, avec sa jolie fille Jeanne; la vicomtesse de la Theillet avec madame de Saint-Georges; la baronne de Rothwiller, conduisant elle-même et suivie de son grand lévrier; le comte et la comtesse de la Perelle, madame Bernardaky, la comtesse Zooblenska et ses deux chevaux russes, la marquise Valcarlos de Bourbon, etc.; et puis parmi les demi-mondaines, elle avait vu défiler Mathilde Davignon, conduisant ses deux doubles cobs, toute droite dans son duc garni de satin bleu, et Delphine Delizy, dans son huit-ressorts, et Violette de Merschoff, avec ses deux trotteurs Orloff; et Alice Scherren, Closmesnil, Bagdad, miss Clery, Blanche Delabarre, Marie Bekmann, etc.; toutes, toutes les plus enviées, et les plus cotées sur la place, passant dans un tourbillon de poussière sans souci de la phrase prudhommesque de Desgenais : « Vice en voiture, place à la vertu à pied ! »

Être ou ne pas être ? Avoir ou n'avoir pas sa voiture ? Être de celles qui peuvent descendre aux allures vives jusqu'à Longchamps, en échangeant avec

les connaissances des bonjours ou des sourires, ou être une péripatéticienne modeste se faisant conduire en fiacre au cercle des Pannés, et montant péniblement à pied jusqu'à l'avenue Malakoff? À quoi bon être jeune et adorablement jolie? Pourquoi avoir arboré cette robe de veloutine grise garnie d'une grosse guipure écrue, ce corsage à plis retenu par une ceinture à croissant, cette petite veste avec revers formant la pointe sur la hanche, si toutes ces élégances ne devaient pas être mises en lumière dans un char triomphal, ne devaient pas briller dans le luxueux défilé de l'allée des Acacias?

Bien souvent à l'heure où elle croyait pouvoir tout demander, tout exiger, elle avait abordé ce sujet-là avec son mari, et, certes, il lui semblait bien qu'avec leur fortune, – environ huit cent mille francs, – on aurait pu avoir une voiture. – Mon Dieu! elle n'était pas exigeante : une simple victoria à un cheval, depuis le mois de mars jusqu'au Grand-Prix. – Mais le baron de Fenêtrange avait bondi.

Comment pouvait-elle se figurer qu'avec trente-cinq mille malheureuses livres de rente on pouvait risquer un luxe semblable sans marcher à la ruine? n'occupaient-ils pas déjà un appartement de six mille francs; et les toilettes, et les voyages, et la

bourse de jeu ! La semaine dernière il avait encore attrapé à l'Épatant la fâcheuse culotte. Non, non, il ne fallait pas songer à une voiture et si madame de Fenêtrange voulait absolument un équipage, elle n'avait qu'à se le faire payer par sa mère, madame veuve Chapuzot.

Ainsi monologuait la pauvre Suzanne, le cœur un peu gros, un peu tourmenté par l'envie, ravivant ses souvenirs, se remémorant les luttes passées, et sachant bien d'ailleurs qu'il n'y avait rien à espérer du côté de maman Chapuzot... lorsque en arrivant à la hauteur de la rue de la Pompe, elle eut la sensation confuse, qu'elle était suivie.

Avec ce regard que les femmes savent, au besoin, avoir derrière la tête, elle aperçut un homme jeune, au teint chaud, aux moustaches trop noires, à la mise trop élégante qui marchait à quelques pas derrière elle tout en essayant d'attirer son attention par une pantomime vive et animée. Elle s'arrêta pour le laisser passer, il s'arrêta à son tour ; elle pressa le pas, il accéléra sa marche ; bref, un peu avant la rue de Presbourg, il brûla ses vaisseaux, en avançant chapeau bas :

— Pardon, madame, pardonnez-moi mon indiscretion, et de grâce, laissez-moi vous dire un mot, un seul mot.

La baronne le toisa d'un air hautain, tout en trouvant qu'il était remarquablement joli garçon, et continua sa route sans répondre. Mais le monsieur ne se laissa pas démonter pour si peu.

— Madame, continua-t-il avec un accent espagnol des plus prononcés, je sais bien que ce que je fais là n'est pas très correct, mais laissez-moi me présenter moi-même, comme dans un salon.

Et il tendit une carte sur laquelle il y avait écrit :

DUC DE MULTO-PATARRE

Secrétaire de 1^{re} classe à l'ambassade d'Espagne.

137, avenue des Champs-Élysées.

— Mais, monsieur, je suis une femme honnête, finit par répondre, impatientée, madame de Fenêtrange.

— Ah! madame, je les adore! s'écria le jeune homme avec une conviction si comique que Suzanne ne put malgré elle s'empêcher de sourire. La glace était brisée.

— Ne croyez pas, madame, que je n’ai pas vu, du premier coup, à qui j’avais affaire ; cette tenue si élégante et si sobre, ce profil si aristocratique, ces attaches de patricienne... il n’y avait pas d’erreur possible, et en dépit de votre nationalité française, je dirais volontiers de vous, comme votre poète Musset :

Pour les pieds, elle était Andalouse et comtesse.

— Enfin, monsieur, où voulez-vous en venir ?

— À ceci, madame, c’est qu’en vous rencontrant avenue du Bois-de-Boulogne, j’ai senti le coup de foudre, et j’ai tout à coup compris que je ne pouvais plus rien être que par vous, ou follement heureux ou atrocement malheureux. Je me hâte d’ajouter que je me rends très bien compte de la situation. Vous êtes une femme du monde ; vous avez sans doute un mari, des obligations diverses, des sujétions de toutes sortes... Aussi je ne vous demande qu’une faible partie de votre temps. Ah ! si vous vouliez seulement m’accorder deux heures – rien que deux heures par semaine – je serais le plus heureux des hommes !

— Monsieur, vous m’insultez ! s’exclama Suzanne avec son grand air.

— Par pitié, madame, écoutez-moi jusqu’au bout, et après, je vous jure de ne plus vous offusquer

de ma présence. En échange de ces deux heures paradisiaques, je vous offre l'amour le plus profond, le dévouement le plus absolu, la soumission la plus aveugle à toutes vos volontés, à tous vos désirs, à tous vos caprices. J'ai le malheur d'être très riche, ce qui fait qu'à trente-deux ans, je ne tiens plus déjà à grand'chose, mais je tiendrais éperdument à vous être agréable. Dites un mot, et, si vous le voulez, les entrevues auront lieu dans un hôtel acheté en votre nom, meublé à votre goût, avec les vitrines encombrées des bibelots les plus rares...

Suzanne ne broncha pas, mais elle ne put s'empêcher de tressaillir, quand le duc de Multo-Patarre continua, sans se douter qu'il touchait à la corde sensible :

... Dans cet hôtel, il y aura trois chevaux pour votre service, deux voitures, un cocher anglais, un palefrenier et un joli petit groom pas plus haut que ça, gentil comme tout, avec sa rose à la jaquette, sa culotte blanche et ses bottes à revers ; les chevaux seront alezans ; comme voitures : un coupé et un mylord, le tout à votre livrée et aux couleurs de vos armes. Je vous rappelle que je ne demande que deux heures par semaine, désirant avant tout ne troubler ni votre intérieur, ni vos habitudes. J'ai dit. Sur

ce, madame, je dépose à vos pieds mes respectueux hommages, et, ne voulant pas vous obséder davantage, je vous dis adieu... et peut-être au revoir.

L'hidalgo fit un grand salut qu'on ne lui rendit pas, et rebroussa son chemin, tandis que Suzanne continuait sa route, hautaine et dédaigneuse. Pourtant, malgré elle, les propositions de l'Espagnol bruissaient encore à son oreille, et ce ne fut pas sans une certaine émotion qu'elle s'aperçut en rentrant que la carte du duc était, par inadvertance, restée pliée dans son gant. Elle s'assit longtemps, songeuse, relisant cette adresse et ce nom qui résonnait comme une fanfare :

DUC DE MULTO-PATARRE

137, avenue des Champs-Élysées.

Puis, secouant tout à coup la tête comme une femme qui a pris une grande résolution, elle entra chez son mari.

— Vous êtes toujours bien décidé, lui dit-elle, à ne pas me donner de voiture ?

— Oh ! absolument décidé. J'ai encore perdu hier au soir ; j'ai une guigne, cette année !... D'ailleurs, croyez-moi, vous êtes potelée avec une certaine pro-

pension à l'embonpoint, l'exercice vous est excellent, surtout l'exercice à pied – ce que les ladies anglaises appellent du *footing*. Voulez-vous un bon conseil ? Eh bien ! faites du *footing*, ma chère amie, faites du *footing*.

Et il éclata d'un rire excessivement spirituel.

— C'est votre dernier mot ? lui dit encore Suzanne en le regardant bien en face.

— C'est mon dernier mot.

— Eh bien ! alors, mon cher, puisque vous le voulez, je vais devenir *a footing-lady*.

— C'est cela, vous verrez que cela vous fera beaucoup de bien.

Depuis huit jours, madame de Fenêtrange a sa voiture, avec deux chevaux alezans, un gros cocher, un petit groom pas plus haut que ça.

Et le baron de Fenêtrange se réjouit que maman Chapuzot se soit enfin résignée à faire un sacrifice, sacrifice qui n'empêchera pas le *footing*. Au contraire.

ÉTAT DE SIÈGE



LE LIEUTENANT Folarçon, officier d'ordonnance du général baron du Treuil, commandant la place de Lille, était en train de dépouiller le courrier du soir, lisant les lettres de service et mettant seulement de côté les rares enveloppes portant la mention « personnelle » lorsque sa vue tomba sur un petit mot sans signature, écriture déguisée et dont le contenu le fit bondir.

Le billet anonyme disait :

« Général.

» Votre femme vous trompe. Rendez-vous au village de Gregy et entrez dans la première maison à droite dans la Grande-Rue. Vous y trouverez la baronne du Treuil en compagnie d'un de vos subordonnés. Un bon averti en vaut deux. »

Folarçon, tout pâle, se mit à tourner et à retourner le papier dans ses doigts qui tremblaient... La lettre disait vrai. Madame du Treuil après avoir

épousé par reconnaissance le général qui avait été son tuteur, et qui, par parenthèse, avait trente ans de plus que sa pupille, n'avait pu résigner son ardente jeunesse à ce rôle d'épouse in *partibus* d'un mari glorieux, mais usé, et depuis plus de deux ans déjà, elle était devenue la maîtresse du commandant Pouraille, le beau Pouraille, comme on disait, alors qu'il était sous-lieutenant de cent-gardes. Tous les mardis et tous les samedis, jours où il y avait au cercle militaire une grande réception présidée par le général, la baronne partait pour le village de Gregy, à un kilomètre de Lille et rejoignait le commandant dans le petit pavillon qu'il avait loué. Puis, à onze heures, elle rentrait en ville, et lorsque du Treuil revenait à l'hôtel de la place, l'œil un peu émerillonné par le punch de la réception, il trouvait la générale déjà blottie dans son grand lit à colonnes et murmurant d'une voix lasse :

— Ludovic, allez vous coucher, mon ami ; vous sentez l'alcool et le tabac, et vous savez que j'ai horreur de vos orgies soldatesques.

Et le brave général, riant d'un gros rire qui lui secouait les épaules, se contentait d'embrasser sa femme sur le front, sa femme saturée d'amour, encore, toute frissonnante des caresses de l'*autre* et

rentrait dans sa chambre où bientôt il ronflait comme un tuyau d'orgue.

Folarçon connaissait tous les détails de cette liaison. Est-ce que tout ne se sait pas en province ? Mais outre qu'il n'eût voulu pour rien au monde briser le cœur du vieux guerrier qui l'avait attaché à sa personne, il professait pour son chef d'escadrons le plus vif attachement. C'est Pouraille qui l'avait remarqué, qui l'avait noté, qui l'avait poussé à Saumur, puis à l'école de guerre ; il lui devait tout, et il se sentait pour lui un dévouement fanatique à hauteur de la reconnaissance éprouvée.

Et cette lettre était là, cette lettre anonyme qui allait amener un drame terrible ! La détruire sans la faire parvenir à son adresse ? mais il n'en avait pas le droit, et son honneur de soldat se révoltait à l'idée de cet abus de confiance. D'un autre côté, en la déchirant il empêchait une infamie d'être commise... Mais sa responsabilité d'officier d'ordonnance, les hautes obligations inhérentes à son service spécial... Comme a dit un jour le maréchal Canrobert, le difficile n'est pas toujours de faire son devoir – c'est, de le connaître. De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front du pauvre lieutenant tiraillé par mille sentiments qui se heurtaient, se croisaient, se contre-

disaient. – Une véritable tempête sous un crâne. Enfin la discipline stricte l'emporta et, refermant l'enveloppe par un large cachet de cire, il monta le courrier chez le général, avec le vague espoir que la lettre passerait peut-être ce jour-là, inaperçue au milieu des autres paperasses, et qu'il aurait le temps de prévenir les coupables.

Déjà, il se préparait à s'esquiver dans l'intention de courir à Gregy, lorsque le général du Treuil lui dit :

— Folarçon, tenez, voici une dépêche qui m'arrive du ministre de la guerre. Demain, en raison de l'ouverture des Chambres, la garnison sera tout entière consignée. Vous savez, c'est à cause de l'élection du député Floubert. Ah ! cette sale politique, elle nous en donne du tintouin ! Enfin, envoyez les ordres dès ce soir.

Patatras ! Il n'y avait plus moyen de s'en aller. Le lieutenant redescendit au bureau. Les secrétaires d'état-major étaient partis et il fallait rédiger tous les ordres ! Il écrivait fiévreusement ; les mots dansaient devant ses yeux sur le papier de la subdivision et il songeait au drame qui devait se passer là-haut, dans la chambre du général. En effet, quand il remonta à la signature, le mal était fait. Du Treuil, livide, tenait

encore dans ses mains le papier tout froissé, puis il sonna et dit à l'ordonnance d'une voix brève :

— Priez madame de venir me parler immédiatement.

— Madame la baronne est partie chez sa tante au château de la Tourette. Mon général sait bien que c'est mardi aujourd'hui, et que ce jour-là madame dîne dehors.

— Ah ! c'est juste, fit le général, c'est mardi !... Oui, tous les mardis et tous les samedis ; merci, mon garçon ! Eh bien, alors, prépare ma tenue bourgeoise.

— Vous allez dîner au cercle en bourgeois, mon général ? observa Folarçon.

— Oui, j'ai affaire à dix heures, – une affaire importante... Ah ! donnez-moi mon revolver ; les rues ne sont pas sûres à Lille, et il est possible que je rentre assez tard. Il est chargé ? Bon.

— Est-ce que je vous accompagnerai, mon général ?

— Non, merci, j'irai seul. Maintenant, allons dîner.

— Diable ! pensa Folarçon en le suivant, je n'ai plus maintenant qu'une chance, c'est que le commandant Pouraille ait voulu se créer un alibi, et soit

venu un moment au cercle militaire, mais c'est bien peu probable.

Hélas ! la place du commandant restait vide à la grande table en fer à cheval, et tandis que le dîner se prolongeait, le général tirait de temps en temps sa montre d'un air un peu égaré. La musique, rangée dans le vestibule, faisait entendre ses plus joyeuses fanfares, les punchs succédaient aux marquises et les marquises aux bischoffs, et Folarçon, assis non loin de son chef, cherchait toujours un moyen d'éviter la catastrophe et ne trouvait rien ! rien !... car, hélas ! il lui était matériellement impossible de se lever de table avant le signal donné par du Treuil, et celui-ci, sans doute pour garder tout son monde sous la main, faisait durer le festin comme à plaisir. La lettre ne disait-elle pas : « Un de vos subordonnés » ?

À neuf heures, Folarçon n'y tint plus. Simulant une indisposition passagère, il se leva de table, puis, descendant à la porte du cercle, il dit au soldat de planton :

— Vous allez porter immédiatement cet ordre au quartier de la Madeleine, de la part du général.

— Bien, mon lieutenant.

Et tirant son carnet, Folarçon écrivit :

« Suite à la décision du 11 novembre.

» Afin d'exécuter d'une manière plus complète les ordres ministériels relatifs à la consigne de la garnison pendant la journée de demain, le 32^e dragons aura à placer immédiatement des sentinelles à toutes les portes de la ville. Défense expresse de laisser sortir *qui que ce soit* de la place jusqu'à nouvel ordre.

» Pour le général commandant la place de Lille.

» P. O. *Le lieutenant.*

» FOLARÇON. »

Tout cela n'avait pas pris trois minutes. Le lieutenant regagna sa place, essuyant çà et là quelque plaisanterie du haut goût sur son indisposition momentanée.

— Hein, Folarçon ? C'est le petit vin blanc ? Il est traître le *reginglard*.

— Peut-être bien, répondait Folarçon en riant.

— Mon pauvre vieux, je t'assure que tu as une fichue mine.

À dix heures moins le quart, le général se décida enfin à lever la séance, serrant la main à chacun des convives qu'il regardait en face, bien dans les yeux, et cherchant en même temps à noter les noms des

absents. Puis boutonnant sa redingote d'un air décidé, il sortit seul, se dirigeant vers la porte de Gregy. Mais là, il se heurta à une sentinelle qui lui barra résolument la route.

— Sacrebleu ! Qui est-ce qui vous a mis là ?

— C'est le maréchal des logis qui a dit comme cela que c'était un ordre du ministre et qu'il fallait ne laisser passer personne sous peine d'être traduit au conseil.

— Mais je suis le général du Treuil.

— Je sais bien, mais je ne connais que ma consigne. Je ne veux pas risquer le conseil.

En vain le général voulut parlementer. Le brave dragon resta inflexible, d'autant plus inflexible qu'il avait devant lui le commandant de place et qu'il méfiait d'un piège.

« Bah ! dit le général exaspéré, il a raison ce cavalier, mais quel est le crétin qui a mis ainsi Lille en état de siège !

Partout du Treuil rencontra le même obstacle, le même ordre donné, et quoi qu'il en eût, rongé son frein, il fut forcé de rentrer à l'hôtel de la subdivision, après avoir fait inutilement le tour de toutes les portes de la ville.

... Et, selon sa coutume, la baronne du Treuil, revenue de chez sa tante, avait blotti frileusement son beau corps saturé d'amour dans le grand lit à colonnes, et murmurait d'une voix brisée de fatigue :

— Comme vous rentrez, tard, Ludovic ! Allez vous coucher, mon ami. Vous sentez l'alcool et le tabac, et vous savez que j'ai l'horreur de vos orgies soldatesques.

N'ÉCRIVEZ JAMAIS !



LE GÉNÉRAL Bourgachard descendait l'escalier de l'hôtel affecté à la division, avec l'air un peu fatigué d'un brave guerrier qui a peu dormi. Cependant, un sourire de satisfaction errait sous sa moustache grise ; car, après douze années d'union stérile, sa femme, celle que tous les officiers appelaient « la belle Caroline », venait de lui donner un fils. Ah ! la nuit avait été rude ; et pour se remettre, il allait humer l'air frais du matin en faisant une bonne promenade à cheval. Rien n'est meilleur pour remettre en état les nerfs des particuliers en général et des généraux en particulier.

Déjà il se rendait dans la cour, où Ibrahim attendait tout sellé, lorsqu'il aperçut la camériste Maria qui descendait à son tour l'escalier d'un pas alerte, avec une enveloppe à la main.

— Comment, dit-il, vous quittez votre maîtresse en un pareil moment ? Voulez-vous bien vite remonter auprès d'elle !

— C'est que madame m'a remis une lettre, une lettre pressée que je dois moi-même porter à la poste.

— Eh bien ! donnez ; le planton s'en chargera.

Maria hésita bien un peu, mais le geste de Bourgachard était si impérieux et il avait une telle façon de froncer ses sourcils touffus que, ma foi, elle remit la missive et retourna auprès de la générale avec un grand geste de main qui voulait dire : À la grâce de Dieu !

Le général prit le billet et lut distraitement la suscription :

Madame Lefebvre
12, rue des Amandiers.

— Madame Lefebvre ? se demanda Bourgachard. C'est curieux ! Je ne connais, dans les relations de ma femme, personne qui porte ce nom-là.

Après un moment de réflexion, il fourra la lettre dans son dolman et prit à cheval la rue des Amandiers.

Au numéro 12, il aperçut un magnifique hôtel à écusson héraldique sculpté sur la façade monumentale et, comme précisément la concierge était devant la porte, il demanda d'un air détaché :

— Dites donc, ma brave femme, qui est-ce qui habite ici ?

— Le marquis Raoul du Bessenay.

— Et madame Lefebvre ?

— C'est moi, mon général, pour vous servir.

Ah ça ! pourquoi diable Caroline était-elle en correspondance avec une concierge ?

Dès qu'il eut tourné la rue, fort de son droit, il fit sauter le cachet et lut :

« Mon bien-aimé Raoul, sois heureux ! C'est un fils !

» CAROLINE. »

Huit mots, huit petits mots qui dansaient devant sa vue troublée ! Huit mots qui dans leur laconisme brutal étaient toute une révélation ! Le général, très pâle, fut obligé un moment de se cramponner au pommeau de la selle pour ne pas défaillir ; puis il essuya son front où perlaient de grosses gouttes de sueur et reprit machinalement au pas le chemin de l'hôtel de la Division, absorbé, anéanti, ne voyant personne... En arrivant devant la guérite, il aperçut cependant le cuirassier qui lui présentait le sabre.

— Ah ! oui, dit-il avec un sourire amer, on me rend les honneurs... Mais qui me rendra l'honneur ?

Il n'y eut, d'ailleurs, ni duel ni scandale. On apprit seulement, quelque temps après, que madame Bourgachard était partie avec son enfant chez sa mère « pour se remettre des suites de ses couches », et comme à la suite de cet événement le général, avec la chance spéciale qui favorise les gens dans son cas, fut nommé au commandement du vingt-troisième corps à Rouang-sur-Mer, on ne remarqua pas trop la disparition de la belle Caroline.

La décision du général était cependant irrévocable. Si des nécessités de situation l'avaient obligé à dévorer son affront à ne pas faire d'esclandre, il était absolument résolu à ne pas garder sous son toit l'épouse indigne, la mère du bâtard ; surtout il ne voulait à aucun prix la faire jouir, dans sa nouvelle résidence, de toutes les prérogatives, de tous les honneurs que le décret de messidor a accordés aux commandants de corps d'armée.

En vain celle-ci supplia, implora, témoignant de son repentir jurant de se conduire à l'avenir en épouse modèle, Bourgachard resta inflexible, et s'installa tout seul dans son commandement du

Rouang-sur-Mer, au son des cloches et au bruit des salves d'artillerie.

— Capitaine Saint-Machin, avait-il dit à son officier d'ordonnance, vous me ferez le plaisir, quand vous trouverez des lettres de la générale dans le courrier du matin, de les lui retourner purement et simplement chez sa mère au château du la Ronce-raye, sans même me les remettre, et sans les ouvrir.

— Bien, mon général, avait répondu Saint-Machin.

Et, de fait, l'écriture de Caroline était une écriture tout à fait spéciale, une de ces écritures dites du *siècle dernier*, si fort à la mode aujourd'hui, avec laquelle chaque lettre a un centimètre de hauteur, et chaque mot occupe une ligne. Il n'y avait donc pas d'erreur possible, et Saint-Machin, esclave de la consigne, renvoyait scrupuleusement toutes les missives adressées par Caroline, au grand énervement de celle-ci qui eût voulu à tout prix reconquérir de gré ou du force sa situation dans la bonne ville de Rouang-sur-Mer.

Or, pour occuper le plus haut grade dans la hiérarchie militaire, on n'on est pas moins homme, par conséquent, soumis aux faiblesses de la nature humaine, et Bourgachard, qui se trouvait un peu seul

dans le palais princier mis à sa disposition par la municipalité, avait eu l'idée du faire venir de temps en temps la petite Zizi Frimard du théâtre des Folies-Plastiques.

Zizi prenait le samedi, après son théâtre, le train de minuit vingt-cinq qui arrive à deux heures du matin, et à deux heures un quart elle entrait chez le général par la petite porte du parc, donnant à l'heureux Bourgachard l'illusion qu'il était un des voluptueux financiers du siècle dernier recevant, dans une de ses *petites maisons*, une beauté de l'Opéra. Zizi dormait dans le lit du général, y déjeunait, y... faisait bien d'autres choses encore, et à cinq heures du soir, au moment où toute la ville était à la musique, elle ressortait par la petite porte, et reprenait le train pour revenir aux Folies-Plastiques jouer le rôle de l'amiral russe qu'elle remplait avec un maillot dont les rondeurs sont une adroite flatterie à l'adresse de la nation sœur.

Cela durait ainsi depuis pas mal de temps, lorsqu'un beau dimanche, Zizi Frimard, ayant besoin d'aller aux courses d'Auteuil avec certain petit hussard de Saumur, se trouva peu enthousiasmée à l'idée de prendre le train pour Rouang et, comme la Grande-Duchesse, préférant une fois de plus le jeune

lieutenant au vieux général, elle écrivit à Bourga-chard.

« Mon gros lion chinchilla.

« Ta petite Zizi a sa tante bien malade, – tu sais, la tante Chapuzot, qui te débarrassait de ton pardessus aux Folies-Plastiques, – et, à son grand regret, elle ne pourra pas venir passer la nuit de dimanche à l'hôtel du commandant de corps d'armée. Ne pleure pas, mon vieux guerrier ; cela te fera du bien de te reposer, car la dernière fois il m'a semblé que tu étais un peu sur tes boulets, et pourquoi, Seigneur, pourquoi?... Donc, je vais bien soigner tante Chapuzot ; nous parlerons de toi, car elle t'aime beaucoup, toute la semaine. Je serai bien sage dans mon rôle d'amiral russe, et dimanche prochain, sans faute, je reviendrai faire la dînette dans le grand dodo à baldaquin orné de drapeaux tricolores.

« Je te bise sur ta grosse moustache qui me pique si fort.

» TA ZIZI FRIMARD. »

Or, le malheur voulut que Zizi, qui avait reçu une très bonne éducation laïque, eût, elle aussi, adopté l'écriture *du siècle dernier*, une écriture, hé-

las ! exactement semblable à celle de Caroline, si bien que le capitaine Saint-Machin, fidèle à sa consigne, envoya sans hésiter la lettre à madame Bourgachard, au château de la Ronceraye.

Et le samedi, au lieu de la chère Zizi espérée, le commandant du vingt-troisième corps lut un télégramme terrible dans sa simplicité :

« Viens de recevoir par erreur lettre de mademoiselle Zizi, prouvant introduisez maîtresse dans domicile conjugal et faites servir à débauches immeubles municipalité. Si me rappelez pas immédiatement à Rouang-sur-Mer, fais révoquer commandement avec potin épouvantable.

» CARO. »

— Eh bien ! dit le général Bourgachard en tortillant sa moustache, eh bien ! mon pauvre Saint-Machin, nous avons fait là de la belle besogne.

— Bah ! mon général, quand le vin est tiré, il faut le boire... Et puis, vraiment, l'hôtel du commandement était bien triste sans femme. Soyez grand, miséricordieux et surtout résigné, et envoyez un généreux pardon.

Et voilà comment la belle Caroline est rentrée triomphalement dans sa bonne ville de Rouang-sur-Mer, après s'être « complètement remise des suites de ses couches ». Ou n'a pas sonné les cloches, on n'a pas tiré le canon, mais désormais, aux réceptions officielles, le fauteuil, en face du général, sera occupé à la table par une gracieuse femme, et l'avant-scène du grand théâtre sera éclairée par ces yeux de velours qu'aimait tant le marquis Raoul de Bessenay.

ACTION-RÉACTION



«*Il vaut mieux patiner
sur le gazon que sur la glace.*

SHAKESPEARE.

C E N'ÉTAIT PAS seulement pour les beaux yeux de sa femme Sylvanie que Marius Barrias était professeur de philosophie au lycée Condorcet ; il était lui-même un véritable philosophe et avait basé tout l'édifice de sa vie sur ce dogme : *Toute action amène une réaction*. Et ainsi solidement appuyé sur ce principe consolant, il faisait gros dos contre les orages de l'existence, avec une sérénité imperturbable, laissant passer l'action néfaste qui devait bientôt après – il en était certain – être suivie d'une réaction bienheureuse. Est-ce que les douches froides n'arrivent pas à produire de la chaleur ; après la pluie vient le beau temps, et le printemps succède à l'hiver...

Aussi lorsque madame Barrias eut déclaré qu'elle voulait aller patiner au Bois, sur le lac du tir

aux pigeons, le professeur, bien que contrarié dans ses projets – il avait une répétition le soir – ne fit aucune objection, espérant que de cette promenade inopportune au grand air résulterait peut-être quelque bien, quelque accroissement de réputation élégante pour sa femme, rejaillissant sur lui en crédit et en considération. Bref, résigné, il endossa sa pelisse et se munit d'une canne à bout ferré, qu'il avait rapportée de Luchon, et qui devait assurer sa stabilité sur ce sol glacé et glissant.

Quant à Sylvanie, sur sa robe « fil à plomb », c'est-à-dire très plate, très fourreau, formant à son adorable corps comme une gaine collante et souple, elle endossa une jaquette d'astrakan avec manches de velours très bouffantes et campa sur ses cheveux blonds une toque d'astrakan avec une fine aigrette ondulant au vent. Ce qu'elle était jolie ainsi ! Il y avait là une *action* dont Barrias sentit le charme capiteux en montant dans le coupé bleu parfumé d'iris, tout en réfléchissant peut-être que la *réaction* se traduirait par une formidable note à payer chez Poncet ou chez Birot.

Et tandis que la voiture roulait dans la direction du cercle des patineurs, au grand trot des deux mecklembourgeois dont les sabots résonnaient sur la

terre durcie, Sylvanie toute songeuse se disait que sans doute elle allait revoir là-bas le beau Bertrand de Latour-Denesles, celui qui dans la loge du club la lorgnait chaque vendredi à l'Opéra avec une insistance si flatteuse. Évidemment le clubman élégant, l'homme de tous les sports serait à cette fête d'hiver, et alors qui sait ? qui sait ?...

Le ciel était gris perle avec des tons roses et des reflets lointains d'aurore boréale ; le soleil semblait une grosse boule vermeille, ronde, lourde, et il en partait une lumière sans rayon, vite arrêtée au passage comme par un tissu invisible. Quant aux arbres du bois, pétrifiés dans leur perruque et leur barbe blanches, ils semblaient porter des collerettes de dentelle, au-dessus du sol sur lequel la gelée avait étendu comme un épais tapis de ouate ; c'est à peine si les pattes des moineaux l'avaient griffé çà et là de minuscules hiéroglyphes.

Quand le ménage Barrias arriva près du grand lac de droite, la fête battait son plein ; après les dînettes organisées autour des braseros, les dames s'étaient enfin décidées à quitter leurs guérites d'osier capitonnées d'andrinople, comme on en voit aux bains de mer, et bravement, donnant la main à de hardis *skaters*, s'étaient risquées sur le miroir po-

li. Il y avait là la marquise d'Hervey de Saint-Denys en drap gris, gilet bleu pâle et jaquette de loutre ; sur la tête, une toque Louis XI, un peu relevée, garnie de velours bleu clair ; madame Saly Stern en gris foncé et fourrure d'astrakan ; la baronne Roissard de Bellet en lie de vin ; puis lady Lytton, la baronne de Gunzbourg, la marquise de Guadalmina, la baronne Hély d'Oissel, mesdemoiselles de Caumont la Force, de Rothschild, etc.

Les demi-mondaines étaient également au grand complet : Valtesse, Marie Bekman, Signoret, Terka, Lucy de Kern, Buffet, Closmesnil, etc., etc., et dans les moments de repos, l'on parlait beaucoup de la grande redoute annoncée par le *Gil Blas* pour le 23, chacune se préoccupant déjà du costume à lancer pour celle fête catapultueuse.

Quant à Sylvanie Barrias, elle exultait dans ce milieu pimpant qui convenait si bien à ses goûts aristocratiques et, non sans un certain émoi, elle cherchait, avant de se lancer, si elle n'apercevait pas Latour-Denesles. Déjà l'infant don Antonio de Montpensier, MM. de Breteuil, Errazu, Hennessy, Brinquant, étaient passés devant elle dans un tourbillon vertigineux. Enfin, comme elle l'avait espéré,

elle aperçut Bertrand qui patinait avec une incomparable maestria.

Dans un espace de cinq mètres carrés, il se lançait de tous côtés, s'arrêtant, se retournant, se penchant, se redressant avec la rapidité et la prestesse de l'hirondelle dans son vol, et rien n'était plus gracieux que de le voir exécuter ces figures compliquées dans lesquelles il trouvait le moyen de se donner un très grand mouvement avec très peu d'effort, ce qui est évidemment l'essence même de l'art.

— Vois-tu, disait Marius Barrias à sa femme, vois-tu les résultats merveilleux obtenus par ce patineur. Simple question d'équilibre entre la force dépensée et le travail rendu, entre l'action et la réaction.

Ah ! ça lui était bien égal, à Sylvanie, la fameuse théorie sur l'action et la réaction ! Elle ne comprenait qu'une chose ; Bertrand de Latour-Denesles était là, il l'avait vue, remarquée, et c'est pour elle qu'il exécutait toutes ces prouesses, toutes ces merveilles d'habileté ; c'est pour elle, simple petite bourgeoise, femme d'un professeur de philosophie, qu'un duc appartenant au plus pur gratin risquait les performances les plus extraordinaires. Tout en passant, rapide et aérien, comme un être surnaturel, il échan-

geait avec elle les regards les plus incendiaires, et Sylvanie, le cœur tout gonflé d'une joie vaniteuse, se sentait envahie par une béatitude indéfinissable.

— Remarques-tu, ma bonne, disait Marius, comme ce monsieur a, malgré le froid, les yeux brillants et le teint animé. C'est la réaction. *Contraria contrariis curantur.*

Cependant Bertrand avait de plus en plus réglé ses mouvements d'une manière mathématique, et sur un nouveau carré vierge de toute rayure, sans doute parce que les patineurs n'avaient pas jugé la glace assez épaisse, madame Barrias s'aperçut tout-à-coup que le *skater* écrivait, renouvelant l'exploit qui avait rendu Henri Cartier si célèbre sous l'empire. Les lettres se formaient une à une, rondes, bien moulées, avec la calligraphie d'un professeur d'écriture, et bientôt, Sylvanie, rougissante, lut sur la glace, en caractères hauts d'un mètre :

12, rue du Cirque,

— Tiens ! tiens ! fit Marius émerveillé, c'est très ingénieux cette manière d'écrire son adresse.

— Oui, très ingénieux en effet, balbutia Sylvanie.

Elle était si rouge, si troublée que le professeur chercha aussitôt quelle était l'action qui avait pu

amener cette réaction, et comme en ce moment une nouvelle œillade brûlante venait d'être échangée avec le jeune duc, le mari eut une intuition rapide de la vérité et comprit tout... Le patineur venait de donner son adresse à sa femme, mais au lieu de se fâcher et de jouer un rôle ridicule – car enfin un monsieur a toujours le droit d'écrire : *12, rue du Cirque* sur la glace, si cela lui fait plaisir – ne valait-il pas mieux chercher un moyen de contrecarrer ses projets en le ridiculisant à son tour ? Il y avait là une *action* à trouver.

Cependant Bertrand, avec un sourire goguenard, continuait à écrire, et Sylvanie, éperdue, croyait rêver.

Le patin écrivait lentement :

Je vous attends ce soir à six heures.

Pour le coup, c'était trop fort, et Marius Barrias venait tout à coup de trouver l'action cherchée. Pendant que Latour-Denesles écrivait, le professeur planta subrepticement sa canne ferrée dans un des braseros, puis quand la pique fut bien chauffée au rouge vif, il partit, traçant avec la pointe un large sillon qui entourait la mince couche de glace sur laquelle le patineur continuait ses évolutions savantes.

Comme ce cadre d'un nouveau genre venait de se fermer, on entendit soudain un craquement terrible. C'était l'îlot tout entier qui enfonçait, submergeant la lettre et l'écrivain, et bientôt l'on ne vit plus que Bertrand qui barbotait désespérément dans trois pieds d'eau, au milieu des débris de la glace fendue.

Immédiatement on sonnait la cloche d'alarme, le patinage, s'arrêtait partout comme par enchantement, et le pauvre duc retiré rapidement du lac et enveloppé dans de chaudes couvertures de laine était reporté jusqu'à sa voiture. Quant à Marius Barrias, enchanté de son idée, il ramenait Sylvanie, plus morte que vive, n'ayant, comme il le disait lui-même, que le temps de rentrer à Paris pour sa répétition du soir au lycée.

* *
*

Bertrand, après avoir avalé un grog bouillant, s'était couché dans son rez-de-chaussée de la rue du Cirque, et tout en grelottant dans son grand lit, il cherchait un moyen de ramener le calorique et d'obtenir la bonne suee prescrite par le docteur.

— Ah ! si la jolie Sylvanie était là, il eût été sauvé — lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et, désespérée,

fondant en larmes, madame Barrias vint s'asseoir à son chevet.

— Mon ami, mon pauvre ami, pourvu que vous n'attrapiez pas une fluxion de poitrine !

— C'est à craindre, dit gravement Latour-Denesles, et votre mari, madame, a commis là une bien mauvaise action. Si je n'obtiens pas immédiatement une réaction, je suis perdu.

Action. Réaction. C'était encore la théorie qu'elle avait entendu prêcher si souvent !

— Ah ! dit-elle avec élan, vous l'aurez votre réaction, et tout de suite !

Et dépouillant ses vêtements avec rage, arrachant les agrafes, brisant les lacets, elle tomba dans les bras de Bertrand, éperdu et ne pouvant croire à son bonheur...

... Je vous prie de croire qu'elle fut complète la réaction ! Ce fut une heure de tendresse folle et d'agitations frénétiques, tant et tant que Bertrand, réchauffé, évita la fâcheuse bronchite et prouva victorieusement à madame Barrias combien les théories philosophiques de son mari étaient exactes.

PAR TÉLÉPHONE



ÉVIDEMMENT, c'était fini, bien fini avec Lelia Nychon ! me disait Pardaillan.

La veille, dans notre baignoire aux Variétés, j'avais très bien vu que le banquier Ratondo la lorgnait. Alors, pour narguer ce gros juif, moi je m'étais étalé tout de mon long sur la balustrade en velours, les deux mains dans l'entournure de mon gilet, et masquant par ce déploiement en bataille le gracieux visage de Lelia. Je sais bien que Ratondo avait été un prédécesseur, mais ce n'est pas une raison pour autoriser une reprise d'hostilités.

Je dois lui rendre, d'ailleurs, justice : quand il vit que je masquais avec une intention évidente de masquer, il n'insista pas, et s'aplatit dans son fauteuil. Quant à Lelia, elle pinça ses lèvres d'un air digne et pendant le restant de la soirée conserva un silence aussi mystérieux qu'inquiétant. Dans ces conditions, je me serais peut-être un peu ennuyé, mais sur la scène il y avait Linder avec sa jolie taille et Crouzet en guide-bleu, et Gilberte en ballon captif... et puis je

me disais : Bah ! en rentrant, il fait froid, Lelia est très frileuse... tout cela s'arrangera. La voilà bien la fatuité masculine, oh ! que la voilà bien ! Nous remontons en coupé. — Toujours le mutisme, le fâcheux mutisme... J'avais comme une vague idée que, rue Fortuny, on allait me fermer au nez la porte de l'hôtel. On ne me ferme rien du tout. Tout va bien, ou du moins tout à l'air d'aller bien. Je monte l'escalier en tire-bouchon, et arrivé dans le cabinet de toilette où flambait un grand feu clair, je me prépare à ôter ma pelisse.

Mais Lelia m'arrête d'un grand geste :

— Vous ne croyez pas, n'est-ce pas, que je vais vous garder ? Quand on ne sait pas se tenir avec une femme comme il faut, on ne la conduit pas au théâtre.

Non ! la distinction de mademoiselle Nychon, voyez-vous ça ? J'étais un peu énervé de rater ma nuit, car je la sentais ratée, et je réponds :

— Ce qui est amusant, c'est de voir des filles à peine sorties de la loge où les a élevées leur concierge de mère, donner des conseils de tenue au comte de Pardaillan.

Je n'avais pas fini que Lelia décrochait sa cravache d'une panoplie, et vlan ! je recevais une estafi-

lade en pleine figure. Je vis un peu rouge, et puis ma nuit ratée... oui, je l'ai déjà dit ; alors je bousculai Le-lia qui tomba sur le canapé en appelant au secours et en poussant des cris perçants.

La femme de chambre accourt, puis le cocher, un gros rouge qui puait l'eau-de-vie ; puis la cuisinière une masse informe de graisse flasque, boudinée dans une camisole blanche – horrible l'apparition de la cuisinière ! – Bref, je ne veux pas me commettre avec tout ce vilain monde. Je boutonne ma pelisse et je sors dignement.

Cette nuit-là j'ai couché dans ma chambre triste et solitaire pour la première fois depuis cinq semaines. Ça m'a semblé très dur, et j'ai eu un sacré froid aux pieds. Décidément l'homme n'est pas fait pour dormir seul, surtout en décembre. Par la fenêtre de mon cabinet, je vois la neige, une petite neige fine qui tourbillonne sur un ciel gris et l'idée de repasser une seconde nuitée comme hier me rend lâche. Je me mets à faire des réflexions... En somme j'ai été très vif. Fille de concierge peut-être, mais duchesse quand même par les attaches, par les doigts fuselés, par sa démarche aérienne, par je ne sais quoi d'élégant et d'aristocratique répandu dans toute sa personne. Et des yeux méchants, avec des reflets

bleu d'acier, mais frangés de cils si invraisemblables ! Et une chevelure rutilante... quand elle allait se coucher, comme disait Febvre, on marchait dessus ; et une poitrine en parade, à rendre jalouse Diane de Poitiers, et... bien d'autres choses encore !!...

Il était convenu que nous devions aller ensemble à la fête du *Gil Blas*, et j'avais déjà admiré son costume de pierrette en satin mauve avec un petit tricorne en bataille... Mais à quoi vais-je songer là ? Machinalement ma vue se porte sur l'appareil du téléphone installé sur ma table. Au fait si je demandais ma grâce ? Une visite aurait quelque chose d'humiliant, mais une conversation par le téléphone, ça ne compromet pas, et ça n'engage à rien. Allons, c'est décidé.

Et me voilà sonnant le petit timbre.

Drrrin! J'attends fabuleusement – avez-vous remarqué comme ou attend toujours fabuleusement ? – Enfin la sonnette me répond : *Drrrin!*

— Allo ! Allo ! Mettez-moi en communication avec madame Nychon, 31, rue Fortuny.

— Vous dites bien madame Nychon ?

— Oui, madame Nychon.

— Ah ! quel drôle de nom !...

Et j'entends un éclat de rire sonore. C'est sans doute quelque employée de l'avenue de l'Opéra qui s'esclaffe.

C'est vrai que Nychon est un drôle de nom, mais c'est pur un y; je ne pouvais pas expliquer dans le téléphone que c'était par un y : et puis, il y a le prénom Lelia qui relève un peu l'ensemble. C'est égal, elle avait un joli éclat de rire, cette petite employée; c'était frais, argentin... J'attends encore d'une manière fantastique, mais enfin un nouveau : *Drrrrrin!* retentit, et mon cœur bat à tout rompre; me voici en communication avec Lelia. Je me colle les deux anneaux aux oreilles, et, approchant ma bouche de la planchette, je commence de ma voix la plus douce :

— Allo ! Allo ! Bonjour, mon adorée, bonjour, ma petite femme; bonjour, mon gros minet blond !

— Bonjour, mon Ratondo.

— Mais non, sacrebleu ! je ne suis pas Ratondo. Je suis ton Pardaillan, qui a gros remords de sa conduite infâme et qui demande pardon en se traînant à deux genoux avec des attitudes suppliantes et éplorées : Veux-tu que j'aille te voir ? Veux-tu que j'aille t'embrasser tout de suite ? Veux-tu me faire grâce ?

Jamais je n'avais serré les deux anneaux avec une pareille émotion. J'attends un quart de seconde, et la voix de Lelia me répond ce simple mot :

— Zut !

J'aurais dû être froissé par cette syllabe, évidemment j'aurais dû être froissé ; mais j'étais dans un de ces moments où l'on se sent capable de toutes les veuleries morales ; il eût fallu me mettre à plat ventre – et Dieu sait pourtant si j'ai du mépris pour cette posture Potinesque – oui, à plat ventre, je m'y serais mis, j'aurais rampé. Alors je veux continuer à plaider ma cause, mais, sans doute, la communication était interrompue, car rien ne me répond ; et je me remets à sonner *Drrrin ! drrrin !* et la voix de l'employée, cette voix jeune que j'avais déjà entendue tout à l'heure me dit :

— Allô ! Ah ! ça, qu'est-ce que vous voulez encore ?

— Mais je veux la communication avec mademoiselle Nychon !

— Toujours, alors !

Et la voix éclata de rire.

— Qu'est-ce que vous avez à rire ? Vous savez que Nychon c'est par un y.

— C'est possible, mais à la place de monsieur je n'insisterais pas. Du moment que mademoiselle Nychon par un y a interrompu si rapidement la conversation, c'est qu'elle a mieux à faire qu'à causer avec le comte de Pardaillan.

Et j'entends encore comme une cascade de perles.

— Vous avez peut-être raison. Comme vous riez bien ! Vous devez avoir de jolies dents.

— Mais oui, pas mal. C'est pour mieux croquer, mon enfant.

— Mon enfant ! Quel âge avez-vous donc ? Faites-moi votre portrait, voulez-vous ?

— Vingt-deux ans ; je suis grande, mince, brune, le teint mat. Vous me connaissez peut-être. C'est moi qui, l'année dernière, faisait le *Pavé en bois* dans la revue de Cluny.

— Et vous vous appelez ?

— Blanche Mirecourt. Ça vaut bien Nychon, n'est-ce pas ? Voilà huit jours que je suis entrée au bureau central de l'avenue de l'Opéra, et ce que je m'ennuie dans cette boîte ! Mais il faut bien vivre. Pardon, mon service me réclame. Adieu, monsieur de Pardaillan.

Je restai avec mes deux anneaux à la main, ému, ravi, espérant encore une suite à cette conversation à bâtons rompus, et cherchant dans mon imagination à me rappeler comment était ce *Pavé en bois* dans la revue. Oui... ça s'appelait les *Tripatouillages de l'année*, c'était de Milher et Numès ; mais la physionomie du pavé m'échappe. Au fait, m'écriai-je, il y a quelque chose de bien plus simple, c'est d'aller moi-même au bureau central.

Je saute en voiture, et j'arrive avenue de l'Opéra. Ah ! je ne fus pas long à la reconnaître, ma Blanche Mirecourt. Avec son petit col droit, sa robe de drap gris toute simple moulant ses formes adorables, elle avait l'air, au milieu des autres employées, d'une princesse exilée par suite de quelque maléfice.

J'allai droit à elle :

— Vous êtes mademoiselle Mirecourt, le pavé du *Tripatouillage* ?

— Oui, monsieur.

— Moi, je suis le comte de Pardaillan.

— Le monsieur à mademoiselle Nychon par un y ?

Et elle éclata de rire. Oh ! ces dents !... ces lèvres pourpres et ses fossettes sur les joues !...

— Il n'y a plus de Nychon, lui dis-je à voix basse, il n'y a plus que vous, que je trouve ravissante, exquise, et puisque le métier du téléphone ne vous divertit pas autre mesure, je vous enlève.

— Quand ça ?

— Tout de suite.

Deux minutes après, elle roulait dans ma voiture. Ah ! qu'il est doux parfois d'arracher un pavé... à sa malheureuse condition. J'ai trouvé là une perle, mes amis, une véritable perle, et vous m'en direz des nouvelles le 23. Je lui fais faire chez Poncet un costume espagnol en satin bleu perle qui éclipsera complètement celui de Lelia. Vous verrez !...

Puis Pardaillan ajouta avec conviction : Quel siècle merveilleux ! C'est encore un des résultats du progrès moderne. Nous avons maintenant le *collage par téléphone*.

À LA REDOUTE



AU FAIT, pourquoi Bertrand de Pontades avait-il tenu autant à être commissaire de la fête offerte par le *Gil Blas* à ses nombreux amis ? C'est qu'il avait appris par le programme que Carmen Tolosa devait y danser *el Cuerpo de Baile* et *al toreo* ; or, depuis un mois qu'il était à Paris, il était devenu éperdument épris de la jolie Espagnole, et, chaque soir, il passait de longues heures, aux Montagnes Russes, à contempler les *Noches de España*, et à suivre d'un œil attendri les déhanchements lascifs, les torsions de reins, les caresses imaginaires que la ballerine ébauchait avec ses mains tordues en spirale.

Elle le connaissait de vue, parbleu ! Et, en avançant sur l'estrade, son premier regard et son premier sourire étaient toujours pour le jeune officier ; il y avait bien eu quelques bouquets envoyés, quelques promesses échangées, mais en somme, rien de précis, rien de définitif, et le congé avait passé comme un rêve, et voilà que maintenant il allait falloir re-

tourner à Sainte-Menehould reprendre le commandement de son peloton de coquillards.

Le moment était donc venu de brusquer la situation, et Bertrand était persuadé que les fonctions de commissaire pouvaient amener une promiscuité, une tendre camaraderie de quelques heures devant sans aucun doute décider la victoire. Il se remua s'agita, formula sa demande en termes émouvants, et ma foi, comme il était très grand, très fort, très bien posé, comme il avait l'habitude de commander et de se faire obéir, les organisateurs de la fête pensèrent qu'il pouvait être un utile auxiliaire, et bientôt, à sa grande joie, il reçut le petit bouton rouge et jaune, insigne de sa puissance éphémère.

Aussitôt il endossait avec ivresse l'habit rouge du joyeux viveur, et partait pour la Redoute, le cœur envahi par une béatitude indéfinissable. L'air était tiède, et Paris paraissait en fête. Les abords de l'hôtel Continental, surtout, présentaient une animation inaccoutumée ; entre deux haies de curieux rangés sur les trottoirs, les voitures arrivaient à la file, et sous les marquises à raies blanches et rouges on voyait débarquer des êtres charmants, moitié déesses et moitié femmes, déesses par la tête, laissant voir quelque casque, quelque diadème, quelque coiffure

clinquante, fleurs ou perles ; femmes par le manteau de fourrure, loutre, renard bleu ou zibeline, masquant des costumes qui parfois, dans les efforts du débarquement, tintinnabulaient avec un joyeux bruit de grelots.

Il y avait sous la lumière électrique des aperçus de maillots clairs, de bas brodés, de soie écarlate moulant quelque jambe adorable, quelque forme impeccable faisant pousser des « Ah ! » d'admiration à tous les pauvres hères venus pour flairer à la porte le fumet du festin offert par Vénus à nos appétits blasés... puis tout cela s'engouffrait sous le porche et montait l'escalier dans une procession grouillante, tumultueuse, agitée.

Bientôt Pontades se trouva dans le grand salon des fêtes, avec ses colonnes de marbre, ses dorures, ses vastes perspectives. Partout un monde fou, un méli-mélo de fracs, d'uniformes, de dominos mystérieusement emmitouflés dans la faille, le visage recouvert du masque sous lequel – ainsi que le disait l'invitation – *la beauté était de rigueur* ; des onomatopées étranges, des petits cris poussés par des femmes chatouillées ou serrées de trop près, des interpellations baroques, des bouts de phrases échangées nu passage :

— Tiens, voilà Clau ! Clau ! — Bonsoir, Richard !
— Mélanie ne me quitte pas. — Madame, permettez-moi de vous présenter un docteur qui aggrave l'influenza. — On pourrait peut-être opérer un rapprochement entre la tour Eiffel et le dôme central.

— Non, pas ce soir, car j'ai les fontaines lumineuses, etc., etc.

Parfois la foule s'entr'ouvrait devant un pousse-pousse, dans lequel trônait une gentille Javanaise, suivie par Guy, Gontran et Gaston en paletot mastic et exécutant des entrechats ; un spirituel abbé de cour offrait aux femmes un bouton de rose orné d'un gland d'or, sur lequel était écrit : *Vénus vobiscum* ; une longue procession se déroulait formée des gentils porte-drapeaux de la revue *Paris-Attraction* ; puis on se rangeait pour remercier au passage le grand organisateur, un clubman impeccable dans son habit rouge, qui passait donnant le bras à une femme au teint de lait, aux épaules merveilleuses, un type aristocratique et fin, ressemblant à une patricienne de Venise. Il y avait des froissements de chair, des traînes déchirées et, planant sur le tout, un parfum indéfinissable mélangé de musc, d'iris, de senteurs âcres et d'odeurs spéciales exhalées par les dentelles.

Par la grande baie ouvrant sur la salle de bal arrivaient les ronflements de cuivre de l'orchestre. Sur son piédestal comme dans une gloire, apparaissait Desgranges brandissant son bâton de commandement ; puis, on voyait, dans des radiations d'apothéose, un grouillement fantastique, des balancements de plumets, une orgie de couleurs voyantes sur laquelle éclatait tout à coup quelque étincelle détachée d'une paillette ou d'un casque d'or.

Pontades n'avait d'ailleurs qu'un but : se rapprocher de l'estrade où la représentation avait lieu et ses insignes de commissaire l'aidaient à franchir tous les obstacles. Déjà madame Helena Sanz avait dit à pleine voix le bel air : *J'ai perdu mon Eurydice*, de Gluck ; déjà Lauwers, plus en voix que jamais, avait lancé l'« invocation » de la *Damnation de Faust*, mais notre officier parvenu au premier rang n'avait d'yeux que pour Carmen Tolosa ; elle était là assise à côté de Granier encore toute palpitante du succès colossal obtenu par son pas de la *Macarona* ; le chapeau espagnol campé de côté sur sa chevelure noire et crespelée, le corsage enroulé dans un châle à franges brodé de fleurs éclatantes, elle tranchait avec son teint chaud, doré par le soleil andalou, au milieu de tous les maquillages, et regardait, souriante comme

dans un rêve, cotte joie exubérante qui bruissait autour d'elle.

Était-ce l'excitation de la soirée, se sentait-elle au cœur ce bien-être jouisseur qui donne envie de se montrer bonne aux gens qui vous aiment ? Mais ayant vu Bertrand, elle lui envoya de la main un baiser que notre ami reçut en plein cœur, puis, à son tour, elle se leva pour exécuter son imitation *al toreo*. Alors, au son des mandolines, dont les cordes résonnaient avec un bruit cristallin, elle commença un merveilleux pas. Était-ce bien d'un taureau qu'il s'agissait ? Devant l'animal avaient commencé des piétinements, des déploiements de *muleta*, des poses de banderilles, des menaces de *spada*, tout cela dans une ronde enveloppante. Toutes les séductions, les agaceries énervantes, les gamineries exquises de l'amour le plus corrompu et le plus raffiné étaient prodiguées à ce taureau autour duquel la danseuse tournait, tantôt s'offrant pour un coup de corne furieux, tantôt se reprenant par une cambrure en arrière, tantôt l'attirant par je ne sais quelle mimique de défi, tantôt le repoussant avec un sourire diabolique. On eût dit un beau rite d'amour, symbolisant la vigueur, la légèreté, l'élan des âmes, les sentiments

de lutte et de domination dont le désir gonfle les cœurs.

De l'estrade au public, il y avait comme un échange d'électricité, tous les spectateurs tendus dans un même sentiment d'extase ; quant à Pontades, il se sentait emporté dans je ne sais quel rêve aphrodisiaque et fou.

Aussi quand ce fut fini, il bondit sur les gradins, prit dans ses bras Carmen Tolosa, comme il eût fait d'un enfant, et l'emporta ainsi au-dessus des têtes, au milieu des cris, des éclats de rire, et des grondements fauves d'une salle en délire. À son insu, la ballerine éprouvait une jouissance très douce à se sentir portée par ce colosse, et, comme il l'avait effleurée de sa moustache, il sentit Carmen qui frémissait, toute secouée par un spasme vibrant.

— Si vous voulez, lui dit-il tout bas, nous nous en irions tout de suite !

Elle le regarda un moment, puis, comme prenant un grand parti :

— Eh bien ! écoutez... je ne dis pas non... mais après le souper, après...

— Je t'adore ! dit Bertrand radieux.

Enfin, il ne retournerait pas à Sainte-Menehould sans avoir atteint le but si ardemment désiré. De son

départ, d'ailleurs, il se gardait bien de souffler mot, car Carmen n'était pas femme à se donner pour un soir, et il fallait absolument qu'elle crût à une liaison de longue durée.

On monta aux étages supérieurs, et la fête continua. Les tables de douze couverts s'étendaient à l'infini toutes surchargées de fleurs, de fruits, et de cristaux irisés. À chacune de ces tables, les soupeurs étaient entremêlés dans une salade fraternelle ; on mangeait dans la même assiette, on buvait dans le même verre. À travers les rangs pressés, l'orchestre roumain passait avec ses uniformes blancs soutachés d'arabesques multicolores, et le sifflement aigu du fifre agissant sur les nerfs exacerbés des convives, portait tout le long de la route la fièvre du plaisir à son paroxysme et laissait derrière lui comme une longue traînée de joie.

Carmen, un peu grise, riant aux anges, se laissait vivre sans souci du temps et de l'heure, et quand, le souper fini, elle consentit enfin à redescendre, nos amoureux tombèrent au milieu d'un galop infernal, parmi les groupes échevelés, éperdus, qui tourbillonnaient en brandissant des accessoires de cotillon.

— Viens ! dit Carmen, reprise par le démon de la danse.

Et elle entraîna Bertrand rivé à son cou, se frottant contre lui dans un enlacement vertigineux. Déjà, un jour terne et gris commençait à poindre par les fenêtres, et l'Espagnole, anéantie, morte de fatigue, se décida enfin à partir. Ce fut inconsciemment qu'elle se laissa emmitoufler dans sa grande dalmatique garnie de cygne ; ce fut inconsciente encore qu'elle monta dans le coupé de Bertrand et qu'elle se pelotonna contre lui, reposant sa tête un peu fatiguée sur son épaule. Dans cette demi-somnolence on arrêta rue Fortuny.

— Tiens ! nous sommes arrivés, dît Carmen, ouvrant brusquement les yeux. Quelle heure peut-il bien être ?

— À peine sept heures.

— Sept heures. Ah ! mon pauvre ami, je ne puis vous laisser monter.

— Mais, dit Bertrand navré, vous m'aviez promis...

— Voyons, soyez raisonnable, et avouez vous-même qu'il est trop tard. Vous reviendrez me voir un de ces jours... Je tombe de sommeil. Bonsoir, mon ami.

Et le pauvre Bertrand de Pontades est reparti le soir même pour Sainte-Menehould, murmurant comme le capitaine Fortunato :

— Pas ça ! Pas ça !...

POUR UNE DRÔLESSE



MONSIEUR, me dit mon valet de chambre, le vicomte de Prestavères vous demande ; il est au plus mal.

— Jacques ! Au plus mal ! Qu'est-il donc arrivé ?

— Il s'est tiré un coup de pistolet.

Il me sembla que moi aussi je venais de recevoir comme une commotion douloureuse au cœur. Jacques, mon camarade d'enfance, mon meilleur ami, presque un frère ! Depuis un an, nous nous étions un peu perdus de vue, depuis sa satanée liaison avec Fanny Darling – oh ! cette Anglaise, comme je la détestais ! – Mais notre affection était toujours restée aussi vivace, aussi sincère, aussi loyale de part et d'autre.

— Mon pauvre Jacques !... Mon pauvre Jacques !... murmurais-je machinalement, tandis qu'une voiture m'emportait au grand trot vers le rez-de-chaussée qu'il occupait avenue des Champs-Élysées.

J'entrai sur la pointe du pied dans ce petit appartement témoin de tant de fêtes, maintenant sombre et silencieux avec ses persiennes fermées – on eût dit que la mort y avait déjà élu domicile. – Dans l'antichambre j'aperçus quatre caisses immenses remplies d'argenterie – réchauds, saucières, surtouts de table, une vaisselle plate variée, qui m'était d'ailleurs complètement inconnue – le tout entassé pêle-mêle dans un désordre étrange. Je traversai la salle à manger où nous avions autrefois soupé si gaiement, et dans laquelle je respirai une atroce odeur d'acide phénique, et j'arrivai enfin dans la chambre à coucher où Jacques tout pâle était étendu sur son grand lit de milieu.

Sous sa chemise coupée au ciseau par le docteur, j'aperçus l'appareil avec les bandes qui comprimaient la poitrine. Ainsi c'était bien vrai!... Je me sentais au cœur comme une grosse envie de pleurer, et mon gosier était si serré que je crus d'abord que je ne pourrais proférer un seul mot : cependant, je crus devoir dissimuler mon désespoir et, d'un ton que j'essayais de rendre naturel, je dis avec effort :

— Eh bien... eh bien, mon pauvre vieux, nous avons donc fait des bêtises ? Comme c'est intelligent ! En pleine saison ! Et maintenant, n'est-ce pas,

il va falloir que ton vieux camarade te soigne pendant des mois !

— Des mois ! fit Jacques avec un sourire navrant. Des mois !... Si tu disais des heures, mon ami.

— Allons donc !... La situation n'est pas désespérée. Du moment que tu n'es pas mort sous le coup... À ton âge, on revient de plus loin, que diable !

— D'abord, je ne veux pas en revenir... et si je n'étais pas bien sûr que c'est fini, bien fini, j'arracherais moi-même cet appareil que je me suis laissé poser pour faire plaisir au médecin, et aussi pour souffrir un peu moins pendant les moments qui me restent à vivre.

— Mais pourquoi ce désespoir ?

— Fanny Darling ne m'aime plus, en supposant qu'elle m'ait jamais aimé, et moi... je suis assez lâche pour ne pas pouvoir me passer d'elle.

Jacques essuya son front sur lequel perlaient des gouttes de sueur ; puis, comme pour se donner des forces, il avala deux gorgées d'une potion placée à son chevet, et me dit :

— Assieds-toi là, et écoute, j'ai besoin de toi et il faut que tu saches tout. Tu te rappelles comment j'ai connu Fanny à ce dîner que nous avons organisé aux *Braconniers* pour célébrer mon entrée dans la

grande vie. Au dos de chaque invitation féminine, j'avais écrit de ma main : « Bon pour une robe chez North ». Fanny arriva avec un corsage de satin blanc, tout garni de cristal et de perles fines. Oh ! je me souviens !... Le tablier était également de satin blanc avec effilé de perles, et sa longue traîne était brochée de roses mousseuses. Ce qu'elle était jolie ainsi !

Et pendant tout le repas, un esprit endiablé, une verve méchante, un entrain ! Les mots partaient comme des fusées de feu d'artifice... Bref, au dessert, j'étais littéralement fou de cette capiteuse créature. Quinze jours après, elle était ma maîtresse et nous partions pour l'Italie. Étais-je heureux ? Je ne sais trop. Jamais Fanny n'a eu pour moi un moment de tendresse sincère ; même dans les moments de possession les plus ardents, elle conservait toujours son air gouailleur et sceptique ; mais malgré cela ou plutôt à cause de cela, je me sentis mordu au cœur par un désir frénétique. Vois-tu, elle avait en se donnant une espèce de dilatation de la pupille, les paupières animées d'un mouvement vibratoire très rapide, les globes oculaires convulsés ! Oh ! ce regard étrange, fou, perdu à la recherche de je ne sais quel rêve paradisiaque !... Pour me repaître de ce regard-là, qui avait une action si directe sur mes nerfs exacerbés, je

me sentais capable de tous les sacrifices, de tous les abaissements, de toutes les lâchetés.

— Quand je tiens, je tiens bien ! me disait-elle parfois avec son joli accent anglais et en serrant ses griffes roses.

On ne se doute pas de ce que peut coûter une femme comme Fanny. Elle avait, pour ainsi dire, le génie inné de la dépense ; moi je ne comptais guère, et, en moins d'une année, nous avons mangé ensemble plus de quatorze cent mille francs. Alors commença une existence atroce, remplie de tracasseries, d'emprunts, de soucis d'argent, de compromis et d'usuriers. Je sentais chaque jour ma maîtresse se détacher de moi un peu davantage. Il aurait fallu rompre, réunir les quelques épaves de ma fortune et m'enfuir bien loin... mais je ne pouvais pas.

Enfin, il y a quinze jours, elle me déclara que si je ne lui apportais pas deux cent mille francs, je trouverais sa porte fermée. Deux cent mille francs. Où les trouver à Paris ? Mon crédit y était complètement brûlé. On me dit qu'étant donné mon nom – tu sais que ma mère est Anglaise – j'aurais plus de chances en Angleterre. Je partis pour Londres, et là, à force de démarches, je parvins à me faire remettre par un usurier de la cité, non pas deux cent mille francs

d'argent, mais deux cent mille francs d'argenterie. Ce n'était pas tout à fait la même chose. Enfin!... je signai un billet de trois cent mille francs à six mois, et je remplis mes caisses avec des monceaux de théières, de plats, de somawars, toute cette vaisselle que tu as pu voir entassée dans l'antichambre.

Hier au soir, à six heures, j'arrivai à Paris. Ah! ils m'amuse les moralistes qui prétendent que l'amour ne peut exister sans l'estime, et qu'on ne peut aimer les femmes qu'on méprise! Ce que je sais, c'est qu'en pénétrant dans le petit hôtel que j'avais donné à Fanny rue Galilée, mon cœur battait à tout rompre, et que je fus obligé du m'arrêter un moment dans l'escalier pour ne pas défaillir, tant mon émotion était forte.

J'étais encore en tenue de voyage, n'ayant même pas voulu prendre le temps de passer chez moi.

Mary, la femme de chambre me reçoit froide-ment et me dit :

— Madame est avec son coiffeur. Elle ne peut recevoir monsieur.

J'implore, je supplie, je glisse mes derniers louis dans la main de cette fille. J'avais presque envie de me jeter à ses genoux; enfin, j'insiste tant et tant, qu'elle finit par se décider à aller de nouveau inter-

céder en ma faveur. Elle revient quelques minutes après :

— Madame demande si vous avez les deux cent mille francs ?

— Je les ai.

— Alors, venez.

Je suis la camériste jusqu'à la chambre de Fanny, mais là, j'entends une voix qui me dit :

— Vous savez, mon cher, je me méfie. Les affaires sont les affaires. Glissez d'abord les billets sous la porte. Je n'ouvrirai qu'après.

— Mais, balbutiai-je, ce ne sont pas des billets... Je n'ai pu trouver que deux cent mille francs... en argenterie.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de votre argenterie ?

— Cela a toujours une valeur quelconque, même en la vendant au poids...

— Fichez-moi la paix, et allez-vous-en ! Je n'ouvrirai pas.

Ma foi, la colère me prit, je vis rouge, et, d'un formidable coup d'épaule, j'enfonçai la porte dont la serrure vola en éclats. Ne sachant plus ce que je faisais, je mis la main dans mon ulster, j'y trouvai mon

revolver de voyage, je le pris, et je me suis mis à viser Fanny en criant :

— Ah ! rosse, rosse que tu es ! Tu m'as assez, torturé ; eh bien ! je vais te tuer comme un chien !

Ah ! mon ami, je te le jure bien, si elle avait eu un moment d'effroi, si elle s'était détournée pour fuir à travers la chambre, tremblante et effarée, elle était perdue ; j'avais le doigt sur la gâchette, et je tirais. Mais impassible, dédaigneuse, elle se campa fièrement devant moi, et, entr'ouvrant sa robe de chambre en crêpe de Chine lilas, elle me montra toute nue sa poitrine de déesse, ses seins de neige, dont les pointes roses se retroussaient impudemment vers le ciel, ses seins que j'avais entourés si souvent de chapelets de baisers.

— Eh bien, tirez, mon cher, tirez. Je vous en défie. Vous êtes bien trop lâche pour cela !

Et alors toute ma colère tomba pour faire place au découragement, et je compris que tout était fini, que jamais je ne reverrais dans ces yeux méchants ce regard pâmé qui m'avait pris jusqu'aux moelles, et, tournant vers moi le canon, je pressai la détente... Je tombai à terre foudroyé, sentant mon sang qui sortait comme par une soupape.

Et taudis que mes pensées tourbillonnaient et s'évanouissaient dans la nuit, j'entendis encore Fanny qui disait en me poussant rageusement du pied :

— Oh ! *what a pig* ! Le cochon ! le cochon ! Regardez comme il salit mon tapis !...

— Eh bien ! dis-je à Jacques, j'espère qu'après une conduite aussi ignoble, tu dois être guéri de tes amours pour cette drôlesse.

Guéri !... Écoute, mon cher, voici pourquoi je t'ai prié de venir. Tu vas vendre ces deux cent mille francs d'argenterie qui sont là, n'importe quoi, vingt mille, trente mille, le plus possible... Seulement, dépêche-toi, parce que je n'en ai plus pour longtemps... et tu porteras cette somme à Fanny Darling ! Oui... pour son tapis, en la priant de venir cinq minutes... je ne suis pas bien exigeant... cinq minutes... avant que je meure... Et je partirai, content, ne regrettant rien, si j'ai pu encore serrer la main de cette fille, de cette créature que je méprise, que j'exècre... et que j'adore !

LA CRAVATE



ILS VENAIENT de rentrer des Variétés. La porte du petit hôtel, rue Fortuny, s'était refermée sur eux, et Jacques suivait Alice qui montait l'escalier toute joyeuse en fredonnant : *Patatim ! Patatim !* sur l'air de la *Macarona*. À chaque marche, des effluves capiteux, une odeur toute spéciale qu'il connaissait bien et qui avait toujours une action directe sur ses nerfs, lui montaient au cerveau par bouffées et le grisèrent un peu.

Ils arrivaient dans la chambre à coucher, et tandis qu'Alice passait dans le cabinet de toilette, lui, tout songeur, s'assit devant la grande cheminée, en suivant d'un œil mélancolique les châteaux incandescents produits par les caprices de la flamme. Trois années déjà... Trois années de liaison qui ont passé comme un rêve ; et, maintenant, la suprême soirée est arrivée. Dans quelques minutes, il va falloir trancher le fil et dire à Alice, si confiante, si joyeuse : – Tu sais, c'est la dernière nuit que nous passons ensemble... Et comme le comique se mêle

toujours aux choses sérieuses, il revoit dans son imagination Lavigne disant à Daubray dans *Ma Camarade* : « C'est fini, nous deux ! »

Fini ! Il le faut bien. Sa mère, la marquise de Par-daillan, a fait valoir de bien bonnes raisons.

Quand il affirmait qu'il était heureux, parfaitement heureux, elle hochait sa jolie tête ornée de bandeaux blancs et disait :

— Tu gâches la vie, tu verras qu'il arrivera un jour où tu regretteras de n'avoir pas planté la tente comme les autres et de ne t'être pas créé une situation régulière. Regarde autour de toi, compte les morts, les rangés, les disparus ; ne crains-tu pas de te trouver un jour tout seul, vieilli, ridicule, dernier représentant d'une race de viveurs éteinte, faisant la fête avec de petits jeunes gens te regardant comme un ancêtre...

Et, peu à peu, ces conseils d'abord repoussés sans discussion, ont fini, à force de se renouveler, par faire comme la goutte d'eau qui creuse la pierre et insensiblement il en est arrivé à promettre qu'il irait demain à une entrevue – chez les Latour-Prangarde. On doit lui présenter la jeune fille, Diane de Latour-Prangarde... dix-huit ans... très élégante. Neuf cent mille francs de dot. Le double à revenir...

Et, une fois la présentation faite, il connaît cela, c'est l'engrenage ; des deux côtés on n'ose pas se dégager et alors...

Ç'a pourtant été bien bon ces trois années d'insouciance et de jeunesse. Comme il arrive toujours en pareil cas, on apprécie d'autant plus les choses qu'on est sur le point de les perdre. En somme, Alice était une bien charmante fille ; on s'est laissé vivre sans y penser : le bonheur ne s'analyse pas, mais, en somme, cette existence-là c'est tout simplement le bonheur.

À ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit, et Alice, toute fraîche et toute parfumée, les cheveux dénoués sur les épaules, le corps enveloppé dans sa robe de chambre en crêpe de Chine rose églantine garnie d'applications de point d'Angleterre, fit son apparition. Elle vint s'asseoir frileusement dans le feu, et tout en tendant sa jambe nue que la flamme teintait de nuances vermeilles, elle dit :

— Comment ! grand paresseux, tu n'es pas encore déshabillé !

Pour se donner du cœur, Jacques se mit à envoyer avec rage des coups de pincettes dans les bûches.

— Eh bien ! insista Alice, il va être deux heures, mon ami.

Elle voyait bien qu'il y avait *quelque chose*.

— Alice, – et les mots passaient avec peine, – Alice, il faut que nous ayons ce soir une conversation sérieuse. C'est un devoir pénible... mais nécessaire.

— Ah ! s'écria Alice, frappée d'un pressentiment subit, tu veux me quitter !

— Oui, il le faut. Ne crois pas d'ailleurs que je veuille contracter une autre liaison. Tu seras ma dernière maîtresse, mon dernier rayon de soleil, mais la vérité est que ma mère veut que je me marie.

Et alors, comme un poltron qui s'engage à fond de peur d'être tenté de retourner en arrière, il raconta tout, ses luttes, ses projets. L'entrevue était arrangée pour le lendemain soir avec les Latour-Prangarde, des gens très formalistes, très méticuleux, vieux faubourg Saint-Germain... il n'y avait pas à revenir là-dessus, mais lui, il n'oublierait jamais comme elle avait été bonne, dévouée, aimante... – Il s'attendrissait, et ne put s'empêcher de verser une larme.

Alice, très pâle, l'écoutait. Que de fois elle avait redouté cette confidence. Elle savait bien que cette

liaison ne durerait pas toujours, mais on ne compte pas, on ne calcule pas...

Alors, dit-elle simplement, c'est demain soir.

— Demain soir.

— Tu passeras bien encore cette nuit avec moi ?

— Si je la passerai ! s'écria Jacques attendri par cette soumission résignée.

Il s'attendait à une avalanche de reproches. Il prit Alice dans ses bras et la couvrit de baisers éperdus. Ce fut une orgie folle entremêlée de cris, de sanglots, de morsures et de baisers. Jacques voulait laisser de lui à sa maîtresse un souvenir inoubliable, et elle, emportée dans une frénésie furieuse, voulait mettre dans ses dernières heures de possession comme une quintessence d'amour, toutes les joies des années qu'on lui volait.

— Qui t'aimera jamais comme moi ? disait-elle en redoublant de caresses.

Au petit jour, Jacques exténué demanda grâce, et tandis qu'il s'endormait de ce lourd sommeil du mâle qui cuve sa volupté, Alice, les yeux fixes, grands ouverts dans l'obscurité songeait ! – songeait au moyen de conserver à elle ce beau garçon qui reposait dans ses bras et de faire rompre le mariage.

* *
*

La journée du lendemain fut lugubre. Ils sentaient maintenant qu'il y avait entre eux comme un mur. Jacques, par un plaisir douloureux, revivait sa vie dans ce petit appartement où il avait été si heureux, et où il n'y avait pas un coin, un bibelot, une futilité qui ne rappelât un souvenir. Là, le lustre rapporté de Venise, là, le « petit Detaille » acheté à la vente de Scherren ; à la glace les invitations aux fêtes, bals, redoutes, avec des tambours de basque portant des dates. Des nœuds de ruban, des accessoires de cotillon. Un passé joyeux qui ressuscitait et résonnait à ses oreilles comme le glas de sa vie de garçon. *Nevermore !* Plus jamais !...

Il rêvait à tout cela, après le dîner, perdu dans une méditation douloureuse, tout en fumant sa cigarette ; ce fut Alice qui, tout à coup, rompit le silence en disant :

— Voici neuf heures. Il faut t'habiller.

— Ah oui ! l'entrevue ! répondit Jacques, comme sortant d'un rêve.

— Eh bien ! alors, viens dans la chambre, je vais préparer tes affaires.

En effet, quand il sortait, elle avait pris la douce habitude de choisir la chemise, de mettre les boutons de manchette, de piquer le gardénia à la boutonnière de l'habit, tous ces menus soins délicats qui permettent à la femme de choyer, de dorloter l'homme aimé, et surtout de tourner autour de lui jusqu'au dernier moment. Jacques se laissait faire, un peu assombri en songeant combien elle allait lui manquer. Distrait, préoccupé, il s'habillait machinalement, sans même se regarder une seule fois dans la glace, afin de bien prouver à sa maîtresse qu'il ne tenait pas à plaire et qu'il allait à cette entrevue comme on se rend à son bureau, sans aucune arrière-pensée de conquête.

— Allons, te voilà superbe, dit enfin Alice en fermant hermétiquement sur la poitrine le collet de la pelisse de loutre. Tu as tes gants, tes cigarettes, ton briquet... Alors, adieu ; tu m'écriras demain comment l'on t'a trouvé.

Les deux amants échangèrent un dernier baiser déchirant ; puis Jacques, sautant en voiture, jeta au cocher l'adresse des La Tour-Prangarde, rue Saint-Dominique. Un vieil hôtel, tout noir, tout triste, situé entre cour et jardin ; dès l'entrée, on se sentait sur les épaules, au milieu de ces murs blancs et si froids à

l'œil, comme un manteau de plomb. Notre ami donna son manteau au valet de pied, puis il se dirigea vers la grande porte, tandis qu'un maître d'hôtel imposant disait d'une voix de basse-taille :

— Qui dois-je annoncer ?

— Le vicomte de Pardaillan.

Les deux battants étaient déjà ouverts, lorsque le maître d'hôtel imposant se pencha tout à coup vers Jacques et lui dit tout bas :

— Je ferai respectueusement observer à monsieur le vicomte qu'il n'a pas de cravate.

Jacques porta rapidement la main à son col. C'était vrai. En une seconde il comprit tout : c'était un tour d'Alice. Il avait parlé de gens très formalistes, très méticuleux... Quelle opinion allait-on avoir de lui ? Il y a des moments où les idées vont vite. Pardaillan pris d'une inspiration géniale, arracha rapidement la cravate blanche au cou du maître d'hôtel stupéfait, et tout en traversant le grand salon, il se fit en hâte, à la diable, un nœud quelconque avec la batiste du valet. Une minute après, ainsi accoutré, il saluait gravement les La Tour-Prangarde qui le présentaient à mademoiselle Diane.

On s'examina de part et d'autre comme deux combattants en présence. La jeune fille, une créature,

un peu anguleuse, mais grande, bien découpée, ce qu'on est convenu d'appeler une belle personne. Quant à Jacques, sans fatuité, il avait eu dans sa vie assez de bonnes fortunes pour se croire plutôt bien... mais, à sa grande surprise, il constata – et non sans une certaine joie inconsciente – qu'il était reçu avec une extrême froideur, si bien qu'il rentra chez lui plein d'espoir.

Le lendemain, il recevait une lettre de sa mère, la marquise de Pardaillan :

« Mon cher enfant, tout est rompu. Je ne sais d'où tu sortais, hier, en te présentant chez les La Tour-Prangarde, mais il paraît que ta tenue était des plus débraillées. Mademoiselle Diane a surtout constaté une cravate de grosse toile, toute fripée qui, dans le dos, remontait par-dessus le collet de l'habit et dont le nœud avait tourné sous l'oreille droite. Je n'explique pas, je constate ; et j'ai le regret de t'annoncer que, de ce côté-là du moins, nous devons renoncer à toute espérance. »

— Et j'allais épouser une fille qui juge un monsieur à son nœud de cravate ! s'écria Jacques transporté, et c'est pour une poupée semblable que je bri-

sais le cœur de ma pauvre Alice ! Cocher, dit-il en se précipitant dehors, rue Fortuny, au galop !

LE PROBLÈME



A VEZ-VOUS remarqué que les soupçons injustes du mari attirent généralement la foudre sur... sa tête, et si j'étais un tantinet mathématicien ou seulement un produit brillant de l'École polytechnique, je vous démontrerais que la chance d'attraper la corne... d'abondance est en raison directe du carré de la jalousie témoignée.

Comme je n'ai ni craie ni tableau sur moi, j'aime mieux, pour vous prouver mon théorème, vous raconter une histoire.

Depuis longtemps, j'étais en relations d'amitié avec La Paillardière; – sa femme, quand elle s'appelait mademoiselle Suzanne d'Hauteserre, avait été jadis une de mes danseuses, et j'étais resté avec elle en très bons termes. Nous évoquions, quand je la voyais, mille souvenirs communs, sur celle-ci qui s'était mariée, sur celui-là qui avait sombré dans la politique, sur tel autre qui opérait dans le foyer de l'Opéra; elle savait un tas de potins; moi j'en aurais plutôt inventé pour la faire sourire; car, quand

elle souriait, il se creusait sur ses joues deux amours de fossettes !... Avec cela, son thé était excellent, ses sandwiches au caviar exquis, son salon tiède, ses fauteuils moelleux, son mari aimable... Bref, j'avais pris la douce habitude de venir la voir à son jour, tous les samedis.

En me passant un examen de conscience sévère, je puis affirmer qu'à ce moment psychologique de ma vie, je n'étais pas amoureux de madame de La Paillardière.

Vraiment... j'ai beau m'ausculter entre la cinquième et la sixième côte, non... décidément je n'étais pas amoureux. Je trouvais Suzanne amusante, gaie ; c'était une bonne camarade, rien de plus, rien de moins. Parole d'honneur ! Or, un soir que j'étais resté assez tard – il était près de sept heures un quart – je m'efforçais agenouillé devant le feu de rajuster un échafaudage de bûches qui avait dégringolé, et Suzanne trouvant que je n'y entendais rien – ah ! que c'était vrai, mon Dieu que c'était vrai ! – m'aidait de ses lumières et de sa pincette dans cette tâche ardue. Là-dessus, voilà La Paillardière qui rentre et nous trouve tous les deux côte à côte accroupis sur la carpe. La meilleure preuve de notre innocence, c'est que Suzanne tenait les pincettes et moi le soufflet ;

or je ne sais pas si vous avez constaté qu'il faut absolument deux mains pour faire marcher un soufflet ; – par conséquent, au point de vue amoureux j'étais dans la position d'un manchot. Vous ne vous êtes peut-être jamais demandé comment un manchot des deux mains pouvait devenir père de famille ? Moi, ça m'a toujours laissé rêveur. Mais, je m'égare. Où en étais-je ?... Ah ! oui, La Paillardière entre, et nous voit tisonnant de compagnie. Il fait un nez !... J'ai souvent vu dans le courant de ma longue carrière des nez de maris, mais l'allongement de celui-là dépassait certainement les proportions normales. Avec cela, pour comble de malheur le feu avait donné des couleurs à Suzanne, si bien qu'elle paraissait très rouge, mais on peut avoir chaud – rappelez-vous cela, ô jaloux stupides ! – sans que cet afflux de sang au visage soit causé par la faute commise.

Le crime fait la honte, et non pas... la rougeur.

Je me relève, je tends à La Paillardière des phalanges qu'il serre mollement – oh ! très mollement ! c'était un chiffon que la main de cet homme – et saluant respectueusement Suzanne un peu décontenancée – et pourquoi, mon Dieu, pourquoi ! – je me dirige avec une aisance pleine de désinvolture vers la

porte du salon. Ma conscience était pure, puisque je tenais le soufflet ; oui, je l'ai déjà dit, mais je ne suis pas fâché de le répéter, parce que – je vous connais – vous pourriez avoir des doutes, et je tiens à bien préciser.

Arrivé dans l'antichambre, La Paillardière boutonne sa redingote comme on fait au théâtre quand la situation est décisive, et me dit sur un ton solennel :

— Je vous serais très obligé, monsieur, de fréquenter ma maison avec un peu moins d'assiduité.

— Qu'est-ce qu'il vous prend ? dis-je en pouffant de rire.

— Je m'entends. Vous venez régulièrement tous les samedis ; c'est beaucoup ; c'est trop, puisque cela a été remarqué. Permettez-moi de ne pas insister davantage et... à bon entendeur salut.

Là-dessus, la porte se referma, et je me trouvai sur le palier. Eh bien ! je n'avais pas descendu trois marches en songeant à l'ineptie de La Paillardière que tout à coup sa femme surgit dans ma pensée. Jolie ! oh jolie !... Ah ça ! où avais-je les yeux ? C'est pourtant vrai qu'elle était adorable avec son front étroit et bombé où les cheveux marquent les cinq pointes, ses grands yeux aux paupières lourdes, sa

taille flexible, et ce corps svelte sur lequel la nature avait planté deux seins merveilleux, en parade, gonflés et durs à faire craquer le corsage. J'avais bien vu cela quand elle s'était baissée pour arranger les bûches. Et j'étais assez bête pour ne pas faire la cour à cette femme, m'accueillant toujours si gentiment, avec ce bon sourire en carré que Grévin donne à ses héroïnes, et qui découvre si bien les quenottes blanches !

Ce que des *années* de vie côte à côte n'avaient pu faire, cette étincelle, qu'une camaraderie loyale avait empêché d'éclater, jaillit tout à coup à la suite de six mots injustes du mari. Au bas de l'escalier, je sentis que j'étais éperdument amoureux de Suzanne et qu'il me serait impossible de ne plus la revoir... On me défendait le samedi. Soit ! À la rigueur, il n'y avait que demi-mal, car ce jour-là, jour de réception, le salon était envahi par un tas de gêneurs. Je comprenais maintenant pourquoi j'avais toujours trouvé ses amis si ennuyeux ! Pour la voir un peu seule, je n'avais que quelques rares intermèdes entre deux visites, bien heureux encore quand ces visites ne grimpaient pas l'une sur l'autre. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

Mais il y avait les six autres jours de la semaine. Ah ! si l'on ne voulait pas de moi un jour de réception, eh bien ! l'on verrait ! Et, sans hésiter, je décidai que j'irais dès le lendemain dimanche commencer ma cour et organiser mes audiences avec madame de La Paillardière. Toute la nuit, je songeai à mon entrevue.

Au fait, Suzanne m'aimait-elle, m'aimait-elle d'amour ? Bien fin qui aurait pu le dire ! Je cherchais dans mes souvenirs lointains à me remémorer ses phrases, ses moindres gestes, l'intonation de sa voix ; évidemment, je ne lui étais pas désagréable, mais avait-elle jamais ressenti près de moi ce fluide qui fait que les yeux se voilent, que les lèvres se rapprochent et que l'on tombe dans les bras l'un de l'autre sans savoir pourquoi ni comment s'est produite la chute ?...

Le lendemain, je me levais très troublé, très ému, mais décidé à changer de tactique et à prendre l'offensive. Sans doute la lutte serait longue, mais je serais tenace ; si l'on me renvoyait par la porte, je rentrerais par la fenêtre, au besoin par la cheminée. Déjà, dans mon imagination vagabonde, j'entrevois les déguisements à prendre pour forcer la consigne et entrer quand même dans la place.

On peut être commissionnaire auvergnat – avec quelques *fouchtras* bien sentis; encore ou le facteur apportant le matin une lettre chargée et réclamant une signature; ou bien le couturier à la mode, l’horloger venant, comme Gardefeu, remonter la pendule, l’accordeur du piano – que sais-je! Ah! La Paillardière n’avait qu’à bien se tenir! Mais pour réussir, il était absolument nécessaire de s’entendre avec Suzanne.

Précisément le dimanche était bien choisi, La Paillardière ayant coutume de passer ce jour-là aux courses. À deux heures et demie, je sonnais au petit hôtel et déjà j’avais monté une douzaine de marches lorsque j’entendis tout à coup le mari derrière moi. Une visite suivant d’aussi près la défense faite la veille pouvait être considérée comme une bravade; en tout cas elle était compromettante pour Suzanne. Que faire?

Il n’y avait pas à hésiter; je continuai de grimper les marches quatre à quatre, et au lieu de m’arrêter au premier, je poussai mon ascension jusqu’au second, poursuivi par un bruit de bottes que j’entendais craquer. Là, je me précipitai dans un corridor obscur; je trouvai une petite porte à un battant qui devait sans doute conduire dans quelque

chambre de domestique, j'ouvris, je refermai la serrure derrière moi... et je restai médusé !

J'étais dans une salle de bains !

Et Suzanne était là, debout dans la baignoire, se préparant à plonger dans les ondes parfumées son adorable corps. Connaissez-vous au musée du Louvre cette statue de jeune Lacédémonienne vêtue pour la course d'une transparente chemise courte commençant sous les seins et laissant les jambes entièrement nues ? Telle elle m'apparut plus jolie que jamais, courroucée, les cheveux épars en grappes drues tranchant sur cette peau nacrée... Le dos tout bestial, à courbes puissantes, découvert très bas, avait des creux, des saillies de tigre accroupi. Et tout cela mobile, remué, palpitant, exhalant une grisante odeur de femme et d'essences !...

Balbutiant, bredouillant à plaisir, éperdu, j'effectuai à reculons ma retraite :

— Suzanne !... madame !... Je suis confus... désespéré, mais il n'y a pas de ma faute, chère amie, croyez-le bien ! Pas de préméditation. Votre mari montait derrière moi, j'ai vu une porte, je suis entré...

— Monsieur, rugissait Suzanne, c'est une infamie !

— Je sais bien..., mais c'est le hasard seul...

— Vous êtes un impertinent, et un malappris ; vous me manquez indignement de respect, et jamais je ne vous pardonnerai...

Déjà, écroulé sous le poids de ma honte, je tenais le bouton de la porte. Elle continua avec effort :

— Jamais je ne vous pardonnerai, après être entré de la sorte, d'être parti... sans m'embrasser !

Avais-je bien entendu ? Étais-je fou ? Mais non, elle était là, devant moi, me tendant ses lèvres, m'offrant tout son être, avec l'attraction irrésistible de la bête en délire. Je donnai un tour de clef à la porte, et je tombai dans ses bras.

Eh bien ! tout cela ne serait pas arrivé, si La Paillardière ne m'avait pas interdit de venir le samedi, et ne s'était pas mis subitement à devenir jaloux. Donc la corne d'abondance est en raison inverse du carré de la jalousie.

C. Q. F. D.

Ce qu'il fallait démontrer, comme disent les mathématiciens ci-dessus nommés. Je n'avais ni craie ni tableau, mais j'espère que vous avez quand même compris le problème.

LA NUIT DU MARDI-GRAS



MERCREDI des cendres !... Un jour où tous les gens qui se respectent doivent, en se levant, avoir un peu mal aux cheveux – du moins je parle pour ceux qui ont des cheveux. Moi, le mal aux cheveux ça me serait encore assez indifférent – j’y suis habitué, mais ce qui me navre c’est que ce mardi-gras me coûte mon appartement.

Et notez bien que je n’étais installé – ce qui s’appelle bien et dûment installé – que du matin.

Avez-vous remarqué que c’est au moment précis où l’on va perdre les choses qu’on les apprécie davantage ? Eh bien ! maintenant que j’ai mon congé signifié, je trouve qu’il était tout simplement adorable mon rez-de-chaussée, avec sa chambre à coucher toute tendue de peluche rouge, le petit salon oriental où les divans avaient l’air de vous dire : « Mais roule-toi donc sur mes coussins en joyeuse compagnie » – et ce que je comptais m’y rouler ! – où les deux sorties de la maison, une sur la rue du Cirque, l’autre sur l’avenue Gabriel, empêchaient

toute rencontre fâcheuse. Les Champs-Élysées à mes pieds, le boulevard à deux pas, l'*Épatant* dans ma poche... Mon Dieu ! que je regrette donc mon appartement !

Je ne pouvais pourtant pas me méfier du concierge. Il avait une figure trop honnête, ce digne préposé, avec ses cheveux grisonnants et sa large figure rabelaisienne. Du premier coup, j'avais découvert dans son regard un peu fatigué ce je ne sais quoi d'indulgent et de doux qui caractérise l'homme à femme. Et le fait est que sa légitime, une petite brunette, était très gentille, bien qu'à mon avis un peu jeune pour lui, mais cela me regardait si peu !...

— Monsieur, m'avait-il dit en me louant, j'espère que vous avez l'intention d'habiter votre immeuble bourgeoisement, et en bon père de famille ?

— Bourgeoisement, sans doute, avais-je répondu, mais en bon père de famille, ce serait plus difficile : je suis célibataire, et dame ! vous comprenez...

— Oh ! monsieur est maître chez lui, et je ne m'occupe pas des visites qu'il peut recevoir. Ce que je demande seulement c'est du calme, de la tranquillité, pas de scènes, pas de scandale... et puis, des rentrées pas trop tardives, et pas trop réitérées.

— Pourquoi cela, mon brave homme ?

— Mon Dieu ! je puis bien l'avouer à monsieur, ma femme Léocadie est charmante, mais un peu nerveuse, et quand elle est réveillée en sursaut, elle exige pour se rendormir l'accomplissement d'un devoir fort agréable, quoique fatigant à la longue. Alors quand les locataires ont sonné plusieurs fois dans la même nuit... j'ai les reins cassés, et le lendemain... je ne peux plus faire mon escalier. Aussi je me suis arrangé pour avoir des bourgeois paisibles qui rentrent avant minuit et ne ressortent plus. Monsieur comprend ?

— Je comprends parfaitement.

Je n'avais nullement l'idée de mener une vie de polichinelle ; l'appartement me plaisait beaucoup, et je pensais d'ailleurs qu'avec quelques louis, tout cela s'arrangerait à l'amiable. J'arrêtai donc mon rez-de-chaussée, je fis des frais considérables de tentures, de gaz, de salle de bains, etc., etc., et hier matin mardi-gras je m'installai radieux.

Toute la journée, avec mon valet de chambre, je clouai, j'ornai, j'arrangeai, et le soir, satisfait de la besogne accomplie, je m'en allai dans un cercle où, par parenthèse, les crêpes étaient délicieuses. En dépit du mardi-gras, j'avais comme une vague idée de rentrer me coucher de bonne heure, mais j'avais mangé

beaucoup de crêpes et il fallait laisser le temps à la digestion de se faire. Je m'en allai donc faire un petit tour au cirque ; même en regardant les lions de Darling cela devait me mettre chez moi vers onze heures et demie, minuit au plus tard.

Malheureusement dans la loge de l'Épatant je rencontraï d'Avenay.

— J'espère bien, me dit-il, que tu viens ce soir au bal costumé de Bertholène.

C'est vrai, je l'avais tout à fait oublié ce fameux bal, et tout à coup je songeai que madame de Fenêtrange – la belle Laure – y serait en moisson... Pourtant, j'eus encore comme une certaine lutte de paresse, et j'objectai que je n'avais pas songé à mon costume.

— Allons donc ! me dit d'Avenay, des gens sérieux comme toi et moi ça ne se déguise plus en mousquetaire ni en Turc. Tu as un habit rouge, une culotte noire, que veux-tu de plus ?

Bref, il m'en dit tant et tant, que je me laissai décider... et puis l'idée de madame de Fenêtrange en moisson... Bref, à minuit tapant, je sonnai rue du Cirque.

Et je réveillai mon portier pour la première fois.

Il vint en chemise, me regarda par la vitre ; puis satisfait sans doute de l'heure raisonnable à laquelle il me voyait rentrer, il m'adressa – le malheureux – un sourire aimable au passage et je pensais, en m'habillant, qu'il ne serait pas forcé de faire une politesse à Léocadie, puisqu'elle ne dormait pas encore. C'est très long de s'habiller sans son valet de chambre, surtout quand rien n'est préparé. Lorsque j'eus procédé aux détails compliqués d'une toilette en frac rouge, avec les culottes, les bas de soie, les jarretières, etc., etc., quand j'eus retroussé ma moustache au petit fer et rectifié la direction de quelques mèches rebelles, je sortis et je frappai discrètement au carreau.

Et je réveillai mon portier pour la seconde fois.

Il alluma sa bougie, me considéra très surpris ; puis après qu'il m'eut tiré le cordon, je le vis, songeur, retourner vers la couche nuptiale, où sans doute Léocadie, réveillée cette fois en sursaut, attendait impatiente son seigneur et maître. Je sautai en voiture, et un quart d'heure après je faisais mon entrée chez les Bertholène où le bal battait son plein. Dans les salons, les costumes les plus bizarres tourbillonnaient au son d'un joyeux orchestre. Il y avait de tout : de vieux académiciens, des invalides, des

seigneurs Louis XIV, des Scapin de la Comédie italienne, des forts de la Halle ; du côté des femmes, la bergère Watteau avait beaucoup donné ; une grosse maman s'était mise en sphinx, bien que sa croupe un peu trop andalouse ne fût une énigme pour personne.

Il y avait des Nuits, en grenadine noire, avec des étoiles d'or et un croissant dans les cheveux ; mais au milieu de tous ces costumes, celui qui me frappa le plus fut sans contredit celui de madame de Fenêtrange en moisson, toute couverte d'épis cousus l'un à côté de l'autre ; à la ceinture une corde soutenant une serpe ; sur la tête un faisceau d'épis en forme de casque terminé par un gros nœud rouge qui faisait valoir la pâleur ambrée de son teint. L'œil brillait, étrangement souligné par la pointe de maquillage indispensable, la bouche riait en laissant voir des quenottes éblouissantes, enfin, détail qui me fit un réel plaisir, elle donnait le bras à un monsieur qui avait eu l'idée bizarre de se costumer en Japonais, et qui portait d'une façon grotesque une robe de satin jaune racontant les amours de Bouddha, de Vichnou et de Siva.

Je m'avançai au-devant du couple et saluant gravement :

— Comment, c'est vous ! me dit-elle.

Et aussitôt, sans plus de façon, elle quitta le bras du Japonais pour prendre le mien.

À ce moment, une valse commençait, et nous nous lançâmes dans le tourbillon. Madame de Fenêtrange se laissa emporter, grisée par le bruit de la musique. Penché sur elle, serrant vigoureusement sa taille souple et ronde, je l'avais presque assise sur une de mes jambes, tout en valsant à trois temps, et, comme par hasard, ma moustache effleurait de temps en temps une oreille rose dans laquelle je débitais toutes les folies qui me passaient par la tête.

— Je vous en prie, taisez-vous, me dit-elle, très troublée ; je ne puis plus danser.

Que vous dirai-je ? Non seulement je ne me tus pas, mais je continuai ma conversation cantharidée pendant tout le cotillon, murmurant des énormités qu'elle écoutait derrière son éventail de plumes. Elle avait inventé un gracieux mouvement d'après lequel les plumes, en se refermant, venaient tomber sur mes lèvres, après avoir effleuré les siennes, en m'apportant dans leur caresse comme un baiser parfumé.

Nous refusions toutes les figures ; seulement, quand cela nous plaisait, nous exécutions ensemble

un tour de valse *assise*, et elle revenait à sa place, palpitante et les yeux mi-clos avec des cils qui frissonnaient sur sa joue.

Au souper, je glissai timidement que j'inaugurais ce soir un nouveau petit rez-de-chaussée, que c'était bien triste d'y rentrer tout seul, que cela me porterait bonheur si une gracieuse fée voulait venir célébrer par sa présence cette prise de possession et... poser la première pierre ou le premier pavé, je ne sais plus au juste.

Ce discours, ponctué de quelques coupes de vin de Champagne, ces propos qui, en toute autre circonstance, eussent sans doute été accueillis avec la sévérité qu'ils méritaient, furent écoutés, en riant aux anges, perdue comme dans un rêve. Et, comme il était près de quatre heures du matin, je demandai la sortie de bal de ma compagne, et tout étourdie, un peu grise, elle grimpa dans ma voiture qui reprit au grand trot le chemin de la rue du Cirque.

Et je réveillai mon portier pour la troisième fois.

Laure ne passa avec moi qu'une heure, mais une heure exquise ; jamais divan oriental ne fut mieux inauguré, jamais moisson ne fut plus gaiement sacagée ; les épis étaient en miettes, et, sous le casque d'or, les cheveux noirs s'épandaient à leur tour sur

les épaules en grappes folles. Il fallut pourtant songer à la reconduire à l'hôtel avant qu'il fit jour. Sur ce qui avait été un costume, madame de Fenêtrange repassa son grand manteau garni de Thibet, et nous sortîmes du rez-de-chaussée.

Et je réveillai mon portier pour la quatrième fois.

Arrivé devant la porte de Laure, nous échangeâmes un dernier baiser, long, savant, savoureux, un baiser qui me laissa sur mes lèvres humides comme un goût de fraise ; puis remonté dans le coupé, je songeais, non sans un certain remords, qu'il me fallait pourtant bien à mon tour rabattre rue du Cirque.

Et je réveillai mon portier pour la cinquième fois.

... Ce matin, à mon réveil, je l'ai vu arriver chez moi, pâle, exsangue, les yeux meurtris par une nuit d'excès insensés, – c'est à peine s'il pouvait se tenir sur ses jambes.

— Monsieur, m'a-t-il dit d'une voix faible... Je n'ai pas envie de me tuer pour vous. Cinq fois en une nuit, merci ! J'ai vu le propriétaire ! Voici votre congé.

Et voilà comment j'ai perdu mon appartement... Mais j'ai comme une manière d'idée que Léocadie n'a pas dû s'ennuyer pendant la nuit du Mardi-Gras.

LE JOUR DE L'AN



LE BARON Hercule de La Briolle s'est levé ce matin d'une humeur massacrante. Ah! le 1^{er} janvier, quelle scie! Voilà encore une de ces coutumes absurdes que notre génération fin de siècle devrait bien abolir! La séance a commencé par le valet de chambre apportant l'eau chaude et, sur un ton obséquieux, souhaitant «la bonne année à monsieur»; puis le défilé du facteur, des porteurs de journaux, des petits télégraphistes, du filleul, des neveux et de nièces; et, à chacune de ces visites intéressantes ou intéressées, il a fallu mettre la main à la poche, extirper des pièces d'or, donner des poignées de main, embrasser des visages peu lavés ou peu mouchés.

Hercule est petit, barbu, sanguin, carré d'épaules, avec des mains courtes; dans la maison on dit communément que monsieur est très fort et, de fait, il terrifie le personnel. Toute la journée on entend sa voix sonore et vibrante ébranlant les vitres, lançant des coups de tonnerre parce que le beef-

steack est trop cuit ou parce que les pommes de terre ne le sont pas assez. Voilà encore ces œufs-en-cocotte qui sont manqués ! sacré matin ! sacré matin !...

Et tout le monde tremble devant la tyrannie de ce petit homme autoritaire et méchant. La pauvre baronne elle-même n'échappe pas à la terreur générale, et ce n'est jamais sans une certaine crainte qu'elle se hasarde à faire quelques observations à son seigneur et maître ; elle éprouve d'ailleurs une certaine fierté instinctive à se savoir la femme, la femme légitime d'un homme aussi colère et aussi fort. Au fond du cœur, ces émotions lui causent une espèce de jouissance nerveuse qu'il lui serait difficile de définir, mais dans son obséquiosité devant le mâle tout-puissant, elle ressent un peu de cette extase fanatique que les fakirs éprouvent à s'annihiler, à s'humilier devant leur Dieu.

Ce matin-là, elle aussi est venue à son tour dans la chambre d'Hercule ; elle apportait un porte-cigare de chez Klein, marqué au coin d'une grosse couronne de baron, et pour remettre son petit cadeau, elle s'est faite aussi séduisante que possible : un peignoir en vieille soie Louis XVI à fleurettes Pompadour – des fleurs de poussière sur un fond paille. La haute valenciennes à dessins anciens garnit la pre-

mière jupe, la collerette, et le devant attaché sur le côté par un chou paille et rose. La manche en dentelle, ouverte jusqu'à l'épaule laisse émerger le bras nu de son floconnement, et sous ce peignoir coquet et provocant apparaissent le blanc de soie, la batiste, la mousseline, les dentelles, ne laissant rien à deviner de leur forme ni de leur nature, mais enveloppant d'un nuage charmant le bas héliotrope tendu sur une jambe impeccable.

Ce que c'est joli et froufroutant !...

Cependant madame de La Briolle toute rose, toute blonde, s'est avancée avec son paquet enveloppé dans du papier de soie :

— Hercule... mon cher Hercule... je n'ai pas voulu commencer l'année nouvelle sans venir vous embrasser.

— Ah ! oui, le 1^{er} janvier !... Encore une fichue invention, dit La Briolle en posant distraitement ses lèvres sur le front de madame.

— Et j'ai pensé à vous apporter un petit souvenir.

— Hein ! Quoi ! Une étrenne à moi ! En voilà une idée ! Et un porte-cigare, encore ! Ma chère, sans reproche, cela fait mon dix-huitième. Enfin... je vous remercie, je le mettrai dans ma collection. Mainte-

nant je vous prie de m'excuser, mais les défilés de ce matin m'ont mis en retard. Si vous voulez bien me laisser à ma toilette...

La baronne se retire, le cœur un peu serré. Ah ! certes, Hercule n'est pas expansif, et elle avait espéré que son cadeau recevrait un meilleur accueil ; mais quoi, La Briolle est ainsi ; on ne change pas sa nature, et peut-être qu'au fond il a été très touché de cette attention conjugale. En passant elle donne un coup d'œil au menu du déjeuner qu'elle a – vu les circonstances – soigné d'une façon particulière : huîtres marennes ; turbot sauce vénitienne ; quartier de sanglier chasseur ; aspic de queue d'écrevisses, sauce corail ; asperges sauce hollandaise. Vins : Xérès 1837, Romanée-Conti. C'était en même temps léger et délicat, un de ces repas qui laissent la tête libre pour les corvées et les visites de la journée. Hercule vient se mettre à table tout grondant. Le chemisier n'a-t-il pas eu le toupet d'envoyer sa note, avant qu'on la lui ait demandée, sous prétexte qu'il établit des règlements de compte de fin d'année. Ah ! sacré matin ! Ces gens-là aujourd'hui ne respectent plus rien. Il la lui a payée sa sale note, rubis sur l'ongle, mais il a pris le marchand au collet, et il l'a flanqué à la porte en lui disant que jamais – jamais ! – il ne ferait

plus une chemise pour lui ; pas même un caleçon ! pas même une cravate ! Ah mais !... si l'on croit qu'il va se laisser embêter par la canaille, on se trompe !

Madame essaye de le calmer, et très douce, avec de jolis mouvements de bras nus et de doigts chargés de bagues, elle sert elle-même monsieur, choisissant les meilleurs morceaux, espérant un mot d'approbation, qui sait ? peut-être un sourire de reconnaissance.

— Ah ça ! tonne Hercule tout à coup, il n'y a pas de beefsteack ce matin ? Il n'y a pas d'œufs ?

— Non, mon ami ; comme c'est le jour de l'An, j'avais cru... j'avais pensé...

— Sacré mille noms d'un tonnerre de chien ! C'est inouï que je ne puisse jamais obtenir ce que je demande : des œufs et un beefsteack bossu. Enfin, il paraît que c'est impossible. Avec votre menu, je crève de faim.

Et Hercule allonge un coup de poing sur la table qui fait sauter en l'air les assiettes, et le maître d'hôtel est tout pâle, et le valet de pied est médusé. Quant à la pauvre baronne, elle fourre le nez dans son assiette, et c'est à peine si les queues d'écrevisses peuvent passer dans son gosier étranglé par l'émotion.

On se rend au petit salon, et La Briolle arpente le tapis en fumant un gros cigare. Madame le regarde du coin de l'œil. Il est vraiment très bien ainsi, avec son buste court, ses deux mains dans ses poches, son sourcil froncé et ces nuages de fumée qui l'environnent comme Amphitryon dans l'Olympe. Le moment décisif est venu, et il faut qu'elle aborde un grave sujet ; elle prend son courage à deux mains :

— Je vais aller à deux heures souhaiter la bonne année à maman. J'espère... que vous voudrez bien m'accompagner. Je suis sûre que cela lui ferait plaisir à maman, si vous veniez l'embrasser. Et moi aussi, ça me ferait plaisir.

Hercule bondit :

— En voilà une idée ! Que j'aie embrasser ma belle-mère ! Vous m'offrez cela pour mes étrennes !

— Vous savez... Elle vous aime bien...

— Moi aussi, moi aussi, mais... je ne veux pas troubler vos épanchements de famille. D'ailleurs, j'ai à faire de mon côté.

— Ah ! vous n'allez pas passer la journée avec moi ? Vous me laissez rendre mes visites toute seule.

Cette fois la résignation de la baronne est à bout, et se laissant tomber sur un canapé, elle fond en larmes.

— Sacré matin ! sacré matin ! Des pleurnicheries, à présent. Tenez, la maison n'est plus tenable. C'est un enfer. J'aime mieux m'en aller.

Là-dessus, Hercule prend son chapeau, son pardessus et sort en claquant les portes avec fureur. Une fois dans la rue, il perd son aspect olympien ; il ne fronce plus le sourcil, et c'est presque souriant qu'il entre chez Fontana acheter un bracelet fermé par un gros saphir entre deux brillants. Puis, fredonnant l'air d'Augusta Holmès : « Tu m'as pris mon cœur dans tes griffes d'or !... » il se rend d'un pas guilleret chez mademoiselle Sylvia Calisy, rue de Bassano.

Celle-ci, une rousse à la chevelure crespelée, est étendue dans son boudoir. Elle a une robe de chambre en velours vert pré garni de cygne, ouverte sur une jupe de surah blanc plissé.

— Tiens, vous voilà ! dit-elle avec aigreur, je ne comptais plus sur vous. Vous savez bien que je n'aime pas à poser, sans compter que j'attends le prince à trois heures.

— Ma belle chérie, fait Hercule très humble, je te demande bien pardon, mais les obligations de famille...

— Je vous ai défendu de me raser avec votre famille.

— J'ai pensé aussi à t'apporter tes étrennes – c'est ce qui m'a retardé – voici un bracelet de chez Fontana. J'espère qu'il te plaît ?

— Oui, pas mal, mais le brillant de droite est un peu jaune. Je suis sûre que vous ne l'avez même pas payé cent louis.

— Laisse-moi l'attacher à ton bras, veux-tu, mon adorée ?

Et Hercule tombe à genoux, et avec ses gros doigts il essaie, plein de gaucherie, d'ajuster le fermoir, tandis que Sylvia s'impatiente. Lorsque tout à coup la porte s'ouvre et le prince Martinoff fait son entrée.

— Donc déjà, ma chère, dit-il, en désignant Hercule d'un air dédaigneux, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, mon cher prince, ce n'est rien du tout. C'est le docteur qui me tâtait le pouls. L'influenza, vous savez, la maudite influenza. Allons, adieu, docteur. Laissez-nous. Vous avez entendu ? Laissez-nous.

— Ce n'est pas grave, dites-moi, monsieur le médecin ? Ça n'empêche... rien ?

— Non, balbutie Hercule, non, mon prince... Un simple rhume... un tout petit coryza.

Là-dessus, il ramasse son chapeau, sort en saluant très bas ; puis, une fois dans la rue, il redresse son torse, refronce les sourcils et reprenant son air rogue :

— Une rude femme tout de même, cette Sylvia Calisy. Ah ! sacré matin, sacré matin !...

LA CUIRASSE



GEORGES D'ÉPARVIN, capitaine en second au 20^e cuirassiers, allait se marier – et cela à la grande surprise des petits camarades. Que lui manquait-il ? Il était riche, il était beau, il était fort et il avait une jolie maîtresse qui – autant qu'on peut affirmer ces choses-là – ne le trompait pas. Léona avait une frimousse drôlette, un nez retroussé, des cheveux blonds tout frisés, des yeux superbes, était très jeune et sentait très bon. Lorsqu'elle débarquait à Versailles dans la fameuse maison de la rue de l'Orangerie, appelée *la caserne*, parce qu'il y a trois officiers à chaque étage, tout l'immeuble était en joie. On réunissait les ménages ; les marmitons couraient effarés à travers les rues avec des paniers remplis de victuailles et les ordonnances passaient leur temps à monter les escaliers avec des brocs pleins d'eau dont – je ne sais trop pourquoi – on faisait une consommation extraordinaire. « Que d'eau ! que d'eau ! » comme eût dit le brave maréchal.

Tout cela était très gai, très insouciant, très ensoleillé, et certes, Jacques, de lui-même, n'eût jamais songé à changer cette douce existence, si sa mère, la marquise douairière d'Éparvin, n'avait entamé, toutes les fois qu'elle voyait son fils, le chapitre du mariage.

Et, lorsque le capitaine affirmait béatement qu'il était heureux, on ne peut plus heureux, la marquise hochait doucement la tête en disant :

— Tu t'es amusé sans doute, mon pauvre enfant, beaucoup amusé ; mais en somme, tu as gâché ta vie. Tu avais de la fortune, un nom, tu pouvais faire un beau mariage, et choisir une compagne digne de toi ; au lieu de planter la tente, de te créer un foyer, tu préfères dîner dans les restaurants et coucher dans les auberges comme un Juif-Errant de l'amour. Aujourd'hui la trentaine a sonné et tu continues à faire la fête... Ah ! comme tu te prépares une triste vieillesse.

Et alors, comme une goutte d'eau qui finit par creuser la pierre la plus dure, cette idée, cent fois présentée à Jacques, avait fini par l'impressionner. Avec cela, les camarades disparaissaient un à un ; presque tous les capitaines de la promotion avaient fait une fin ; un jour peut-être, usé, vieilli, il resterait

seul avec Léona, comme le colonel avec son collage du Petit-Mourmelon, sa chanteuse de café-concert, enlevée un soir chez Pazza, aux beaux temps de la garde impériale...

Bref, de réflexions en réflexions, il finit par admettre en principe l'idée d'un mariage avec mademoiselle Jeanne de Goupillières. Seulement, les Goupillières étaient très collet monté, très cléricaux, et le comte de Goupillières, qui avait souvent rencontré Jacques aux courses et dans les petits théâtres avec Léona, exigeait, avant d'entamer aucun pourparler, l'assurance formelle que la liaison était irrévocablement rompue avec *la donzelle* !

Et le capitaine, devenu très sérieux, fit un beau cadeau à Léona et lui annonça, au milieu d'un déluge de larmes, qu'il fallait désormais cesser les visites à la rue de l'Orangerie. La caserne devint morne, les marmitons restèrent chez eux, et les ordonnances ne montèrent plus que la quantité d'eau strictement nécessaire au chaste tub d'un capitaine vertueux.

La rupture une fois annoncée à la famille, il avait été décidé, avant toute entrevue, que Jacques enverrait une photographie aux Goupillières. Sur le conseil de sa mère, qui désirait un portrait en grande tenue de service, le capitaine partit pour Paris, avec

son casque et sa cuirasse fraîchement nickelée et éblouissante comme un soleil, lorsque, en débarquant à la gare Saint-Lazare, il se heurta à une petite femme vêtue d'une polonaise, drapée en tissu écossais, avec empiècement de drap bleu marine traversé par de la guipure noire, et sous la mignonne capote, faite d'une couronne de fleurs noires avec aigrette, il aperçut – qui ? Leona !

— Comment ! c'est toi ? Ô mon chéri, quelle joie de te revoir ! Et où vas-tu, si beau ? chez le ministre ?

— Non, je vais simplement, chez Nadar, me faire photographier.

— Oh ! je t'en supplie, emmène-moi, comme jadis ! Je resterai bien sage dans mon coin pendant que tu poseras. Veux-tu, dis ? veux-tu ? Cela me ferait tant de plaisir !

Au fait, la rue d'Anjou était à deux pas, et l'on ne pouvait guère refuser cette suprême joie à Léona, qui, en somme, avait été bien bonne fille. On sauta dans une voiture, dont on abaissa prudemment les stores... Ce n'est pas que... – oh ! pas du tout : d'abord Jacques était en casque et cuirasse, et puis c'était fini. – Mais il s'agissait simplement de ne pas être aperçu, et l'on arriva chez le photographe.

On installa un décor représentant une route un peu déserte, çà et là quelques arbres rabougris, déchiquetés par les obus ; dans le fond, un ciel de bataille ; sous les bottes du cavalier, de la terre avec quelques cailloux et aussi quelques brins d'herbe. Puis, devant cette toile aux perspectives immenses, Jacques se campa, héroïque et superbe, sous son armure étincelante, la main appuyée sur la garde de sa grande latte. Le casque projetait sur les yeux une ombre poétique, tandis que la longue crinière, artistement ramenée en avant, faisait valoir l'or des épaulières et l'éclat de l'acier.

Et encore, le capitaine eût-il été bien plus triomphant si on ne lui avait pas vissé derrière l'occiput une diable de mécanique, véritable instrument de torture, sur lequel on lui avait recommandé de s'appuyer avec aisance et légèreté. Puis, l'artiste, après avoir pris du champ pour mieux juger l'ensemble de la pose, eut encore le tort de dire au patient :

— Vous savez, prenez un air naturel, souriant ; tenez, fixez madame, cela vous donnera des idées gaies, et battez la paupière autant que le besoin s'en fera sentir.

Et immédiatement, Jacques qui n'avait jamais songé à *battre la paupière*, se mit à cligner de l'œil d'une manière désespérée, tout en guignant sa petite amie qui s'était assise sur un pouf à côté de l'objectif, et en lui faisant sa plus belle risette.

Il était si gentil ainsi que, ma foi ! Léona se sentit soudain prise par une envie folle de l'embrasser, et en dépit de ses promesses, au moment où le photographe, très grave, avait prononcé la formule sacramentelle : « Ne bougeons plus ! » elle se leva d'un bond et sauta au cou du cuirassier surpris, en le couvrant de baisers... ce qui dérangerait complètement la pose.

— Allons, bon ! tout est à recommencer, dit l'artiste avec découragement.

— Ah ! Léona, Léona, dit Jacques sur un ton de reproche, mais très attendri quand même par cette preuve d'amour si irrésistible, si spontanée, tu m'avais promis d'être bien sage.

— C'est vrai, mon chéri, je te demande pardon ; mais, que veux-tu ? ç'a été plus fort que moi... Songe que c'est sans doute la dernière fois que j'ai le bonheur de te voir... Enfin, maintenant, je ne bronche plus, je te le jure !

Et, très docile, elle retourna s'asseoir sur son pouf et se mit de là, en extase, à contempler le capitaine. On eût dit qu'elle voulait le regarder de tous ses yeux et remplir ses prunelles de cette suprême vision afin d'en emporter un impérissable souvenir. Quant à Jacques, il battait la paupière, mais il se sentait au cœur comme une grosse envie de pleurer.

— Allons, cette fois, je crois que c'est réussi, dit le photographe, lorsqu'il eut compté le nombre de secondes nécessaires à l'immobilité. Attendez-moi un instant et je reviendrai vous dire si l'épreuve est bonne.

Un moment après il reparaisait radieux et annonçait, plein d'une noble fierté, que le cliché était superbe ; l'expression du visage était bien un peu mélancolique ; il aurait voulu chez un jeune capitaine plus de gaieté martiale, plus de joyeuse insouciance... mais, en somme, la photographie était excellente. La cuirasse surtout, bien en lumière et polie comme un miroir, avait des tons merveilleux.

— Tu m'enverras une carte, dit Léona, avec les yeux humides. Allons, adieu ! adieu ! Pense quelquefois à moi, mon Jacques, et sois heureux !

La petite blonde essuya de son mouchoir brodé une larme qui apparaissait entre les cils, puis s'éloigna, navrée.

— Allons ! se dit Jacques en la voyant remonter en voiture, ça, c'est le passé ; c'est toute ma jeunesse qui s'en va !... mais, bah ! songeons à l'avenir. Monsieur le photographe, dès que les photographies seront faites, vous aurez la complaisance d'envoyer une épreuve chez le comte de Goupillières, 238, rue de l'Université.

L'employé prit l'adresse, et promit de livrer le portrait pour la fin de la semaine.

Huit jours après ces graves événements, le comte et la comtesse de Goupillières étaient installés avec leur fille Jeanne dans le grand salon de l'hôtel, lorsqu'un valet de pied entra et remit un carton portant le nom de Nadar.

— Ah ! ah ! dit le comte, nous allons voir les traits de notre jeune héros.

La mère et la fille se penchèrent ensemble curieusement au-dessus du portrait.

— Pas mal, dit la comtesse, pas mal, mais je lui trouve l'air un peu mauvais sujet.

— Vous comprenez, ma chère, qu'un capitaine de cuirassiers ne peut pas avoir la physionomie ti-

mide d'un bénédictin, mais il est absolument rangé aujourd'hui et rentre résolument dans le droit sentier de la vertu.

— Et toi, Jeanne, comment le trouves-tu ?

— Avec ce casque, l'on ne distingue pas très bien les traits, il y a une ombre projetée sur les yeux... Si nous prenions la loupe.

— Tu as raison, ma fille, examinons-le à la loupe.

On prit le verre grossissant, mais immédiatement M. de Goupillières poussa un cri ! Dans la cuirasse ainsi agrandie et formant miroir, se reflétait maintenant la petite Léona avec sa polonaise en tissu écossais, et sa capote en plume campée sur sa tignasse blonde. Et elle regardait souriante, extasiée...

— C'est la donzelle ! Je la reconnais ! s'écria le comte avec rage, et M. d'Éparvin qui m'avait donné sa parole de gentilhomme et d'officier que tout était rompu ! Ah ! le misérable !

Et, déchirant la photographie, il en envoya les morceaux au feu.

Et voilà comment le mariage de Jacques vient d'être rompu sans qu'il ait jamais bien su pourquoi. Léona, au septième ciel, a repris le chemin de Versailles, les petites fêtes ont recommencé dans la maison-caserne, et le long de l'escalier les brocs

d'eau lustrale continuent à monter dans une proportion inquiétante pour la municipalité d'une ville privée de rivière.

FIN

TABLE



OÙ CELA MÈNE
LA GALERIE
L'AUBADE
ISAURE CAMPISTROUS
LA PÊCHE MIRACULEUSE
AVANT LA LETTRE
TRÈS VOLONTIERS
AUTRES TEMPS
TROP RAFFINÉ
LE TÉLÉPHONE
RASTAQUOUÉRISME
BŒUF À L'HUILE
LE BOIS
TENTATION
ÉTAT DE SIÈGE
N'ÉCRIVEZ JAMAIS
ACTION-RÉACTION
PAR TÉLÉPHONE
À LA REDOUTE
POUR UNE DRÔLESSE
LA CRAVATE
LE PROBLÈME

LA NUIT DU MARDI-GRAS

LE JOUR DE L'AN

LA CUIRASSE